Parnasse des dames

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

. Parnasse des dames. 1772-1773.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

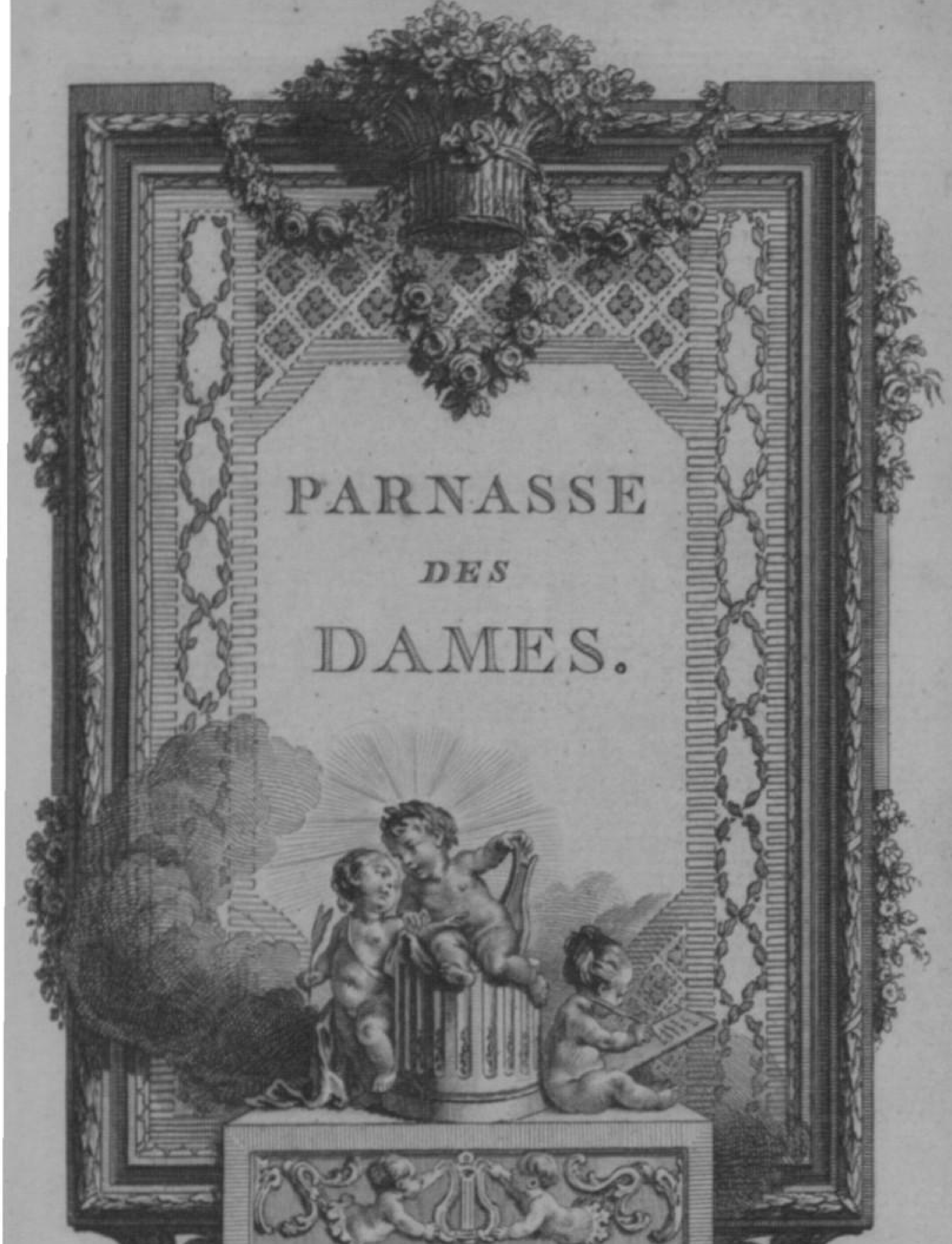
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.

Y. 6179.
Z. e. - 9.

12499

THÉÂTRE
DES FEMMES
ALLEMANDES
ET
DANOISES.

TOME IV.



A PARIS, chez RUAULT, Libraire, rue de la Harpe.

Avec Approbation et Privilége du Roi 1773.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

PRÉFACE

SUR LE THÉATRE DANOIS.

Le Théâtre le plus moderne de l'Europe, ſi l'on en excepte celui de la Ruſſie, eſt le Théâtre Danois. M. le Baron Holberg & Made. Paſſow, ſont les deux Auteurs les plus eſtimés. L'un & l'autre ont été traduits en Allemand, mais il faut convenir que le Théâtre de M. le Baron Holberg a eu infiniment plus de ſuccès dans cette langue, que celui de Made. Paſſow, quoiqu'il fut traduit par Made. Gottſched.

M. Gotthardt Furſman a fait paroître en 1746, ſous le titre de p. volu-

me (1) du Théâtre Danois, une traduction Françoise de quatre Comédies de M. Holberg; *La Journaliere*, *Henry & Perinne*, *l'Homme d'Etat imaginaire & la Mascarade*. Ces Pièces suffisent pour faire juger que M. Holberg a fait une étude très-approfondie de son Art & que ses idées sur ce genre sont très-saines.

Il s'exprime ainsi dans sa Préface. » On dira peut-être que ces Comé-» dies ne sont pas entierement dans le » goût moderne du Théâtre de Paris; » J'en conviens, & je me serois bien » gardé de tomber dans ce défaut.

(1) La traduction du Théâtre de M. Holberg devoit être en six volumes, contenant vingt-six Comédies, je ne crois pas qu'il en ait paru plus d'un volume, imprimé à Copenhague; la Préface de la Traduction, est de l'Auteur.

» Ecrire de pareilles Ouvrages, c'eſt
» proprement faire de beaux Dialogues
» qui n'ont aucune reſſemblance avec
» *la bonne Comédie.*

Il ajoûte encore plus bas :

» J'ai entendu à Paris des gens de bon
» goût, ſe plaindre de ce défaut ; ce-
» pendant, ils s'en prenoient moins aux
» Auteurs, *qu'à la bonne compagnie*,
» qui préſentement *tiranniſe* le Théâtre
» de Paris ; & ne veut que de ces Co-
» médies qui font bâiller *les vrais con-*
» *noiſſeurs*

Il eſt bon de remarquer en paſſant, que M. Holberg n'eſt pas le ſeul Etranger qui ſe plaigne de la décadence de notre Théâtre ; que diroit-il maintenant, s'il voyoit cette *bonne compagnie*, *déja ſi tyrannique*, s'emparer des loges, les

garder comme une propriété, pour ôter aux *vrais connoiſſeurs*, à la plus ſaine partie du public, la facilité d'en approcher ; que diroit-il, s'il voyoit les Drames ſubſtitués *à la bonne Comédie*, s'il voyoit le répertoire immenſe du Théâtre François, réduit à un petit nombre de piéces, & s'il apprenoit que, lorſqu'on devroit faire les plus grands efforts pour ne pas laiſſer perdre les dernieres traces des Corneille & des Moliere, ceux qui auroient pu les imiter, tous nos beaux eſprits, enfin, ne font plus que des Dictionnaires ou des Journaux.

M. Holberg, qui connoiſſoit notre Nation, ne croiroit point que l'eſprit & les talents manquent à la France, dans aucun genre ; mais que ce qui en faiſoit autrefois la gloire, n'y eſt plus regardé du même œuil.

Il eſt tems que je revienne au Théâtre Danois. Les Comédies que nous connoiſſons, de M. le Baron Holberg, me paroiſſent conçues avec plus de ſageſſe que d'invention ; les caracteres n'en ſont pas tracés avec aſſez de vigueur. Quoiqu'il en diſe, dans ſa Préface, en s'efforçant de marcher ſur les pas de Moliere, il a plus cherché à l'imiter qu'à donner un libre eſſor à ſon génie. Made. Paſſow, non moins inſtruite que lui dans la langue Françoiſe, mais attachant peu de prétention à ſes Ouvrages, a peut-être une touche plus originale dans ſes Comédies : celles que l'on va lire ont chacune un ton différent, & j'ai cru qu'elles ſuffiroient pour faire connoitre la moderne *Thalie* de Coppenhague.

Je crois auſſi devoir prévenir, que dans la Comédie de *l'Amour Philoſophe*, j'ai ſubſtitué les noms de *Diane* & *d'Hébé*, à ceux de *Freya* & de *Falla*; & ceux de *Jupiter* & de *Mercure* équivalent aux noms d'*Odin* & de *Cheimdal.* Les Divinités du Nord doivent diſparoittre devant les Dieux d'Homere.

THÉÂTRE

DES

FEMMES DANOISES.

TOME IV.

MARIANNE,

OU

LE CHOIX VOLONTAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES.

PERSONNAGES.

ARGANT.

MARIANNE, *nièce d'Argant.*

AGATHE, *cousine de Marianne.*

DORANTE, *ami d'Eraste & de Cléon & Amant secret de Marianne.*

ERASTE, *Amant de Marianne.*

CLÉON, *Amant de Marianne.*

HAGEN, *valet d'Argant.*

La Scène est dans l'appartement d'Argant.

MARIANNE,

OU

LE CHOIX VOLONTAIRE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ARGANT, MARIANNE.

ARGANT.

Ah ma nièce, je ſuis charmé que tu m'ayes prévenu ; j'allois paſſer chez toi. Je reçus hier au ſoir la viſite de Cléon : il eſt venu preſſer la célébration de ton mariage, & il doit revenir

ce matin pour aller avec moi chez le Notaire examiner les articles. Ainſi tout ſera terminé aujourd'hui, & tu ſeras mariée demain, ma chère enfant.

MARIANNE.

Demain, mon oncle !

ARGANT.

Et oui demain. Je ne vois pas que cela doive te ſurprendre. Eſt-ce que tu aurois quelque regret de lui avoir donné ta parole ?

MARIANNE.

Non, mon oncle, mais je ne m'attendois pas à me trouver ſi près de la tenir.

ARGANT.

Ce n'eſt que cela qui t'arrête ? Allons, heureuſement ces craintes-là ne ſont pas de longue durée chez les jeunes filles. C'eſt pour la forme qu'elles témoignent toujours un peu de répugnance & d'éloignement, quand elles ſont près du moment marqué. Au reſte cette irréſolution eſt un effet de la pudeur naturelle au ſèxe ; & je ne t'en blâme pas, mon enfant. Cependant ce n'eſt pas vis-à-vis de moi que tu as beſoin d'employer ces petites façons pour me perſuader de ta vertu & de ta modeſtie. J'en ſuis convaincu. C'eſt même l'opinion que j'ai toujours

tue de ta ſageſſe qui m'a déterminé à te laiſſer la liberté de choiſir entre tes amans l'époux qui te conviendroit ; & le choix que tu as fait de Cléon, n'a pas démenti cette opinion.

MARIANNE.

Votre approbation me flattera toujours beaucoup. Mais je n'oſois eſpérer de l'obtenir dans cette circonſtance, & je crains encore que vous ne me ſachiez mauvais gré de la préférence que j'ai donnée à Cléon ſur Eraſte, pour qui vous avez toujours témoigné une affection & une eſtime particulières.

ARGANT.

Il eſt vrai, ma nièce, j'avoue que ſon caractère me charme. J'aime ſa vivacité, ſon eſprit, ſon naturel plein de franchiſe & ſurtout la conſtance de ſon amour pour toi, qui me faiſoit croire que la balance pencheroit en ſa faveur. Mais tu as donné ta parole à Cléon. Cela me ſuffit. Tu ſais que je ne veux point gêner ton inclination.

MARIANNE.

(*A part.*) (*Haut.*)

Hélas ! — Eraſte ne peut s'en prendre qu'à lui-même. Son abſence précipitée & ſon ſilence ont dû me perſuader qu'il ne ſongeoit plus à moi.

ARGANT.

N'en parlons plus, mon enfant ; je sors pour ordonner les préparatifs nécessaires, je reviendrai bientôt.

MARIANNE.

Ah, mon oncle, je vous demande en grace que Dorante ne soit pas instruit de la résolution que vous avez prise. J'ai mes raisons pour la lui laisser ignorer ; & c'est pour cela que je n'ai pas voulu qu'il apprît la parole que j'ai donnée à Cléon.

ARGANT.

Tu as des raisons ! Je ne sais, mais je crois les entrevoir. Tu auras peut-être eu quelque vue sur lui ; & ....

MARIANNE.

Oh non, mon oncle, je vous assure.

ARGANT.

Seroit-il possible que la liberté que je t'ai laissée sur le choix d'un mari eût été inutile pour toi ? Mais tu sais bien quelle tendresse j'ai pour Dorante. Avec quelle joie j'aurois donné les mains à une si heureuse union ! Mais j'ai cru que ses manières ne te revenoient pas. C'est un homme fait, que Dorante, c'est un esprit solide, mûri par l'étude de la philosophie, & par ses pro-

pres reflexions, comme il l'avoue ſouvent lui-même; & entre nous des hommes de cette trempe ne ſont pas le fait des femmes.

MARIANNE.

Je vous ai laiſſé dire, Monſieur, parce que j'étois bien ſûre que vous concluriez comme je l'aurois fait moi-même. J'eſtime beaucoup M. Dorante; j'ai beaucoup de confiance en lui, mais comme vous l'avez fort bien dit: un homme de ce caractère ne me conviendroit pas. D'ailleurs il ne s'eſt jamais ouvert à moi ſur cet article, & vous penſez bien que je n'ai pas pris la peine de le faire entrer dans la balance, lorſque j'ai voulu faire un choix.

ARGANT.

Quelles raiſons as-tu donc eues pour lui cacher ton deſſein? C'eſt un jeune homme de bon conſeil, rempli de prudence.

MARIANNE.

Je vous ai déja dit que l'ayant conſulté pluſieurs fois ſur le parti que j'avois à prendre, loin de faire ceſſer mes irréſolutions, il ne faiſoit que les augmenter. Vous ſavez d'ailleurs qu'il eſt l'ami d'Eraſte, plus que de Cléon. Surtout depuis que le premier s'eſt abſenté, il me parle ſans ceſſe en ſa faveur au préjudice de Cléon. Enfin M.

Dorante, quoiqu'avec beaucoup d'esprit, a eu l'art de me déplaire quelquefois par ses railleries sur le mariage & sur ceux qui se marient. Et je craindrois de lui donner lieu d'exercer son humeur caustique à mes dépens.

ARGANT.

Il n'en sera que ce que tu voudras ; mais il faudra bien tôt ou tard qu'il le sache.

MARIANNE.

Cela me sera fort indifférent, quand l'affaire sera tout à fait terminée.

ARGANT.

Dispose-toi donc, ma chère nièce, à célébrer enfin cette heureuse journée que j'attendois depuis longtems avec impatience. Il me semble que ton bonheur, étant femme, doit me causer plus de joye que celui que j'ai cherché à te procurer jusqu'aujourd'hui.

SCENE II.

ARGANT, MARIANNE, AGATHE.

AGATHE.

BONJOUR, M. Argant; bonjour, chère cousine.

ARGANT.

Vous avez été bien pareſſeuſe aujourd'hui.

AGATHE.

Oui, comme quelqu'un qui a lu juſqu'au jour. J'avois dans les mains le plus joli petit Roman. Une héroïne! Ah c'eſt çà une femme! Enfin je n'ai pu m'endormir, ſans m'être aſſurée qu'elle fût heureuſe. Son amant s'étoit jetté à la nage pour la ſauver; il court tout l'Univers en cherchant cette chère perſonne: & ce n'eſt qu'au bout de ſix ans, qu'il apprend qu'après des aventures, toutes plus merveilleuſes les unes que les autres & que je vous détaillerai, elle eſt rendue à ſa patrie, toujours belle, toujours ſage & toujours amoureuſe. Mais c'eſt une choſe admirable que cette aventure là. Ah que j'ai eu de joye à les voir réunis ces pauvres amans!

ARGANT.

Toujours des Romans, petite folle ! Quand feras-tu un peu raisonnable ? Voila ta cousine qui se dispose à te donner aujourd'hui la conclusion d'un Roman, qui, sans être aussi merveilleux, ne laissera pas de te faire plaisir.

AGATHE.

Un Roman ! Tout nouveau ?

ARGANT.

Tout nouveau.

AGATHE.

Et comment est-il intitulé ?

ARGANT.

Le choix volontaire.

AGATHE.

Le choix volontaire ! Ce titre annonce. Mais encore faut-il qu'il y ait quelque chose d'extraordinaire dans ce Roman là. Il y aura des rivaux sans doute, des guerres, des épées, des naufrages, des dangers, des contretems de toute espèce.

ARGANT.

Rien de tout cela. Adieu mes enfans, égayez-vous, c'est votre saison. Pour toi, Marianne, je pense que des occupations plus importantes rempliront ta journée. Moi, je sors pour une heure au sujet de ton mariage. Si Cléon vient, vous lui ferez mes excuses, je rentrerai bientôt.

SCÈNE III.

AGATHE, MARIANNE.

AGATHE.

QUE parle-t-il de votre mariage, chère cousine ? L'heureux Cléon l'a-t-il enfin emporté sur mon protégé ? Oh bien puisque cela est ainsi, je vous déclare que je me réserve Eraste pour dans deux ans ; je ne l'en estime pas moins pour avoir été l'objet de vos refus.

MARIANNE.

Ah ! chère Agathe, ne m'accablez pas davantage. Vous êtes heureuse, ma chère, par cette légèreté même qu'on vous reproche. Pour moi...

AGATHE.

Sérieusement, cousine ! Mais qu'avez-vous donc pour parler sérieusement ? Tenez, vous me chagrinez avec ce ton triste. Vous vous mariez, & vous êtes triste ?

MARIANNE.

Il est trop vrai.

AGATHE.

Que dites-vous ? Peut-on être trifte, quand on s'unit à ce qu'on aime, & qu'on a eu comme vous la liberté du choix ?

MARIANNE.

Cette liberté eft fouvent inutile pour une ame fenfible qui fe laiffe aifément ébranler par les proteftations de l'amour. — Mais penfez-vous, ma chère amie, qu'une femme puiffe réfifter longtems au charme d'être aimée ?

AGATHE.

Sans doute. Un homme auroit la bonté de m'aimer, de m'idolatrer, de me préférer à tout l'univers ; fi je ne l'aimois pas, moi, très-humble fervante à fon amour & à fes belles proteftations, il n'obtiendroit rien de moi, je vous jure.

MARIANNE.

Heureufe Agathe, heureufe encore un coup ! Cléon m'aimoit, il me l'affuroit d'une manière fi tendre, fi perfuafive !... Croyez bien, ma chère, que l'obfeffion perfévérante d'un amant, obtient fouvent beaucoup d'une femme fenfible.

AGATHE.

Mais enfin, je ne vois pas ce qui peut donner lieu à ces plaintes. Vous aimez Cléon ; c'eft lui fûrement que vous époufez.

MARIANNE.

Oui, mais Erafte....

AGATHE.

Ah Erafte ! Vous voilà donc revenue à Erafte! Mais vous favez qu'il n'eft plus tems, vous êtes engagée avec Cléon.

MARIANNE.

Voilà ce qui caufe ma peine.

AGATHE.

Vous avez tort de vous affliger. La néceffité, chère coufine, la néceffité ! Quand on ne peut en fecouer le joug, c'eft folie que de lui réfifter. Je ne crois pas que vous puiffiez honnêtement dégager votre parole vis-à-vis de Cléon, & croyez-moi, ma chère amie, plût à dieu que vous le puffiez.

MARIANNE.

Lifez cette lettre, lifez, & jugez fi mes regrets font fondés ; elle m'a attendri jufqu'aux larmes.

AGATHE.

C'eft d'Erafte ! Il vous a donc écrit enfin ?

MARIANNE.

Je l'ai reçue hier au foir.

AGATHE.

Bon ! Quelques nouveaux tranfports à fon ordinaire, quelque folie d'un moment. Oh, il ne

ſaut pas être la dupe des écrits des hommes. Peut-être ne s'eſt il abſenté que pour avoir occaſion de vous écrire. C'eſt que les hommes triomphent quand ils peuvent vous écrire une belle lettre.

» Si j'avois quelques droits à me plaindre de
» votre ſilence, belle Marianne, ce ſeroit
» après une abſence d'un mois, pendant la-
» quelle je n'ai point reçu de vos nouvelles.
» Cependant je n'ai pas oublié de vous rap-
» peller mes ſentimens pour vous, dans
» pluſieurs lettres qui doivent vous avoir
» été rendues.

Il eſt étonnant que vous ne les ayez pas reçues.

» Je déſirois une réponſe, & j'oſe dire
» que je croyois avoir mérité d'obtenir de
» vous cette grace. Mais par cela même que
» c'étoit une grace, je ne dois point me
» plaindre de ce qu'elle m'a été refuſée. Je
» ſouhaite que vous liſiez cette lettre dans
» les mêmes ſentimens que vous m'avez inſ-
» pirés, & que l'heureux Eraſte dont l'ar-
» rivée ſuivra de près, ne trouve pas de
» changement dans votre cœur. J'aime à me
» flatter de ce doux eſpoir. Puiſſe l'événe-
» ment juſtifier ma confiance!

ERASTE.

Voilà

Voilà la lettre d'un amant timide. Erafte n'étoit point tel ; mais l'amour fait des métamorphofes.

MARIANNE.

Mais que penfez-vous de ce ton de fou-miffion, dans un homme tel qu'Erafte ?

AGATHE.

Je penfe qu'il rentre dans le caractère de Cléon. Ma foi, voilà un Amant langoureux ; je n'ai plus rien à dire en fa faveur. S'il ne fait parler que fur ce ton là, je ne vois pas pourquoi le doucereux Cléon ne pourra pas tenir fa place.

SCENE IV.

MARIANNE, AGATHE, DORANTE.

AGATHE.

Ah ! voilà Monfieur le Philofophe.

DORANTE.

Je viens, Mefdames, de rencontrer M. Argant ; j'ai voulu l'arrêter : mais il m'a quitté avec l'empreffement d'un homme occupé d'une affaire importante. Il m'a renvoyé vers vous, Mefdames, fans doute parce qu'il a penfé que ma préfence ne vous importuneroit pas.

MARIANNE.

Mon oncle vous rend juſtice, Monſieur.

AGATHE.

M. Dorante, combien avez-vous lu depuis hier matin de pages de Séneque ? combien de livres de Platon ? combien de chapitres de Lucrece ?

DORANTE.

Mademoiſelle, je me ſuis ſenti hier de la diſpoſition à méditer, & je n'ai point lu. Il faut ſaiſir les bons momens de l'ame. Ces inſtans précieux ne viennent que trop rarement. Malheur à celui qui ne ſait pas en profiter.

AGATHE.

Venez-vous ici pour dogmatiſer ? Vous ſavez que ma couſine & moi nous avons le malheur de ne pas goûter les viſions philoſophiques.

DORANTE.

C'étoit pour répondre à la queſtion que vous me faites.

AGATHE.

Oui ; & vous aviez déjà entamé le grand article des méditations, des obſervations, des contemplations, dont vous nous avez, Dieu merci, aſſez ſouvent bercées. Tenez, M. Dorante, je vous déclare que je me ſuis levée aujourd'hui

avec une diſpoſition incroyable à gronder tout le monde. Prenez garde à vous, je vous en avertis.

MARIANNE.

M. Dorante, avez-vous reçu des nouvelles d'Eraſte?

DORANTE.

Il y a long-tems qu'il ne m'a écrit. C'eſt un fou, que cet homme-là; né vif, impétueux, il eſt auſſi prompt à ſe refroidir qu'à s'enflammer. A l'entendre, je ſuis ſon meilleur ami, & voilà qu'un mois d'abſence m'a fait oublier entierement de lui.

MARIANNE.

Ses lettres ne vous ont peut-être pas été rendues.

DORANTE.

Cela eſt impoſſible, Mademoiſelle.

MARIANNE.

Cependant, il paroît par une lettre qu'il m'écrit, & par laquelle il m'annonce ſon arrivée, que deux ou trois lettres précédentes qu'il m'envoyoit ont été égarées.

DORANTE.

(*A part*). Elle a reçu une lettre! (*Haut*). Mademoiſelle. (*Il ſourit malignement*).

MARIANNE.

Quoi? Monſieur....

DORANTE.

Rien. (*Il ſourit*). Vous connoiſſez les amans...

MARIANNE.

Que voulez-vous dire?

DORANTE.

Ces lettres....

MARIANNE.

Penſez-vous qu'elles ſoient ſuppoſées?

DORANTE.

Mademoiſelle, à Dieu ne plaiſe.... Eraſte eſt mon ami.

MARIANNE.

Mais enfin, avouez-moi franchement votre penſée. Que vous ſemble de cette excuſe?

DORANTE.

Ne me preſſez pas davantage.

MARIANNE.

Mais encore! j'imagine que vous ne voudriez pas que je fuſſe trompée, & votre ſilence ne s'accorderoit guères avec la franchiſe que je vous connois.

DORANTE.

Ah! Mademoiſelle, que vous êtes preſſante!

MARIANNE.

La confiance que j'ai en vous m'y autorise.

DORANTE.

Eh bien! Mademoiselle, permettez-moi de vous dire que le pauvre Eraste dans ce moment-là.... (*Il s'arrête.*)

AGATHE.

Finirez-vous, à la fin?

DORANTE.

S'il vous dit qu'il vous a écrit, il veut probablement vous marquer l'intention qu'il avoit de le faire.

MARIANNE.

Je n'aurois pas cru Eraste capable d'en imposer.

DORANTE.

Ah! Mademoiselle, un intérêt si cher force souvent les ames les plus sinceres à s'excuser aux dépens de l'exacte vérité. La bienséance....

AGATHE.

Étoit-ce la bienséance, s'il vous plaît, qui faisoit parler Eraste, lorsqu'il protestoit à ma cousine les plus vifs sentimens de l'amour?

DORANTE.

Je ne le crois pas.

MARIANNE.

Mais, Monſieur, il y a quelques jours, vous parliez bien différemment ſur le compte d'Eraſte.

DORANTE.

Remarquez bien, Mademoiſelle, je vous prie, que je ne cherche point à diminuer auprès de vous le mérite d'Eraſte. Je ſuis perſuadé qu'il vous aime toujours. Je crois même impoſſible que ceux qui vous connoiſſent varient jamais, ni dans leur opinion, ni dans leurs ſentimens pour vous.

MARIANNE.

Vous conveniez pourtant hier que ceux de Cléon s'étoient bien rallentis depuis quelque tems.

DORANTE.

Cela m'a ſemblé ainſi dans pluſieurs occaſions; & je vous avouerai que j'ai pris quelquefois la liberté de lui reprocher ſon indolence. Je l'ai même engagé tout récemment à faire auprès de vous & de M. Argant des démarches que ſon amour, & ſur-tout votre beauté, auroient dû lui inſpirer plutôt.

AGATHE.

Vous me paroissez un homme zèlé, M. Dorante.

MARIANNE.

Au moins, vous ne prétendez pas que ces soins vous donnent quelques droits à ma reconnoissance.

DORANTE.

Pas même à des remercimens, Mademoiselle; cependant, comme je me suis apperçu quelquefois que Cléon ne vous déplaisoit pas, je n'ai eu en vue que votre propre satisfaction dans ce que je me suis hasardé de lui dire.

AGATHE.

Mais vous auriez pu vous en dispenser. Je ne trouve pas que les charmes de ma cousine ayent besoin de stimulant, & encore moins qu'un grave philosophe se mette en frais pour prouver à un homme....

DORANTE.

Si j'ai pris cette liberté, j'espère que vous ne suspecterez pas mon intention; & mon zèle doit vous paroître plutôt un effet de l'amitié que d'aucun autre sentiment. D'ailleurs, je ne pense pas que cette démarche ait pu produire aucun

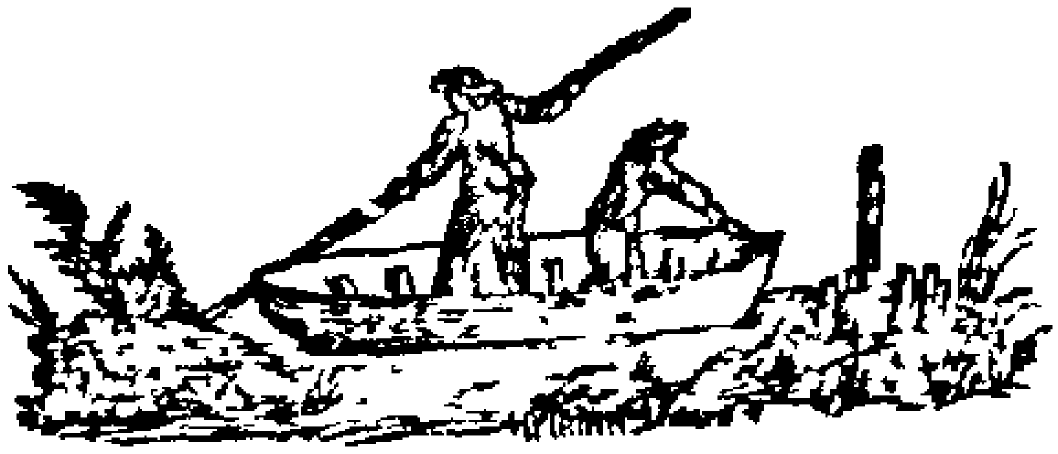
mauvais effet. L'indifférence d'Eraſte dont vous me paroiſſiez convaincue, quoique j'en jugeaſſe autrement, parce que j'étois ſon ami, ouvroit votre cœur aux eſpérances de Cléon, & je ne faiſois que l'avertir de ſon bonheur.

MARIANNE, *émue*.

Quoiqu'il en ſoit, Monſieur, je ne vous cacherai pas que vos attentions reſſemblent un peu à de l'indiſcrétion, & je vous dirai même qu'elles me donnent quelques regrets. Je vous quitte pour un inſtant. Ma couſine, vous ne refuſez pas de reſter avec Monſieur.

AGATHE.

Mais.... non, pourvu qu'il faſſe trève aux réflexions philoſophiques.



SCENE V.

AGATHE, DORANTE.

DORANTE.

Je ne sais à quoi imputer l'émotion que j'ai cru appercevoir sur le visage de la belle Marianne.

AGATHE.

Si vous étiez moins modeste, peut-être seriez-vous moins embarrassé.

DORANTE.

Ah ! de grace, ne me raillez pas.

AGATHE.

Moi, je raille !

DORANTE.

Je vous prie de croire que je sais me rendre justice.

AGATHE.

Bon ! Vous êtes trop modeste ! C'est un grand défaut auprès des femmes que la modestie.

DORANTE.

Sérieusement, vous voudriez me persuader....

AGATHE.

Qu'y trouvez-vous d'impossible?

DORANTE.

Cependant, si ce que vous pensez étoit vrai, pourquoi fuir avec tant de précipitation?

AGATHE.

Je suis étonnée que vous fassiez cette réflexion. Tous les Philosophes ne conseillent-ils pas la fuite comme le secours le plus sûr contre l'amour?

DORANTE, *à part.*

Vraiment, cette chère friponne me persuaderoit presque....

AGATHE.

Je trouve Marianne fort à plaindre, si ce que je soupçonne alloit se trouver véritable.

DORANTE.

Pourquoi, je vous prie?

AGATHE.

Pourquoi! pouvez-vous le demander?

DORANTE.

Sans doute. Je ne crois pas qu'il y eût tant de danger....

AGATHE.

Oui, avec votre froideur philosophique!

Quelle prife peut-on avoir fur une ame comme la vôtre ? Le beau ragoût, qu'un homme toujours occupé de contemplations & d'études fublimes ! qui, voguant fans ceffe hors de la fphère commune, fe perdroit dans les cieux, ou fe barricaderoit dans fon cabinet ? Quel trifte rôle doit jouer une femme avec un mari de cette forte ?

DORANTE.

C'eft fe tromper, Mademoifelle, que de croire qu'un Philofophe foit toujours étranger fur la terre. Il y a pour lui comme pour les autres hommes des inftans précieux où il dépouille fa gravité, & boit avec délices dans la coupe des plaifirs l'oubli de fes méditations & de fes travaux. Que je ferois heureux fi la belle Marianne !... (*Agathe éclatte de rire*). Ah ! petite friponne, c'eft ainfi que vous me jouez ?

AGATHE, *toujours riant.*

Non..... mais c'eft que.... je ne puis vous paffer cet élan, cet enthoufiafme où vous venez de vous emporter..... Vraiment oui, vous me perfuadez, & je conçois très-bien comment un Philofophe peut oublier fa gravité ordinaire.

(*Elle fort en riant*).

SCENE VI.

DORANTE, *seul.*

C'EST-A-DIRE, que le plus fin de nous deux ce n'eſt pas moi! Un homme comme Dorante faire une déclaration d'amour & exciter le rire! Vous en rabattrez un peu, mignonne, de ces ris mocqueurs, & cela avant qu'il ſoit nuit. Je n'ai eu juſqu'ici d'autres motifs d'écarter mes rivaux qu'un ſoupçon d'amour pour Marianne. Un beau matin, l'envie me prit de la ſouffler à Eraſte, & je lui ſuſcitai Cléon. Enſuite, pour donner à celui-ci plus d'eſpérance, & à moi plus de facilité, j'ai obtenu ſecrettement un ordre qui retînt Eraſte dans ſon Régiment. Il m'annonce ſon arrivée hier; il eſt tout ſimple que j'accoure ici pour le prévenir: je ne m'en étois pas mal tiré, & grace à la franchiſe dont je fais profeſſion, mes deux rivaux ne ſont pas trop bien dans l'eſprit de Marianne. Cependant, je ſuis bon, j'aurois pu me laiſſer toucher, & permettre à Eraſte de l'épouſer; mais à préſent, il ne ſera pas dit que j'aie paru avoir quelque deſſein ſur Marianne, pour voir avorter mes projets. Non;

mon amour-propre y eſt trop intéreſſé. Elle ſera ma femme; mais pour la punir, pour me venger de ſes dédains & des mépris de ſa couſine; je prétends aujourd'hui même l'épouſer, à la barbe d'Eraſte & de Cléon. Je rencontrerai des difficultés, ſans doute; & c'eſt un motif de plus pour l'entreprendre. Tout conſiſte à écarter Eraſte : car pour ce pauvre Cléon, je le conduis à mon gré, & je me ſens capable de le faire renoncer à Marianne, à l'inſtant même où il ſe diſpoſeroit à l'épouſer. C'eſt aujourd'hui que j'ai beſoin de toute mon adreſſe, je ne vois rien ici qui ne m'annonce de me tenir ſur mes gardes. L'arrivée d'Eraſte, l'air empreſſé d'Argant, l'émotion de Marianne, l'affectation de la petite Agathe à m'en faire un myſtère : tout veut que je ne quitte pas la maiſon d'aujourd'hui. Allons voir ſi Argant ne feroit pas arrêté auprès des deux Nymphes.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLÉON, HAGEN.

CLÉON.

Mr. Argant y eſt-il?

HAGEN.

Non, Monſieur, mais il doit rentrer bien-tôt.

CLÉON.

Marianne eſt-elle viſible?

HAGEN.

Oh oui, Monſieur, puiſque M. Dorante eſt avec elle!

CLÉON.

Dorante eſt avec elle! A-t-il vu auſſi M. Argant?

HAGEN.

M. Argant étoit ſorti lorſqu'il eſt venu.

CLÉON.

Cela ſuffit. Ne dites pas à ces Dames que je ſuis ici, j'attendrai M. Argant.

SCÈNE II.

CLÉON, *seul*.

DIEU veuille que je me trompe ! Mais je crains bien que M. Dorante ne vienne traverser mes projets. Dès le matin arrivé ici ! Il se doute que l'instant de mon bonheur approche. Seroit-il homme à vouloir me nuire ? mais quel intérêt y auroit-il ? Je suis bien sûr qu'il n'a aucune vue sur Marianne. Un Philosophe qui prêche tout le jour le célibat !... Eh quoi ! ne peut-on pas aussi, tout en parlant contre le joug du mariage, tenter de prendre le sage milieu, & n'être ni mari, ni célibataire ? Ce fut d'abord mon projet ; mais Marianne est la vertu même. Dorante seroit-il plus heureux que moi ?.... Bon ! quelle pensée ridicule ! Le pauvre homme, avec tout son esprit, n'a jamais recueilli ici que de l'estime, & voilà tout. Oui ; mais ne pourroit-il pas aussi favoriser Eraste ? Quoiqu'il me témoigne beaucoup de zèle, & qu'il affecte même d'être plus porté pour moi que pour lui ; à quel propos m'entretient-il sans cesse de mon premier dessein

ſur Marianne, & m'encourage-t-il à tenter la fortune avant le retour d'Eraſte ? Ce conſeil-là eſt-il bien d'un ami ? — D'un autre côté, l'abſence d'Eraſte eſt un effet de ſes ſoins. S'il eut voulu le favoriſer, l'auroit-il écarté auſſi adroitement ? Je me ſuis même apperçu qu'il a travaillé efficacement à lui fermer tout accès auprès de Marianne. Ces idées me raſſurent un peu. Et puis, quelle apparence qu'un homme rigide comme Dorante ſoit capable de diſſimuler ? Allons les joindre. — Mais je ne pourrai pas entretenir Marianne en ſa préſence ; il s'appercevra de ma contrainte, & le ruſé qui craint, dit-il, de me voir tomber dans les lacs, ſous ce beau prétexte, reſtera pour me faire enrager. Il vaut mieux attendre qu'il ſoit parti.

SCENE III.

ARGANT, CLÉON.

ARGANT.

Mr. Cléon, je ſuis bien fâché de vous avoir fait attendre; mais j'avois laiſſé ici Marianne & ſa couſine pour vous faire compagnie, en cas que vous vinſſiez avant moi.

CLÉON.

Ne ſoyez pas ſurpris, Monſieur, ſi je ne ſuis pas moi-même en ce moment auprès de ces Dames : Dorante eſt avec elles, & comme vous ſavez, Marianne veut lui cacher notre mariage. Dans le doute, ſi elle veut enfin qu'il l'apprenne aujourd'hui, j'ai voulu attendre qu'il fût parti pour me préſenter. D'ailleurs, je ſuis bien-aiſe d'apprendre de vous de quelle manière Marianne a reçu la propoſition que je vous fis hier au ſoir.

ARGANT.

Elle l'a reçue comme font toutes les filles, redoutant ou feignant de redouter un inſtant qu'elles ſouhaitent toujours avec beaucoup d'ar-

deur. Mais votre vue, Monſieur, à ce que j'imagine, achevera de la déterminer. Je lui ai annoncé que j'allois préparer tout pour votre mariage, & elle n'a pas dit le contraire.

CLÉON.

Que me reſte-t-il à ſouhaiter maintenant ? ſinon que le contrat ſe paſſe ce matin, & que demain ſoit le plus heureux jour de ma vie.

SCENE IV.

ARGANT, CLÉON, DORANTE.

DORANTE.

Ah, on ne m'avoit pas dit que Cléon fût ici. Meſſieurs, que je ne trouble pas votre entretien. Si vous avez quelque ſecret, je me retire.

ARGANT.

Point du tout, mon chèr ami. Vous n'êtes jamais de trop dans ma maiſon. — Où avez-vous laiſſé ces Demoiſelles ?

DORANTE.

Elles m'ont quitté pour aller dans le jardin.

CLÉON.

Et vous ne les y avez pas accompagnées ?

DORANTE.

Non : elles m'ont paru ſouhaiter d'être ſeules.

CLÉON.

Cela étant, je prendrai un autre moment pour les voir.

DORANTE.

Au reſte ; ce que je vous dis, Cléon, ne doit pas vous empêcher d'aller les joindre. La loi ne vous regarde peut-être pas.

CLÉON.

Croyez-vous que je puiſſe....

DORANTE.

Sans doute, pourvû que vous ne les importuniez pas longtems.

CLÉON.

J'y vais donc. Monſieur, j'irai enſuite chez le Notaire pour une affaire preſſante, je reviendrai bientôt.

ARGANT.

Le plutôt que vous pourrez, M. Cléon.

SCÈNE V.

ARGANT, DORANTE.

DORANTE.

IL me ſemble, Monſieur, que vous êtes occupé d'une affaire importante, & je crains que ma préſence ne vous diſtraie de ſoins plus intéreſſans.

ARGANT.

Ce n'eſt pas avec un ami tel que vous que je me gênerois. Je ne voudrois point avoir de ſecrets à vous cacher. Je peux vous dire néanmoins que Cléon n'étoit ici que pour preſſer ſon mariage avec Marianne. Je l'eſtime beaucoup cet homme-là. Ma nièce l'aime, je crois, aſſez pour en faire un mari; & moi je déſire que cela ſe termine bientôt. Qu'en penſez vous, mon cher Dorante? N'eſt-il pas vrai que Cléon èſt bien le fait de Marianne?

DORANTE.

Je l'ai toujours penſé ainſi. Je crois qu'il lui convient mieux qu'Eraſte dont le caractère impétueux pourroit ne pas s'accorder avec celui d'une femme douce & ſenſible, comme Mademoiſelle votre nièce.

ARGANT.

Oh ne parlez pas contre les caractères vifs. Je les connois, moi; je vous assure qu'ils fournissent aux femmes d'excellens maris; & je n'aurois pas été fâché que ma nièce eût penché pour Eraste; mais vous savez, & c'est vous même qui m'en avez donné le conseil, que j'ai laissé son cœur libre sur le choix & je ne m'en repens pas.

DORANTE.

D'autant moins qu'il paroît qu'Eraste a étrangement changé depuis quelque tems sur le compte de Marianne.

ARGANT.

Oui, c'est ce qu'elle m'observoit ce matin. Enfin vous trouvez donc Cléon digne de cette alliance?

DORANTE.

Cléon est un homme doux & pacifique. Pour de l'esprit c'est autre chose. Mais ce n'est pas de l'esprit qu'il faut avoir pour plaire aux femmes.

ARGANT.

Oh non: aussi voyons-nous que les gens d'esprit ne se marient pas.

DORANTE.

Pourquoi? C'est que la plupart des femmes ne sont pas en état de le sentir & de le goûter. Il

faut avouer néanmoins que Mademoiselle votre nièce fait exception à la règle. Loin de partager avec le reste de son sexe la légéreté qui lui est si naturelle, elle montre un esprit solide sans être brillant, qui la rapproche un peu de l'esprit Philosophique ; ensorte qu'il auroit été à desirer pour elle qu'elle s'attachât à quelque sage qui auroit pu la diriger dans l'étude de la philosophie.

ARGANT.

Bon ! Est-ce qu'une femme peut jamais être Philosophe ?

DORANTE.

Si elle le peut ! Avec des lumières & des instructions les femmes peuvent prétendre à la philosophie aussi bien que nous. J'en connois quelques unes qui ont porté la gloire de leur sèxe au plus haut point en se distinguant dans cette carrière.

ARGANT.

Dites plutôt que le public les a distinguées ; reste à savoir si c'est en bonne ou mauvaise part.

DORANTE.

Le public ! Vraiment je le crois, mais le public est-il fait pour juger les sages ?

ARGANT.

Apparemment puisqu'il les juge aussi bien que les femmes. Mais je ne veux pas disputer avec vous ; je vois bien que vous avez toujours la supériorité sur moi.

DORANTE.

Ce que j'en dis, ce n'est pas pour disputer. Vous avez trop de sens pour ne pas convenir qu'un Philosophe en s'attachant à cultiver l'esprit de Marianne, en auroit tiré un excellent parti.

ARGANT.

Je crois que vous avez raison, mon cher ami, je l'aurois bien voulu aussi, mais ce qui est fait est fait.

DORANTE.

A la bonne heure, mais au moins convenez avec moi, que s'il se présentoit un homme tel que celui dont je parle, vous ne seriez pas fâché que Marianne abandonnât Cléon pour s'unir à lui.

ARGANT.

Est-ce que Marianne vous auroit parlé de quelque chose à ce sujet ?

DORANTE.

Non pas. Mais je croirois, à en juger par quel-

ques discours d'elle & de sa cousine, que Cléon n'est pas absolument dans ses bonnes graces.

ARGANT.

Que me dites-vous là ? Il m'a semblé voir le contraire.

DORANT.

Je puis m'être trompé. Au reste, comme j'imagine que vous lui laissez du tems pour se décider, elle pourra s'attacher davantage à lui dans la suite.

ARGANT.

Il y a assez longtems qu'elle le connoît pour être entièrement déterminée.

DORANTE, *à part.*

C'est-à-dire que son mariage est conclu ; mais j'y mettrai bon ordre.

SCENE VI.

ARGANT, DORANTE, MARIANNE, AGATHE.

DORANTE.

VOILA ces Demoiselles qui sont de retour de leur promenade.

AGATHE.

Encore ici, Monsieur Dorante ! Eh que deviendra la pauvre Philosophie ?

ARGANT.

Qu'as-tu, ma nièce ? Tu me parois triste.

MARIANNE, *affectant de la gaité.*

Pardonnez-moi, mon oncle.

DORANTE, *à part.*

Ma franchise opère.

ARGANT.

Je te l'avois bien dit que cela ne dureroit pas.

MARIANNE.

Quoi, mon oncle ?

ARGANT.

Ce qui causoit ta surprise ce matin.

MARIANNE.

Cela eſt vrai.

DORANTE.

Ces Demoiſelles ont ſurement quelque choſe à vous dire, je me retire Monſieur Argant.

ARGANT.

Pourquoi nous quitter?

AGATHE.

Laiſſez, laiſſez-le aller, il a beſoin de ſe reconcilier un peu avec la Philoſophie.

ARGANT.

Comment donc?

AGATHE.

Monſieur ſait bien ce que je veux dire.

DORANTE.

Ah, eſt-ce de ce que je vous diſois tantôt...

AGATHE.

Oui, pour cela, & puis pour ce qui a précédé, & encore pour quelque autre choſe dont je me doute. Ah mon pauvre Monſieur Dorante, vous avez grand beſoin des reſtaurans de la Philoſophie. Je vous exhorte à en faire uſage.

SCÈNE VII.

ARGANT, MARIANNE, AGATHE.

AGATHE.

(*A part.*) ENFIN le voilà parti. (*Haut.*) Monſieur, que penſe Dorante du mariage de Cléon?

ARGANT.

Il l'approuve fort.

AGATHE.

Le croit-il auſſi près de ſe faire qu'il l'eſt?

ARGANT.

Non pas : il ignore la promeſſe de Marianne, & le deſſein où elle eſt de terminer demain. Ne veut-elle pas qu'on lui en faſſe myſtère?

AGATHE.

Elle en avoit plus de raiſon qu'elle ne penſoit.

ARGANT.

Que dites-vous?

AGATHE.

Que nonſeulement ma couſine ne veut pas que Dorante ſoit inſtruit de la parole qu'elle a donnée

à Cléon ; mais qu'elle est déterminée à ne plus la tenir.

MARIANNE.

Oui, mon oncle; d'après quelques particularités que j'ai apprises sur son compte...

ARGANT.

Qui sont?..

MARIANNE.

Qui sont très décisives.

ARGANT.

Comment ? explique-toi.

MARIANNE.

Je sais de quelqu'un dont le témoignage ne vous paroîtra point suspect, que Cléon a eu besoin de ses conseils, de ses exhortations pour faire les démarches qu'il a faites auprès de moi ; & comme je ne veux devoir qu'à moi-même l'avantage d'être recherchée, & non aux sollicitations d'un tiers...

AGATHE.

Et que de plus Cléon pourroit croire que ma cousine les a mendiées ; ce qui seroit très humiliant pour elle...

ARGANT.

Eh bien?

MARIANNE.

Eh bien, je ſuis réſolue à ne point recevoir la main d'un homme aſſez peu ardent pour avoir beſoin d'être excité ; & je retracte dès ce moment la parole que j'ai donnée à Cléon.

ARGANT.

Mais, ma chère nièce, conſidère que la mienne eſt donnée auſſi, que les articles ſont chez le Notaire, que Cléon n'attend que le moment de s'unir à toi ; qu'il ne manque rien à la concluſion de ce mariage.

AGATHE.

Non : il n'y manque que ma couſine.

ARGANTE.

Ma chère enfant, je te conjure de ne point agir trop légérement dans cette circonſtance. Ne décide rien avant d'avoir bien examiné les choſes... Mais voila M. Cléon lui-même.

SCENE VIII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, CLÉON.

CLÉON.

JE me rends, Mademoiselle, avec empressement.'...

(Il s'approche pour baiser la main de Marianne qui refuse.)

Mais que veut dire cet éloignement, dans un jour si ardemment souhaité & attendu avec tant d'impatience ? Aurois-je eu le malheur de vous déplaire ? Je me suis présenté ce matin à la porte du jardin, on m'a dit que vous ne vouliez voir personne. Soumis à tous vos desirs comme je le suis, j'ai fait à votre volonté un sacrifice qui m'a infiniment coûté ; & lorsque je viens en recevoir le prix, lorsque par mes soins tout se dispose à me rendre le plus heureux des hommes ; vous seule, belle Marianne, vous rebutez l'amant le plus tendre & le plus enflammé.

MARIANNE.

Heureusement il n'y a pas longtems que vous éprouvez ce mal, il vous sera facile de vous en guérir.

CLÉON.

Que dites-vous ? O ciel !

MARIANNE.

Je dis, Monſieur, qu'un galant homme ne doit jamais feindre les ſentimens qu'il n'a pas, pour tromper un cœur ſimple & facile.

CLÉON.

Pardonnez, Mademoiſelle, je ne puis ſoutenir ce langage. Moi, j'ai feint avec vous ! moi, j'ai voulu ſurprendre votre cœur ! Ah dites plutôt que je ne vous ai jamais aſſez bien exprimé les tranſports de mon ame. Cependant vous avez été ſenſible quelquefois aux témoignages de mon amour.

MARIANNE.

Oui, parce que je les croyois ſincères.

ARGANT.

Expliquez-vous, Monſieur Cléon ; on a dit à ma nièce que vous n'aviez pas agi de votre propre mouvement en la demandant en mariage ; & que c'étoit à l'inſtigation d'un de vos amis.

CLÉON.

Je proteſte que depuis que j'ai le bonheur de connoître Mademoiſelle, rien ne m'a déterminé

que mon amour, ſes vertus & ſa beauté. Il eſt vrai que je dois à Dorante le déſir & l'eſpérance de vous être uni; mais croyez bien, Mademoiſelle, que depuis l'inſtant où ſon amitié me fit connoître tant de charmes, mon cœur ſeul m'a dicté toutes les démarches que j'ai faites.

AGATHE.

Raſſurez-vous, chère couſine, nous avons peut-être confondu les époques.

MARIANNE.

Je le croirois ainſi.

ARGANT.

Allons, ma nièce, tu vois qu'on t'avoit mal informée. Je ſuis charmé que cette explication ſe ſoit faite tout de ſuite. Racommodez-vous, mes enfans, & ſongeons à terminer cet heureux mariage.

CLÉON, *baiſe la main de Marianne.*

Que ce baiſer ſoit le gage de la ſincérité de votre retour & de mon bonheur prochain.

MARIANNE.

Hélas!

CLÉON.

Eh quoi! Vous ſoupirez belle Marianne! Ah de grace expliquez moi ce ſoupir. Eſt-il une preuve

de

de mon pardon ; ou marque-t-il encore quelque doute ſur la vérité de mon amour pour vous ?

MARIANNE.

La parole que je vous ai donnée doit vous ſuffire, Monſieur.

CLÉON.

J'y compte, belle Marianne. C'eſt ſur cette parole que je fonde tout mon bonheur. (*A Argant*). Monſieur, j'ai paſſé chez le Notaire, il a préparé les articles. Si vous ſouhaitez, nous irons les examiner. Et quand ils ſeront rédigés, on les apportera à Mademoiſelle, pour en prendre lecture.

ARGANT.

J'y conſens. Allons tout de ſuite. L'heure du dîner va venir. Hâtons-nous.

CLÉON.

Adieu, belle Marianne.

SCÈNE IX.

MARIANNE, AGATHE.

AGATHE.

ALLONS, chère coufine, du courage, prenez une bonne fois votre parti. Nos foupçons fe trouvent heureufement mal fondés; & Cléon me paroît toujours digne de vous.

MARIANNE.

Chère Agathe, je n'ai pu me difpenfer de me rendre à la juftice de fes raifons, & à la chaleur de fa défenfe. Mais Erafte a pris fur mon ame plus d'empire que jamais, depuis la lettre que je vous ai montrée, & je n'ai pu voir fans regret s'évanouir les efpérances que j'avois conçues pendant notre promenade. Cette lettre m'occupe fans ceffe, & je tremble d'apprendre le retour d'Erafte.

AGATHE.

Ces vaines frayeurs fe diffiperont aifément. Voulez-vous faire un tour de jardin en attendant le dîner ?

MARIANNE.

Volontiers, chère coufine. Allons prendre un parti, & mettre fin à mes irréfolutions.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERASTE, *seul.*

JE vais donc revoir ma charmante Marianne ! D'où vient que j'éprouve dans un moment si doux une agitation que je n'avois point connue jusqu'ici ? Je me plaignois dans ma route, de la longueur du chemin, j'aurois voulu arriver avant d'être parti ; & maintenant que mes plus tendres souhaits vont être remplis, que je suis près de jouir de la vue de mon amante, je ne peux me défendre d'une émotion qui m'étonne. Elle me charme, aussi !... que Marianne va me trouver changé Mon cœur ne connoît plus ces transports impétueux qui l'agitoient autrefois. Une tendre sollicitude a succeeé dans mon ame à tant d'ardeurs. Je m'abandonne avec plaisir à des doutes qui dans d'autres tems m'eussent transporté hors de moi, & je trouve à les résoudre en ma faveur un charme qui sans doute n'est fait que pour les vrais amans. Non, cette absence dont

j'ai murmuré si souvent, ne m'a pas été funeste; je sens que j'aime plus que jamais. Sans elle, je n'aurois pas connu ces plaisirs si touchans que je me prépare à goûter aujourd'hui. Mais Dorante tarde bien à paroître. S'il alloit ne pas venir !... Je veux pourtant apprendre de lui les dispositions de Marianne avant de me présenter à elle. N'est-ce pas lui que j'entends ?... Si c'étoit Marianne !

SCENE II.

ERASTE, DORANTE.

ERASTE.

MON cher ami, que je t'embrasse; je me morfondois là à t'attendre.

DORANTE *affecte un air triste.*

Je n'ai pu venir plutôt, de peur qu'on ne prît quelques soupçons de me voir sortir de table si précipitamment.

ERASTE.

Et ma chère Marianne? tu viens de la voir, mon ami, tu viens de la voir !... Mais qu'as-tu tu me parois chagrin.

DORANTE.

Hélas ! j'ai de tristes nouvelles à t'apprendre.

ERASTE.

Au sujet de Marianne ?

DORANTE.

Je crains bien que les espérances que je t'ai données par mes lettres ne soient entièrement détruites.

ERASTE.

Marianne auroit pu changer ? ô ciel !

DORANTE.

Qui peut s'assurer sur la constance de ce sexe léger ?

ERASTE.

Parles-tu sérieusement, Dorante, ou si c'est pour m'éprouver ? Mais sais-tu bien que la plaisanterie seroit ici fort déplacée ? Que tu me désespères ! que je ne pourrai soutenir un si affreux changement ! Que j'aime Marianne au-delà de tout ce qu'on peut dire ! Quelle sera ma femme, & que malheur à celui qui prétendroit me la disputer !

DORANTE.

Je reconnois Eraste à ces emportemens. Mais, mon ami, veux-tu que je te trompe ?

ERASTE.

Je veux que tu m'apprennes ce qui s'eſt paſſé, ce qui peut avoir donné lieu au cruel changement que tu m'annonces : pourquoi, comment, pour qui Marianne m'abandonne?

DORANTE.

Calme la vivacité de tes ſens, ſi tu veux que je te parle.

ERASTE.

Voyons, j'écoute.

DORANTE.

Tu n'ignores pas que Cléon étoit ton rival auprès de cette charmante perſonne.

ERASTE.

Quoi! c'eſt pour Cléon....

DORANTE.

Cléon a mis à profit ton abſence pour s'inſinuer auprès de l'oncle, & pour décider en ſa faveur les irréſolutions de la nièce.

ERASTE.

Les irréſolutions de la nièce? Ne m'as-tu pas écrit vingt fois que les irréſolutions avoient ceſſé & que c'étoit en ma faveur?

DORANTE.

Je le croyois alors, & je lui ai même té-

moigné ce matin mon étonnement ſur une déciſion qui m'a affligé autant que toi, je t'aſſure.

ERASTE.

Eh bien ! que dit-elle ?

DORANTE.

Tu penſes bien que mon zèle n'a pas attendu tes prières pour agir en ta faveur. Je lui ai peint ton amour avec les traits les plus intéreſſans. J'ai répondu de ton inébranlable conſtance. Vois, mon ami, combien je me ſuis avancé pour toi.

ERASTE.

Tu n'as fait que ce que tu devois, tu n'as dit que la vérité ; enfin, que me reproche-t-elle ?

DORANTE.

Lui as-tu écrit pendant ton voyage ?

ERASTE.

Oui, deux ou trois fois. Eſt-ce que mes lettres lui auroient déplu ?

DORANTE.

Il n'y a pas apparence. Elle prétend n'avoir reçu de toi d'autre lettre que celle qui arriva hier, & elle ajoute que celles dont tu parles, n'ont exiſté que dans la lettre où tu en fais mention.

ERASTE.

C'eſt une fauſſeté horrible. Frontin lui même les a miſes à la poſte. Je ſuis ſûr de lui, c'eſt toi-même qui me l'a donné. Tu ſais de plus que je t'ai annoncé dans mes lettres celles que je lui écrivois, à meſure que je les faiſois partir.

DORANTE.

C'eſt une ſage précaution de ta part. Par ce moyen, j'ai pu l'aſſurer que tu lui avois écrit réellement.

ERASTE.

Et elle ne s'eſt pas rendue à l'aſſurance que tu lui en as donnée.

DORANTE.

Mon ami, lorſqu'une femme nous aime, elle ſe laiſſe aiſément perſuader en notre faveur; mais ſitôt qu'elle a changé, elle refuſe obſtinément de croire tout ce qui pourroit nous juſtifier.

ERASTE.

Et de quoi te ſert donc ta réputation de Philoſophe, ſi tu ne peux faire uſage, en faveur d'un ami, de la confiance qu'on accorde à ceux de cette profeſſion!

DORANTE.

Les hommes, & ſur-tout les femmes, nous croyent quand nous flattons leurs paſſions, ou

qu'au moins nous ne les contrarions pas. Mais ſi-tôt que la vérité ne s'accorde pas avec leurs penchans, on ſe refuſe à ſa lumière. Ce n'eſt pas moi qui dis cela, c'eſt l'expérience.

ERASTE.

Et tu crois donc que le changement de Marianne eſt l'ouvrage de ſa volonté, & qu'on n'aura point profité de la flexibilité de ſon caractère & de ſa ſimplicité, pour lui tendre des piéges, & pour l'amener inſenſiblement à cette réſolution qui fait mon tourment.

DORANTE.

Quelle qu'en ſoit la cauſe, cette réſolution n'eſt que trop réelle.

ERASTE.

Juſte Ciel! je vais voir Marianne, je me précipiterai à ſes pieds, je lui reprocherai l'injuſtice de ſon procédé, je lui rappellerai mon amour ardent, le ſien même, je ferai parler mes regrets & mes larmes; elle ne pourra ſoutenir la vue d'Eraſte au déſeſpoir, prêt à mourir de douleur, s'il la trouve inflexible... Non: elle ne réſiſtera pas à tant d'amour. N'eſt-ce pas pour les vrais amans que l'Amour réſerve ſes miracles?

DORANTE.

Comme tu te laiſſes emporter à la fougue de

ton imagination ! A quel délire, tu t'abandonnes, mon cher ami ! garde-toi de prendre ce parti, tu te perdrois. Marianne eſt actuellement avec Cléon. Quel ſpectacle tu donnerois à ton rival & à une aſſemblée nombreuſe !

ERASTE.

N'importe, je braverai Cléon, & j'intéreſſerai tout le monde pour moi.

DORANTE.

Je vais te propoſer un parti bien plus ſage ; mais il faut que tu m'écoutes patiemment.

ERASTE.

Voyons. Dans l'état où je ſuis, je ſuis prêt à entendre toute ſorte de conſeils.

DORANTE.

Cléon va venir ici. Je l'avois déjà engagé à avoir avec moi une conférence. Tu devines bien, mon ami, quel eſt mon deſſein dans cet entretien : c'eſt de le détourner d'un mariage qui feroit ton déſeſpoir. Je ſuis ton ami, tu le vois.

ERASTE.

Ah ! mon cher, que d'obligation !...

DORANTE.

Je crois que dans l'état où en ſont les choſes, il n'eſt pas à propos qu'on te voye ici d'aujourd'hui.

ERASTE.

Oh! je ne ſaurois y conſentir.

DORANTE.

Ecoute-moi, de grace: ton arrivée n'eſt ſçue de perſonne.

ERASTE.

J'ai défendu à Hagen de l'apprendre à d'autres qu'à toi.

DORANTE.

Sois ſûr de lui comme de moi-même. Dans ce cas, on ne peut te ſavoir mauvais gré de ce que tu ne feras pas venu dans la maiſon.

ERASTE.

Eſt-ce pour cela? C'eſt pour moi, pour moi, qui ſouffre cruellement, éloigné de Marianne, qui ne peux ſupporter l'idée qu'elle aít conçu le deſſein de ſe donner à un autre qu'à moi.

DORANTE.

Tu ne veux donc pas me laiſſer parler? Eh bien! fais ce que tu voudras. Ne diroit-on pas que c'eſt pour moi que je me tourmente ici?

ERASTE.

Pardon, mon ami, continue.

DORANTE.

Il est inutile que je parle, si tu ne veux pas suivre mes conseils.

ERASTE.

Allons, je m'y soumettrai. Mais à quoi me servira de m'absenter ? peut-être à hâter le bonheur de Cléon.

DORANTE.

Où va s'égarer ton esprit ? C'est précisément pour traverser le bonheur de Cléon qu'il faut que tu t'éloignes.

ERASTE.

Ah ! j'entends. Et comment ?

DORANTE.

Je te l'ai déjà dit. Je détournerai Cléon de ce mariage. Mais c'est lui que j'entends. Va-t-en par ici, par le petit escalier.

SCÈNE III.

DORANTE, CLÉON, ERASTE, *écoutant sans être apperçu.*

DORANTE.

Tu te fais bien attendre, Cléon.

CLÉON.

Il auroit paru trop affecté que nous sortissions tous les deux avant la fin du repas. Qu'as-tu à me dire?

DORANTE.

Une chose que mon amitié pour toi ne me permet pas de te laisser ignorer. Il me paroît, par tout ce que je vois, que tu te disposes à faire ta femme de Marianne.

CLÉON.

Qui te l'a dit!

DORANTE.

Qui? M. Argant.

CLÉON.

Il n'est pas possible. Marianne l'avoit prié de ne point t'en parler.

DORANTE, *a part.*

Ouais! qu'eſt ceci?

CLÉON.

Elle me l'avoit auſſi défendu. C'eſt pour cela que je ne me ſuis pas ouvert à toi ſur la promeſſe qu'elle m'a faite de m'épouſer. Mais puiſque M. Argant te l'a dit, c'eſt qu'apparemment elle ne veut plus te le cacher. D'ailleurs, ce ne ſeroit pas la peine. Un jour plutôt ou plus tard, ne faut-il pas que tu le ſaches?

DORANTE.

Sans doute.

CLÉON.

Enfin, mon ami, c'eſt demain le jour qui doit me rendre heureux.

DORANTE.

(*A part*). Qu'entends je? (*Haut*). Que je ſuis heureux, mon ami, d'apprendre aſſez tôt où en ſont les choſes, pour que je puiſſe encore prévenir le mal, & te parler en ami, ſur une affaire qui doit décider du bonheur de ta vie.

CLÉON.

Aurois-tu quelque choſe à m'apprendre?

DORANTE.

Oh rien, ſi ce n'eſt que tu fais la plus grande

sottise qu'un homme puisse faire, que tu te précipites, que tu te noyes, que tu es un homme abandonné, englouti, un homme mort.

CLÉON.

Tu m'effrayes par ce début.

DORANTE.

C'est-à-dire, que tu te maries! Ah! mon pauvre ami, je souhaite que tu n'ayes pas à t'en repentir; mais j'ai plus d'une raison de craindre, & Dieu veuille que mes craintes ne soient pas de mauvais augure; car les choses me paroissent encore plus avancées que je ne croyois, & je vois bien qu'il n'y a plus de remède. Allons, arme-toi de patience; avant de tendre la tête au joug nuptial, prépare-toi aux évènemens en homme sage & résigné: car, je te déclare que ce n'est pas pour toi que l'Hymen fera des exceptions. Oh non! ce n'est pas pour toi, je te jure.

CLÉON.

Tu me jettes dans le plus grand trouble. Explique-toi, qu'ai-je à redouter? le mal n'est pas tout fait.

DORANTE.

Écoute-moi, mon enfant, écoute-moi: je veux qu'un jour, qui n'est pas éloigné, tu m'accables

de louanges & de bénédictions, que tu bâtisses un temple à l'amitié, en mémoire du service important que ton bonheur, oui ton bonheur, ou plutôt le hasard, t'aura fait recevoir de moi. Rappelle-toi quel étoit ton projet, lorsque tu commenças tes poursuites auprès de Marianne; tu étois bien loin alors de songer à l'épouser. Ce que c'est que la fatalité! je te le prédisois, que tu renoncerois à ton premier dessein, & que tu finirois par te laisser enrôler sous les drapeaux du mariage. A Dieu ne plaise que je veuille te détourner d'une résolution si louable. Je chercherois au contraire à t'y affermir, si je ne voyois pas, clair comme le jour, que cette union sera ton malheur.

CLÉON.

En quoi? je te prie.

DORANTE.

En quoi? As-tu oublié qu'Eraste, l'aimable Eraste étoit ton rival? Penses-tu que son absence ait été capable de l'effacer entièrement d'un cœur dans lequel il régnoit depuis si long-tems? Je sais, à n'en pouvoir douter, qu'Eraste aspire plus que jamais au bonheur de posséder Marianne, & de plus, qu'il a l'avantage d'être aimé.

CLÉON.

CLÉON.

Que m'importe, à moi? quand une fois le mariage ſera fait, adieu aux eſpérances d'Eraſte. Que pourra-t-il faire pour me l'enlever?

DORANTE.

Apprends d'abord qu'Eraſte eſt arrivé aujourd'hui; & tu le connois, ſois ſûr qu'avant de te laiſſer poſſeſſeur d'un bien où il croit avoir des droits, il te le diſputera le fer à la main; c'eſt ſa coutume. Et ſi vous en veniez enſemble à cette extrêmité, tu ne te diſſimules pas que ce ne ſeroit pas ſans dangers pour toi.

CLÉON.

Il n'eſt point de dangers qui m'effrayent, quand il s'agira de diſputer un cœur qui m'appartient, ſuivant une parole inviolable qu'Argant, que Marianne m'ont donnée; & je périrai plutôt que de le céder à Eraſte.

DORANTE.

A la bonne heure, tu te battras en brave: cela eſt tout ſimple. Pour qui? pour une ingrate qui fera des vœux pour ta défaite, & qui, en ſuppoſant que la victoire ſoit de ton côté, ne voudra plus voir le meurtrier de ſon amant. Ainſi dans tous les cas, le déſavantage ſera pour toi,

ſans que tu puiſſes te flatter du moindre dédommagement.

CLÉON.

Il n'eſt pas ſûr qu'Eraſte veuille abſolument en venir aux mains.

DORANTE.

Oui, compte là-deſſus, & tu verras. Mais je veux encore ſuppoſer qu'Eraſte n'en vienne point aux mains avec toi, ne vois-tu pas, pauvre eſprit, d'autres conſéquences dans une démarche forcée comme celle-là; & ne ſais-tu pas que l'Amour revendique toujours ce qui lui appartient?

CLÉON.

Tu craindrois....

DORANTE.

Combien de fois ne l'a-t-on pas vu aller chercher ſa proie juſques ſous les étendarts de l'hyménée?

CLÉON.

Croirois-tu Marianne capable?...

DORANTE.

Elle eſt femme, Cléon, elle aime; t'en faut-il davantage? Au reſte, ne m'en crois pas ſi tu veux, mais rends juſtice du moins au motif qui

m'anime. Tu fais, à n'en pouvoir douter, que ce n'eſt pas Eraſte que je voudrois favoriſer.

CLÉON.

Je le crois.

DORANTE.

Bien certainement; ce n'eſt pas pour mon intérêt, non plus; tu connois mes principes, & je t'ai dit mille fois qu'ils répugnent entièrement au mariage.

CLÉON.

En effet, cette femme-là ne m'aime point. J'ai eu plus d'une fois ſujet de m'en plaindre. Son amour pour Eraſte va reprendre de nouvelles forces. Et dans quel tems! quand je ſerai ſon mari, quand il ne ſera plus poſſible de ſe dédire. Quel rôle je jouerois! quel affront! quelle ſource de chagrins pour un homme qui l'aime! — Oui, tu as raiſon, il vaut mieux renoncer. Mon ami, voilà le meilleur conſeil que tu m'ayes donné de ta vie; je n'oublierai jamais un ſi grand ſervice. Il n'y a qu'une choſe qui m'arrête: comment retirer la parole que j'ai donnée? le contrat prêt à ſigner, tous les préparatifs du mariage faits.

DORANTE.

Miſeres que tout cela. Eh bien! tu retires ta parole. Marianne ne t'en donne-t-elle pas l'exem-

ple, par l'artifice avec lequel elle ne craint pas d'agir à ton égard, en te donnant sa main, tandis qu'un autre a son cœur.

CLÉON.

Mais comment lui annoncer?...

DORANTE.

Un rien t'arrête, mon ami: un petit billet, un mot d'écrit à l'oncle, que tu lui fais donner par le domestique.

CLÉON.

Quels termes employer!...

DORANTE.

Tiens, mets-toi là, écris.

(*Cléon écrit*).

» Monsieur,

» Je suis au désespoir de me refuser au bon-
» heur de posséder Mademoiselle votre nièce:
» un obstacle que je ne puis lever, & qu'elle-
» même apporte à notre union, me force de ne
» faire aucun usage de la parole que sa bouche
» m'a donnée, & à laquelle je sais que son
» cœur avoit très-peu de part ».

Cela suffit. Tu vas descendre, remettre ton billet au domestique, & tu t'en vas chez toi. Je

ne tarderai pas à t'y aller joindre pour te rendre compte de l'effet qu'il aura produit.

CLÉON.

Je me rends à tes avis; mais je t'assure que ce n'est pas sans quelque regret.

DORANTE.

Va, tu serois bien bon, vraiment!

SCENE IV.

DORANTE, ERASTE, *caché.*

DORANTE.

DIEU merci, ceci prend une bonne tournure profitons des momens....

ERASTE, *accourant.*

Ah mon cher ami, tu me rends la vie!

DORANTE, *déconcerté.*

Quoi tu n'es pas parti malheureux?

ERASTE.

Je n'ai pu résister à l'impatience d'apprendre l'effet de tes tentatives. Que je suis ravi du succès de tes soins! comment pourrai-je jamais te

payer du zèle que tu me montres en cette occasion!

DORANTE,

Tu ne me dois point de remerciemens. Tu en dois plutôt à Cléon.

ERASTE,

Cependant, je ne peux te pardonner d'avoir dicté un billet qui surement humiliera Marianne. Toute ingrate qu'elle est, je ne puis consentir qu'on l'afflige.

DORANTE,

C'étoit pour assurer davantage la réussite de notre projet. Mais sais-tu que tu me donnerois presque du regret de t'avoir servi?

ERASTE.

Que veux-tu dire?

DORANTE.

Que tu m'exposes, & que tu t'exposes toi-même. Tu dois sentir cependant de quelle importance il est qu'on ne te voye point ici. Retire-toi, mon ami, retire-toi, te dis-je, si tu ne veux pas perdre le fruit de mes peines pour toi. Attends patiemment l'heure de l'amour, ne précipitons rien. Demain Marianne aura fait des réflexions sur elle-même. Elle détestera la con-

duite de Cléon; & se rappellant combien tu aurois été incapable d'une telle indignité, elle saura bien te distinguer de lui. Tu viendras alors achever ton triomphe. Compte bien d'ailleurs que je le préparerai autant qu'il est en moi. Mais tiens, va-t-en, je tremble qu'on ne te découvre ici, tout seroit perdu. Enferme-toi chez-toi, & dérobe-toi à tous les yeux jusqu'à demain.

ERASTE.

Allons, que de sacrifices, il faut faire à l'amour!

SCÈNE V

DORANTE, *seul.*

DIEU soit loué, me voila débarrassé de mes deux rivaux. L'un se condamne pour tout le jour à une chartre volontaire, l'autre à remercier de maniere à ne pouvoir plus rentrer en grace. Voilà qui va bien. Peste que l'intrigue est une étrange chose! Et comme il faut toujours être prêt à faire un coup dans l'occassion! que de paroles, que de mensonges, que de ruses il m'a fallu employer aujourd'hui pour parvenir à mon

but ! .. Mais qu'Erafte a eu là une bonne penfée, de nous écouter ! Le voilà plus convaincu que jamais de mon zèle ; & j'aurois encore bien des refforts à faire jouer , fans cette infpiration qui l'a rendu témoin de ma fcène avec Cléon ! Ainfi je fuis tranquille fur fon compte ; qu'il attende à demain , s'il veut ; d'ici à ce tems j'aurai fait bien du chemin. Que me refte-t-il maintenant à faire que de profiter de l'inftant favorable pour gagner le cœur de Marianne , que dis-je ? Elle m'aime déja : Agathe me l'a avoué. La petite babillarde ; elle a bien fenti qu'elle avoit trop parlé ; elle a cru fe tirer d'affaire par fes éclats de rire. Mais je n'en fuis pas la dupe. D'un autre côté , quel motif auroit eu Marianne , de me cacher la parole qu'elle avoit donnée à Cléon ? Ah ! il eft clair qu'elle m'aime ; pour Argant , je fuis fûr de lui ; feroit-ce lui que j'entends ? Non c'eft Agathe.

SCENE VI.

DORANTE, AGATHE.

(Agathe est occupée à regarder de côté & d'autre, va dans les chambres voisines, & revient.)

DORANTE.

QUE cherchez-vous, Mademoiselle ?

AGATHE.

Rien. Il ne faut pas vous demander à vous, ce que vous faites ici. Vous méditez, n'est-ce pas ?

DORANTE.

Il est vrai, Mademoiselle, vous sçavez que je n'aime pas beaucoup la société nombreuse.

AGATHE.

Tout le monde est sorti ; Monsieur, qu'attendez-vous pour descendre faire compagnie à Marianne & à M. Argant ; il vous a déja demandé ? allons, venez-vous ?

DORANTE.

Je vous ſuis ; mais écoutez, un moment.

AGATHE, *s'en allant.*

Non, non.

DORANTE.

Je vais donc m'informer par moi-même.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

MARIANNE, AGATHE.

(*Elles cherchent avec inquiétude, dans tous les coins de l'appartement.*)

AGATHE.

Je vous assure qu'il doit être ici. Hagen ne l'a pas vu sortir.

MARIANNE.

Mais d'abord est-il bien sûr qu'il soit entré ?

AGATHE.

Oh très-sûr : je vous l'ai déja dit. Pendant le repas, j'ai vu Hagen parler à l'oreille de Dorante ; j'ai distingué le nom d'Eraste. Un moment après Dorante est sorti ; ce qui a confirmé mon soupçon. J'ai interrogé Hagen, il paroît qu'Eraste lui a défendu de dire qu'il l'a vu. Car j'ai eu toutes les peines du monde à l'en faire convenir. Mais je m'y suis pris de tant de manieres, qu'enfin il

m'a avoué qu'Erafte l'avoit chargé d'avertir Dorante qu'il étoit dans l'appartement de M. Argant, & qu'il vînt l'y trouver vîte ; je fuis montée pour les furprendre. Mais je n'ai trouvé que Dorante, apparemment Erafte fera forti par le petit efcalier.

MARIANNE.

Je ne peux concevoir pourquoi Erafte fe feroit caché. Ce peu d'empreffement ne s'accorderoit guère avec la lettre que vous avez lue.

AGATHE.

Voulez-vous que je vous dife, coufine ? Je commence à entrer en de furieux foupçons fur le fage Dorante.

MARIANNE.

Dorante, ma chère ! Mais je ne vois pas de quoi vous pourriez le foupçonner.

AGATHE.

D'être prodigieufement amoureux de vous, & de n'être peut-être pas bien fcrupuleux fur les moyens d'écarter fes rivaux.

MARIANNE.

Ah, que dites-vous là, Agathe ? Je vous paffe vos plaifanteries fur Dorante ; mais je ne faurois vous pardonner d'avoir de telles penfées.

AGATHE.

Je vous dis qu'elles ſont fondées. Je vous ai conté ce qui m'eſt arrivé ce matin avec lui, dans quel tranſport je l'ai vu.

MARIANNE.

Bon : il ſe ſera apperçu que vous vouliez le plaiſanter ; & aura joué ſon rôle en conſéquence.

AGATHE.

Que vous êtes obſtinée ! Avez-vous remarqué que pendant l'abſence d'Eraſte, il vous parloit ſans ceſſe en ſa faveur aux dépens de Cléon?

MARIANNE.

Il faut convenir en effet qu'Eraſte a des qualités qui le mettent audeſſus de Cléon. Dorante eſt vrai ; l'amitié, comme il le dit lui-même, ne l'aveugle pas.

AGATHE.

Oui, mais pourquoi a-t-il cherché ce matin à dépriſer Eraſte, ſi ce n'eſt parce qu'il a appris qu'il alloit arriver !

MARIANNE.

Ah ! ma chère, vous êtes injuſte. Il a débuté par ſe plaindre d'Eraſte avant que je lui euſſe parlé de ſon arrivée. Il ne ſent pas que nos préventions nous rendent injuſtes. Vous n'aimez pas Dorante ?

AGATHE.

Oh pour cela non.

MARIANNE.

Moi, je l'eſtime beaucoup ; & ſans chercher des raiſons pour juſtifier mon eſtime, l'opinion de mon oncle ſuffit pour me diſpenſer de l'examen. C'eſt une idée chimérique, que de ſoupçonner Dorante d'être amoureux ; & c'eſt une injuſtice de penſer qu'il voulût écarter ſes rivaux. Dites tout ce qu'il vous plaira, vous ne me perſuaderez jamais que Dorante ſoit capable d'un procédé ſi peu délicat.

AGATHE.

Dites tout ce qu'il vous plaira, auſſi, je croirai toujours que Dorante vous aime, & qu'Eraſte n'eſt abſent que par un effet de ſes ſoins.

MARIANNE.

D'où vous concluez que Dorante cherche à écarter ſes rivaux ! Mais Cléon eſt auſſi ſon rival, & à la veille d'être heureux. Pour que vos ſoupçons fuſſent fondés, il faudroit qu'il eût auſſi travaillé contre lui. Cependant vous venez d'entendre tout ce qu'il a dit en ſa faveur, & avec quelle effuſion il le félicitoit lui-même ſur le bonheur qui l'attendoit. Je n'aurois pas cru que Dorante prît ce ton là en parlant de mon mariage

je m'attendois à le lui voir tourner en ridicule, c'est son caractère ; & je vous avoue que je n'ai pu m'empêcher de trembler l'orsqu'il a en quelque maniere forcé mon oncle par ses questions réitérées à lui avouer mon secret. Mais j'ai été heureusement surprise. Il approuve fort mon mariage ; il ne cesse de féliciter mon ocle, Cléon & moi-même ; il va même jusqu'à faire l'apologie du mariage. Est-ce là, je vous prie, la conduite d'un homme qui auroit des vues sur moi ; & avec la confiance que mon oncle a en lui, ne lui seroit-il pas facile d'en profiter pour faire réussir ses desseins, s'il en avoit de tels que vous pensez ?

AGATHE.

J'entends tout cela : mais la retraite d'Eraste, je ne peux la concevoir.

MARIANNE.

Ah ma chère, vous voudriez me dérober ce nouveau sujet de peine. Eraste est un ingrat. En s'éloignant de moi, il a oublié son amour & ses sermens. Dorante l'a bien peint ce matin, lorsqu'il disoit qu'il est aussi prompt à se refroidir qu'à s'enflammer. Je ne veux plus le voir. Que je suis malheureuse d'avoir ouvert mon cœur à tant d'amour ! Venir dans la maison à deux pas de moi, & ne pas me voir !

AGATHE.

Il a peût-être appris que vous vous diſpoſiez à vous unir à Cléon. Il n'aura pas voulu vous rendre témoin de ſon déſeſpoir.

MARIANNE.

Que parlez vous de ſon déſeſpoir ? Ah ! ma chère, ne m'accablez pas d'avantage. Il auroit pu !... Ciel ! cette penſée me fait frémir.

AGATHE.

Très-chère couſine, pourquoi vous abandonner à des idées chagrinantes, d'autant plus inutiles & déplacées que vous ne devez plus vous occuper d'Eraſte, & que Cléon va recevoir votre main ? Quelque raiſon qu'ait eue Eraſte pour ne pas ſe faire voir, il n'aura à s'en prendre qu'à lui-même de la préférence que vous avez donnée à ſon rival, & vous pourrez toujours lui oppoſer ſon ſilence & la faute qu'il a faite en manquant de ſe préſenter à vous. Efforcez-vous de chaſſer de votre cœur une paſſion aveugle dont vous devez & dont vous pourrez aiſément vous guérir.

MARIANNE.

Me guérir !... Je fais mon devoir, Agathe, je le remplirai, comptez que je le remplirai. Inutiles projets ! Eraſte ne viendra peut-être plus me demander raiſon de mon choix ! Je ne ſerai pas dans la néceſſité de lui expliquer ma conduite !

SCENE

SCENE II.

CLÉON, MARIANNE, AGATHE.

CLÉON.

MESDAMES, tout le monde se plaint là bas de ce que vous n'y êtes pas. Je viens savoir ce qui peut vous retenir. Mais qu'avez vous, belle Marianne ? Vous êtes toute émue.

MARIANNE.

Je n'ai rien, Monsieur.

CLÉON.

Verriez-vous approcher avec regret le moment qui va m'unir à vous pour jamais ?

MARIANNE.

Je crois, Monsieur, m'être suffisamment expliquée, pour qu'*il* ne vous reste aucun doute.

CLÉON.

On ne sauroit assez consulter son cœur, lorsqu'il s'agit d'un engagement qui enchaîne pour toute la vie.

AGATHE.

Enchaine, Monsieur !

CLÉON.

Je veux dire que deux cœurs qui s'uniſſent par le mariage, doivent être tout entiers l'un à l'autre ſans regret, ſans effort, ſans contrainte.

MARIANNE.

Je vous entends, Monſieur ; vous craignez que le don de ma main ne ſoit le fruit de vos longues & preſſantes ſollicitations, un effet de ma complaiſance. Cependant faites-moi la grace de croire que l'eſtime que j'ai pour vous a pu ſeule me déterminer. Au reſte vous ne pourriez encore vous en' prendre à moi, ſi vos proteſtations avoient arraché mon conſentement.

CLÉON.

Ah, belle Marianne ! Rien n'étoit plus ſincère que mes proteſtations.

MARIANNE.

Je me plais à le croire ainſi.

SCÈNE III.

Les Acteurs précédens, DORANTE.

DORANTE.

Je l'avois bien deviné, que Cléon y resteroit aussi. Ce que c'est que les Amans! Ils ne peuvent se quitter. Cela est pardonnable néanmoins à la veille de leurs nôces.

AGATHE.

Monsieur Dorante, vous ferez ces reflexions demain. On nous a dit qu'Eraste étoit ici, & que vous l'avez vu pendant le dîner.

DORANTE.

Eraste! Mademoiselle.

AGATHE.

Oui, Eraste. D'où vient que vous ne nous l'avez pas amené?

DORANTE.

Mais, Mademoiselle...

AGATHE.

Bon! N'allez-vous pas encore faire des mistères? Hàgen m'a avoué qu'il étoit venu dans la maison.

DORANTE.

Cela eſt vrai. Il m'avoit prié de n'en rien dire. Il eſt ſorti d'ici tout hors de lui. Il a appris votre mariage avec Cléon ; il venoit pour s'en aſſurer, & ſur la réponſe que je lui ai faite, que je le croyois ainſi, il s'eſt dérobé à moi dans un emportement... Je ne l'ai jamais vu ſi animé. Il a proteſté qu'il ne rentreroit pas ici, qu'il ne ſe fût vengé, & qu'il moureroit plutôt, que de voir ſon rival heureux.

MARIANNE.

(*À part.*)

Hélas ! — Mais, Monſieur, la conduite de Monſieur Eraſte eſt étrange, je ne crois pas lui avoir donné lieu de prendre tant de libertés & de s'oublier juſqu'au point de vouloir me faire la loi.

DORANTE.

Je ne puis diſconvenir que ſon procédé ne ſoit un peu libre, mais, Mademoiſelle, ſon excuſe eſt dans ſon amour pour vous.

SCENE IV.

Les Acteurs précédens, AGEN.

HAGEN.

M. Argant prie ces Demoiselles de descendre.

MARIANNE.

Un moment.

HAGEN.

C'est que M. Eraste vient d'arriver.

DORANTE, *à part.*

Ciel! Quel contretems!

HAGEN.

Et il demande en grace, l'honneur de vous parler.

MARIANNE.

Je le trouve bien hardi, de se présenter encore dans la maison; & je vais lui apprendre à se comporter d'une maniere plus décente. Venez-vous Agathe?

AGATHE, *à Dorante.*

Monsieur, il est à propos que vous restiez, & nous vous en prions.

SCENE V.

DORANTE, CLÉON.

(Dorante est rêveur.)

CLÉON.

JE suis confondu. Que ferai-je ? Il est trop clair qu'Eraste est aimé de Marianne. Quelque colère qu'elle affecte contre lui, son pardon suivra de près leur entrevue. Mon cher Dorante, que me conseillez-vous ? Parlez donc, faut-il que je cède la victoire à Eraste ? Faut-il que je me retire ? mais il ne m'écoute pas, Dorante, Dorante.

DORANTE.

Eh bien ?

CLÉON.

As-tu entendu ? Eraste a demandé à voir Marianne ; & elle se rend sans peine à sa priere ! Je reconnois maintenant la vérité de tes discours, mais que dois-je faire ?

DORANTE.

Ce que vous devriez avoir déja fait. Ne vous ai-je pas dit mon avis ? Que sert-il de me con-

fulter ? Je vous ai déja fait ma réponse. Mais l'humiliation ne vous touche guères & vous allez être éconduit dans les formes, mon très-cher.

CLÉON.

Ah plutôt, plutôt que d'éprouver un pareil traitement, il n'y a rien que je ne sois prêt à tenter.

DORANTE.

En deux mots, ton parti le plus sûr est de donner ta lettre, de remercier & de te retirer. Mais d'où vient que tu ne l'as pas déja fait ?

CLÉON.

Un reste d'espérance...

DORANTE.

Oh tu n'auras jamais ce courage. Donne-la-moi, je me charge de la faire remettre.

CLÉON.

La voilà ... mais cependant si Marianne n'est descendue que pour donner congé à Eraste, comme elle l'a annoncé, je me perds moi-même. Je crois qu'il vaut mieux attendre.

DORANTE.

Tiens, pour avoir plutôt fait, jettons-là au feu. *(Au lieu de brûler la lettre de Cléon, il brûle un autre papier.)*

(A part.)

Je te tiens à présent.

CLÉON.

Si je suis joué, je sais le moyen de me venger de Marianne & d'Eraste.

DORANTE.

Quant à cela, je laisse à ton honneur & à ta délicatesse le soin de te conduire. On ne peut être outragé plus cruellement. Mais je ne veux te conseiller rien. Eraste est mon ami comme toi, il est permis, sans vouloir nuire à l'un, de dire la vérité à l'autre. Fais comme tu voudras.

SCENE VI.

Les Acteurs précédens, ARGANT.

ARGANT.

POUR moi je ne puis y tenir. Je viens d'assister à la scène la plus attendrissante. Ce pauvre Eraste aux genoux de Marianne, fondant en larmes & les accompagnant des protestations les plus ardentes. Qui n'en seroit ému ? Marianne elle-même n'a pu retenir les siennes.

CLÉON, *à part.*

J'ai eu tort de brûler ma lettre, mais je cours tout réparer.

SCÈNE VII.

ARGANT, DORANTE.

ARGANT.

Où va Monsieur Cléon ?

DORANTE.

Il va apparemment consoler Marianne.

ARGANT.

Ce pauvre Eraste ! Véritablement ce jeune homme m'a touché. C'est que ses regrets m'ont paru si sincères, ses excuses si naturelles & si vraies, qu'il faut que Marianne ait le cœur bien dur, pour lui avoir résisté.

DORANTE.

Est-ce qu'elle l'a rebuté ?

ARGANT.

Hélas ! oui. D'ailleurs, pouvoit-elle balancer après avoir donné sa parole à Cléon ?

DORANTE.

(*A part.*)

Je respire. — Il est donc parti.

ARGANT.

Elle l'a bien forcé de ſe retirer. Tenez, mon ami, c'eſt ce qui m'a le plus attendri ; il a témoigné une ſi aveugle ſoumiſſion aux ordres de Marianne, tant de reſpect, tant d'amour, tant de douleur, que je ne ſais ce qui m'a empêché de le retenir.

DORANTE.

Vous ne pouviez pas décemment le faire.

ARGANT.

Je le ſais. Auſſi je m'en ſuis bien gardé. Mais il a fallu me faire une terrible violence. Et pour moi, il me témoignoit tant de vénération, tant d'attachement qu'il ſemble que l'amitié que j'avois pour lui ſe ſoit encore accrue.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, HAGEN.

ARGANT.

QU'EST-CE, Hagen?

HAGEN.

Une lettre pour Monſieur.

ARGANT.

Voyons. C'eſt de Cléon!

DORANTE.

Que peut-il avoir de ſi preſſé à vous écrire?

(*A part, pendant qu'Argant lit.*)

Il m'évite la peine de faire uſage de ſa lettre.

ARGANT.

Je n'entends rien à tout ce qu'il me dit-là, tenez, liſez.

DORANTE, *après avoir lu.*

Je ne peux revenir de mon étonnement. Cléon remercier! Quand le contrat eſt paſſé, près d'être ſigné! Et dans des termes ſi mortifiants, ſi peu meſurés! Et vis-à-vis d'une perſonne auſſi charmante, auſſi reſpectable que Mademoiſelle votre niéce!

ARGANT.

Mais c'eſt que je ne puis en croire mes yeux. Comment? M. Cléon! Qui avoit l'air ſi honnête. Oh! je ſerai longtems à me perſuader un pareil procédé.

DORANTE.

Vous vous mettrez audeſſus de cela, ſi vous m'en croyez.

ARGANT.

En effet c'eſt le meilleur parti. Qu'elle va être deſeſpérée cette chère Marianne! Un homme qu'elle aimoit tant, & qu'elle croyoit le plus honnête homme de Copenhague! Avec des dehors ſi doux, ſi affectueux! Mais qui n'y auroit pas été trompé puiſque je l'ai été moi-même?

DORANTE.

Sans doute. Je crois pourtant que Mademoiſelle Marianne ne le regrettera pas après un trait auſſi indigne. Le mépris ſeul eſt capable de faire paſſer une femme, de l'amour le plus tendre, aux mouvemens les plus violens de la haine.

ARGANT.

Il eſt vrai que l'amour d'une femme ne tient pas contre le mépris & l'inſulte.

DORANTE.

Soyez tranquille, Monſieur. Je vous ai déjà dit que Mademoiſelle votre nièce a les plus heureuſes diſpoſitions à devenir Philoſophe, & je crois qu'elle ſoutiendra ce choc avec toute la force d'une ame courageuſe.

ARGANT.

Je le ſouhaite. Enfin la voila ſans amans. Car je ſuis ſûr qu'Eraſte ne reviendra jamais à elle.

DORANTE.

Il eſt trop fier & trop emporté.

ARGANT.

Il n'eſtime pas aſſez Cléon pour deſirer de poſſéder un bien qu'il aura refuſé.

DORANTE.

Le cœur de Marianne eſt cependant d'un prix à devoir être recherché pour lui-même. Que de vertus ! Que de charmes dans ſa perſonne.

ARGANT.

Vous avez donc une bien haute opinion d'elle?

DORANT.

Oui, je vous aſſure. Marianne n'eſt pas d'une trempe ordinaire. Je lui trouve une certaine étendue d'eſprit, une force d'ame, un jugement toujours ſûr. Enfin je ne connois point de femme

plus propre à faire le bonheur d'un homme qui sentiroit toute sa supériorité.

ARGANT.

Eh morbleu, puisque vous pensiez tout ce bien là d'elle, puisque vous sentiez qu'elle auroit pu faire votre bonheur, mon ami, que ne me le disiez-vous ?

DORANTE.

Croyez-moi, M. Argant, j'ai eu des raisons bien fortes pour ne pas vous en parler.

ARGANT.

Vous me confondez, mon cher ami. Ouvrez-moi votre cœur ; allons, dites-moi quelles sont ces raisons ?

DORANTE.

Ne les pénétrez-vous pas vous-même ? Ne sentez-vous pas qu'un homme plein de franchise & de candeur, toujours prêt à se sacrifier à son devoir & à ses amis, ne peut se résoudre à faire l'aveu de la passion la plus forte qu'on ait jamais éprouvée ?

ARGANT.

Comment, mon ami, vous aimiez Marianne ? & vous parliez pour Cléon ! Ah quelle ame ! quelle ame !

DORANTE.

Je ne puis vous le dissimuler, puisque vous m'avez arraché mon secret.

ARGANT.

Mon cher Dorante, je vous admire. Voila ce qu'on appelle un ami, un vrai Philosophe! Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un homme aussi vertueux que vous. Marianne le sçaura : je la connois. Elle sera touchée d'un amour aussi respectueux; elle en sera transportée.

DORANTE.

Arrêtez, M. Argant; je ne mérite point tous ces éloges. Je n'ai fait en cela que ce qu'auroit fait à ma place tout homme qui a de la droiture & des principes. Mais enfin puisque le sacrifice que je faisois à l'amitié devient inutile, que Cléon a renoncé à ses prétentions, & qu'Eraste se trouve congédié, peut-être puis-je me permettre un aveu qui paroit ne pas vous déplaire.

ARGANT.

Comment me déplaire! Il me comble de joye. Je vais trouver Marianne. Elle a toujours été indécise, mais aujourd'hui je ne prétends plus qu'elle le soit.

DORANTE.

Je vous rends mille graces. Mais si vous vou-

lez qu'elle ceſſe de l'être il faût précipiter le mariage.

ARGANT.

C'eſt mon intention.

DORANTE.

D'ailleurs ſon hiſtoire avec Eraſte & Cléon pourroit prendre une certaine tournure dans le monde ; & le ſeul remède à cela...

ARGANT.

C'eſt de précipiter le mariage. Voilà encore un trait de prudence bien digne de vous. Allons, mon cher ami, ce ſoir elle vous épouſe. C'eſt ſon bonheur que je veux : un homme ſi prudent, un ami ſi généreux doit être le meilleur des maris.

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MARIANNE, AGATHE.

MARIANNE.

OUI, ma chère Agathe, voilà ce qui m'eſt arrivé quand vous m'avez quittée : je ſuis au déſeſpoir.

AGATHE.

Comment? voilà toute la réſiſtance que vous ſavez faire! Comment? vous donnez les mains à un mariage contre votre inclination! Quoi! vous n'avez pas le courage de parler à M. Argant, avec la liberté qu'il vous a laiſſée, & qui vous eſt due enfin!

MARIANNE.

Que puis-je dire de plus que ce que j'ai dit? Je n'aime pas M. Dorante : je ne veux plus me marier. Après le procédé de M. Cléon, tous les hommes me ſont en horreur. Pouvois-je m'expliquer plus fortement?

AGATHE.

Si vous le pouviez ! Non, Monsieur, vous êtes un fourbe, je ne ferai jamais la femme d'un fourbe. Vous pouvez passer des contrats, vous pouvez les signer; aujourd'hui, demain, jamais je ne vous épouserai. Voilà comme on parle quand on veut être écouté. Vous, au contraire, vous vous défendez avec tant de réserve, vous refusez avec tant de soumission, qu'il n'est pas étonnant que M. Argant prenne vos refus pour un consentement tacite; & cependant ils vont, dites-vous, chez le Notaire, & demain vous êtes la femme de Dorante, de cet homme faux & rampant, qui ne craint pas de profiter de la foiblesse de votre oncle, pour vous faire violence, qui sûrement a écarté Eraste, & que je soupçonne d'avoir conseillé à Cléon le procédé le plus indigne.

MARIANNE.

Pouvez-vous calomnier un homme comme Dorante?

AGATHE.

J'ai de bonnes raisons pour cela. Je viens d'interroger Hagen; je l'avois chargé d'épier Dorante, & je sais qu'il a eu un secret entretien avec Cléon, qu'il a été question d'une lettre, &

que c'eſt Dorante qui l'a fait écrire. Enfin, il fait trop parade de ſa droiture ; il eſt trop philoſophe pour être honnête homme. — Vous ne l'aimez point, vous ne voulez pas de lui, c'eſt un fourbe ; je ne veux pas qu'il vous épouſe. Je vais le démaſquer aux yeux de M. Argant ; ſûrement ils ne ſeront pas encore ſortis, je les aurois vus paſſer.

(Elle veut ſortir).

MARIANNE, *la retenant.*

Agathe, qu'allez-vous faire ?

AGATHE.

Non, non, laiſſez-moi ; le tems preſſe, je les entends, ils vont s'en aller. Laiſſez-moi, vous dis-je. *(Elle s'échappe).* M. Argant, M. Argant, j'aurois un mot à vous dire, en préſence de M. Dorante.

SCENE II.

Les mêmes, ARGANT, DORANTE.

DORANTE, *retenant Argant.*

Vous lui parlerez à notre retour.

ARGANT.

A mon retour.

AGATHE.

Non, s'il vous plaît. Je ne peux pas vous laisser sortir que je n'aye eu, en votre présence, une explication avec Monsieur.

DORANTE.

L'écoutez-vous? c'est une folle.

AGATHE.

Tenez, M. Dorante; je ne puis y tenir; il faut que je vous dise tout ce que j'ai sur le cœur. Vous qui montrez à présent tant d'amour pour ma cousine, je ne vous crois pas de meilleure foi que quand vous applaudissiez à son mariage avec Cléon. Vous avez joué vos deux amis. Vous avez écarté l'un par l'autre; & c'est vous-

même qui avez fait écrire à Cléon la lettre qui nous a si vivement piquées.

DORANTE.

C'est moi, dites-vous, Mademoiselle, qui ai fait écrire cette lettre?

ARGANT.

Quel conte! quelle fausseté!

DORANTE.

Et de qui tenez-vous cette belle nouvelle, s'il vous plait?

AGATHE.

De quelqu'un qui vous a vu, qui vous a entendu.

DORANTE.

Si je voulois, je confondrois d'un seul mot l'auteur de cette imposture; mais je crois, belle Marianne, que vous me connoissez trop pour y ajouter foi.

MARIANNE.

Je crois, Monsieur, que ma cousine mérite bien que vous cherchiez à vous justifier auprès d'elle.

ARGANT.

Il n'en est pas besoin, vous êtes tout justifié.

DORANTE.

Eh bien ! Mademoiſelle, je le ferai, puiſque vous l'ordonnez. Il n'y a que vous au monde qui puiſſiez me faire deſcendre juſques-là. Quand vous ſerez convaincue de mon innocence, je connois trop votre ame, pour ne pas ſentir combien vous ſerez mortifiée de l'eſpèce d'humiliation que vous me cauſez. Il eſt vrai que je ſavois le deſſein de Cléon, que je lui ai vu écrire une lettre, qu'il me l'a lue lui-même ; mais ce qu'on a oublié de vous dire, c'eſt que j'ai pris votre parti avec tout l'intérêt que vous méritez, que je la lui ai arrachée des mains quand il a voulu vous l'envoyer, & pour preuve de ce que j'avance, je ſuis en état de vous la montrer : la voici.

S'il en a depuis écrit une autre, pouvez-vous m'en imputer le crime ? C'eſt vous-même que je prends pour juge de ma conduite. Il eſt vrai que je voulois épargner un tort à mon ami. J'oubliois l'intérêt de mon amour pour en faire reſpecter l'objet.

ARGANT.

Eh bien ! ma nièce, quand je te diſois que c'étoit le Roi des hommes, celui qu'il te faut pour mari.

DORANTE.

Croyez, Mademoiselle, que si j'ai fait de si vives instances pour vous épouser, j'ai moins écouté l'excès de ma passion, permettez-moi de vous le dire, que la douleur de voir votre situation. Si je ne craignois pas de blesser votre délicatesse, je vous avouerois que les refus offensans de Cléon s'ébruitent, que les emportemens d'Eraste n'ont pas moins éclatté, & que je voulois, en assurant mon bonheur, réparer le crime de mes amis.

ARGANT.

Mais, ma nièce, n'admires-tu pas la belle ame de Dorante? Ne vois-tu pas dans ce procédé autant de générosité que d'amour? Oui, ma chère enfant, je t'aime trop pour que tu ne l'épouses pas. Allons, suivez-moi, le plus sensible des amans & le plus généreux des hommes.

SCÈNE III.

MARIANNE, AGATHE.

MARIANNE.

JE reſte confondue, anéantie.

AGATHE.

Je ne conçois pas l'aſcendant que cet homme-là a pris ſur tout le monde. Il a ſubjugué ſes amis, votre oncle, & vous-même peut-être. Je ne ſuis pas convaincue de ſon innocence, & cependant, je n'ai jamais pu lui répondre. Je voudrois bien voir Eraſte à préſent, il éclairciroit bien mes doutes; je crois que vous l'avez ſacrifié trop légèrement.

MARIANNE.

Ah! ma chère Agathe, je ſens aſſez vivement mon malheur ſans que vous me le rappelliez. Vos ſoupçons ſur Dorante ont jetté le trouble dans mon cœur. Peut-être Eraſte eſt moins coupable que je ne croyois; peut-être aura-t-on intercepté les lettres qu'il m'écrivoit pendant ſon abſence. Au moins devois-je lui laiſſer le tems de ſe juſtifier. J'ai trop écouté mon dépit; Cléon en a

profité, rien ne peut m'excuſer de m'être engagée ſi promptement. Je ne reverrai plus Eraſte, je l'ai trop offenſé. Que j'ai de reproches à me faire, & que j'en ſuis cruellement punie!

AGATHE.

Je ſuis fâchée de vous voir tant d'amour pour Eraſte, car en effet je n'imagine pas qu'il revienne: cachez vos pleurs. J'entends quelqu'un. Mais, me tromperois-je? Dieu me pardonne, je crois que c'eſt lui-même. Dans quel déſordre il eſt! comme il eſt changé!

MARIANNE.

Eraſte! ah Ciel! eſt-il poſſible?

AGATHE.

Je vous l'ai toujours dit, qu'il vous aimoit plus que vous ne penſiez. Et Cléon avec lui!

SCENE IV.

Les mêmes, ERASTE, CLEON.

ERASTE.

PARDONNEZ-MOI, Mademoiſelle, ſi je parois encore devant vous; c'eſt la dernière importunité de ma part dont vous aurez à vous plaindre. Ce qui vient de m'arriver avec Monſieur, nous fait entrevoir un myſtère d'iniquité que vous ſeule pouvez éclaircir. Au moment où vous avez eu la cruauté de m'annoncer que vous étiez prête à me ſacrifier à Cléon; il eſt ſorti avec fureur de chez vous dans l'intention de ſe couper la gorge avec moi: nous en étions aux mains quand on eſt venu nous ſéparer. Un homme qui ſe dit l'ami de Monſieur votre oncle, témoin de notre querelle, vient de nous aſſurer que vous avez fait un choix qui nous exclut également tous deux. Je ne prétends point vous faire de reproches, je n'en ai point le droit; mais il eſt peut-être important pour votre honneur, & pour le nôtre, que nous ſachions ſi le rival que vous nous préférez eſt Dorante.

AGATHE.

Oui, c'eſt lui-même qui vous a trompés tous deux, qui vous a peut-être excités à vous battre, & qui abuſe de l'empire qu'il a ſur M. Argant, pour conclure un mariage que Marianne déteſte.

ERASTE.

Quoi! lorſque le fourbe avoit l'air de me ſervir....

AGATHE.

Il vous trompoit.

CLÉON.

Il me trompoit de même; c'eſt lui qui m'a excité à me couper la gorge avec vous.

MARIANNE.

Ah le monſtre!

ERASTE.

Avec quel art, aujourd'hui même, le ſcélérat m'a forcé à m'éloigner de vous.

CLÉON.

Il ſe vantoit à moi de vous avoir ſuſcité l'affaire qui vous a fait abſenter ſi long-tems. C'eſt lui....

ERASTE.

Ah ! Marianne, ſans lui, ſans ſes lâches intrigues, je n'aurois jamais perdu votre cœur.

AGATHE.

Conſolez-vous, Eraſte, vous le retrouvez plus tendre que jamais.

ERASTE.

Hélas ! ſi je pouvois le croire....

AGATHE.

Croyez toujours ; je ſais ce qu'elle penſe, & je la défie de me contredire.

MARIANNE.

Je ne vous diſſimulerai point, Eraſte....

SCÈNE V & dernière.

TOUS.

ARGANT.

Enfin, le contrat eſt paſſé, tu ne t'en dédiras plus; & je te verrai donc décidée une fois en ta vie.

ERASTE & CLÉON *courant ſur Dorante.*

Ah! malheureux, vous voilà!

ERASTE.

Vous me rendrez raiſon, fourbe inſigne, des tours ſanglans que vous m'avez joués.

ARGANT.

Qu'eſt-ce à dire, Meſſieurs? Quoi! vous venez chez moi pour outrager le meilleur de vos amis.

CLÉON.

Monſieur, nous reſpectons votre maiſon.

ERASTE.

Mais il faut qu'à l'inſtant même, il faſſe l'aveu de toutes ſes perfidies.

DORANTE.

Quoi! Meſſieurs, parce que j'épouſe Mademoiſelle, la fureur & la jalouſie vous portent à ces honteux excès?

ARGANT.

Sachez, Meſſieurs, qu'il ne l'épouſe que par généroſité pour vous.

CLÉON.

Eſt-ce par généroſité que tu m'as fait écrire la lettre à M. Argant?

DORANTE, *à Argant.*

Vous ſavez ce qui en eſt.

ERASTE.

C'eſt toi qui m'as donné ce coquin de valet que je chargeois de mettre mes lettres à la poſte. Tu étois d'intelligence avec lui pour les ſupprimer. Je veux que tu l'avoues ou que tu te battes.

DORANTE.

Que prétendez-vous par vos menaces? Faire voir ici que vous êtes le plus brave? Je vous prouverai, moi.... que je ſuis le plus ſage, je me retire.

ARGANT.

Messieurs, qu'est-ce que tout cela veut donc dire ?

AGATHE.

Que tout ce qu'on reproche à Dorante est vrai.

MARIANNE.

Oui, mon oncle; que j'ai reconnu l'innocence d'Eraste, & que je desire que Cléon veuille toujours nous conserver son amitié.

FIN.

LA
MÉPRISE D'AMOUR,
PASTORALE.

LA
MÉPRISE D'AMOUR,
PASTORALE.

SCENE PREMIERE.

CHLOÉ, *seule.*

AMOUR! je chéris ton empire:
Pour Daminte mon cœur soupire:
Sous mes loix retiens ce Berger.
Hélas! s'il venoit à changer;
Garantis-moi de l'inconstance,
Amour, j'implore ta puissance,
Ramène en ce lieu mon amant;
Il ne vient point, mon cœur l'appelle
Que son absence m'est cruelle!
Dois-je l'attendre vainement?
Amour, prends pitié de ma peine,
Rassure mon ame incertaine,
Ramène en ce lieu mon amant.

SCENE II.

CHLOÉ, MIRTIL.

MIRTIL.

Je ne m'attendois pas, Bergère,
A vous trouver seule en ces lieux ;
Daminte est-il assez sûr de vous plaire
Pour négliger ainsi des momens précieux.

CHLOÉ.

Non, je connois Daminte ; & son impatience
Depuis long-tems m'a prouvé son ardeur.
Un obstacle imprévu, qui fait gémir son cœur
Sans doute, malgré lui prolonge son absence.

MIRTIL.

Cependant, cette absence a lieu de m'étonner ;
C'est aujourd'hui qu'Hymen doit couronner,
Par la main de Chloé, ses feux & sa constance.
D'un tel bonheur, si la douce espérance
Etoit permise à mes desirs,
Il m'auroit vu voler aux pieds de sa Bergère.

CHLOÉ.

S'il est vrai que je te suis chère,

Ne cherche point à troubler mes plaisirs
Par un Amour qui blesse & Daminte & moi-même.

MIRTIL.

Devrois-tu me traiter avec tant de rigueur?
Ce jour va pour jamais m'enlever ce que j'aime,
Et tu veux imposer silence à mon ardeur.

CHLOÉ.

Non, je n'ignore pas combien j'ai su te plaire;
Mais si mon cœur enchaîné par l'Amour
Ne t'a payé d'aucun retour,
Je t'ai promis du moins une amitié sincère.

MIRTIL.

Ce foible sentiment ne peut me satisfaire.

CHLOÉ.

Mon cœur n'est plus à moi : puis-je te le donner?

MIRTIL.

Tu devrois l'accorder à l'amant le plus tendre.

CHLOÉ.

Le cœur ne choisit point, il se laisse entraîner.
Quand l'Amour parle, il faut se rendre.

MIRTIL.

Ah! Chloé, mon amour s'est assez fait entendre.
Cependant, à mes vœux tu n'as point répondu.

CHLOÉ.

Si ton amour & ta constance
N'ont pas su triompher de mon indifférence,
Le destin ne l'a pas voulu.

MIRTIL.

Eh ! n'a-t-il pas voulu que la plus vive flamme
Depuis deux ans ait dévoré mon ame?
Devoit-il le permettre, &, pour comble de maux,
Me laisser voir ce jour fatal à mon repos?

CHLOÉ.

Dieux! qu'entends-je? Ce jour que ton amour déteste,
Ce jour qu'à ton repos tu veux croire funeste,
Il va bien-tôt éclairer mon bonheur;
Et ce bonheur est ton ouvrage.
Oui, si Daminte est mon vainqueur,
Si j'ai reçu ses vœux, ses sermens, son hommage,
Et s'il jouit enfin du plaisir d'être aimé,
C'est à ton amitié qu'il doit cet avantage.

MIRTIL.

A t'adorer, mon cœur accoutumé,
D'y renoncer est-il encor le maître?

CHLOÉ.

Je t'ai cru mon ami: veux-tu cesser de l'être?
Par toi-même Daminte attiré dans ces lieux,
Présenté de ta main, s'est offert à mes yeux;
Enfin, c'est toi qui me l'a fait connoître.

Il m'offrit le plus bel agneau
Qui fut alors dans ſon troupeau,
De ſon amour, précieux témoignage.
Docile à tes avis, j'acceptai ce préſent;
Et tu voudrois, Mirtil, tu voudrois à préſent
Que mon cœur parjure & volage
Ravît à ton ami le prix de ſon amour.

MIRTIL.

Non, je reſpecte en lui l'amitié qui nous lie;
Sans cela, je ſaurois, avant la fin du jour,
Venger ſur un rival ma tendreſſe trahie.

CHLOÉ.

Mon ſort, par ſon trépas, deviendroit plus affreux.
En ſerois-tu moins malheureux?
Juſqu'où l'aveugle jalouſie
Égare un cœur né vertueux!
Et tu crois que, ſouillé de ce crime odieux,
Je pourrois t'écouter encore.
Eſt-ce par des forfaits que s'annonce l'Amour?
Tu veux me priver ſans retour
De l'objet que mon cœur adore.
Et tout couvert du ſang de mon amant,
Tu viendrois allumer le flambeau d'hyménée.
Non: avant qu'à l'autel on pût me voir traînée,
La mort me ſauveroit de cet affreux moment.
Mais pourquoi me livrer à des frayeurs ſi vaines?
Si l'Amour, malgré moi, t'a fait porter mes chaines

Tu ſauras, malgré lui, briſer ces fers honteux;
La vertu dans ton cœur ne fut jamais ſtérile,
Et déſormais exempt d'une flamme inutile,
A la tendre amitié tu borneras tes vœux:
Je t'ai promis la mienne & j'y ſerai fidelle;
Puiſſe durer toujours une union ſi belle!
Ton deſtin, cher Mirtil, en ſera plus heureux.
Et même à ces liens, dignes de tous les deux,
Le tems, en les ſerrant, ajoutera des charmes.

MIRTIL.

Tu triomphes, Bergère, & je te rends les armes;
Oui, je renonce à mes deſirs,
Je renonce à l'Amour, à ſes tendres plaiſirs,
J'abjure ſon aimable empire.
Mais qu'un tel ſacrifice eſt pénible pour moi!
J'arrache en frémiſſant le trait qui me déchire,
Et je perds tout en renonçant à toi,
Cependant, c'eſt en vain que mon cœur en ſoupire.
A Daminte, à Chloé, j'immole mon amour:
Puiſſe ton amitié m'en conſoler un jour!

CHLOÉ.

Ah! je te l'offre toute entière;
Qui mieux que toi pourroit la mériter?
Hélas! au prix qu'elle va te coûter,
Qu'elle doit te paroître chère!

MIRTIL.

En recevant ton amitié,
De ſon amour mon cœur ſe dédommage,
Et mon ſacrifice eſt payé,
Si ton bonheur eſt mon ouvrage.

CHLOÉ.

Un ſentiment ſi généreux
Me rend ton ſacrifice encor plus précieux.
Qu'entre nous, pure & ſans nuage,
L'amitié ſous ſes loix à jamais nous engage.
Que de plaiſirs ſes jeux, enfans de la gaieté,
Vont ajouter à ma félicité!

(Daminte ſurvient ſans être apperçu, & Chloé continue).

De la mienne je veux te donner quelque gage,
Qui te ſera garant de ma fidélité:
Prends mon ruban,

(Elle donne ſon ruban à Mirtil, qui lui donne le ſien en échange).

Le tien ornera ma houlette.

DAMINTE, *à part.*

Ciel!

MIRTIL, *à Chloé.*

Ce gage pour moi ſera toujours ſacré,
Et mon chapeau ſans ceſſe en ſera décoré;

Peut-être il me rendra la paix que je ſouhaite.
Adieu, tendre Chloé. D'un amant adoré,
Cette faveur exciteroit l'envie
Qu'elle ſera chère à mon cœur!

(Mirtil s'en va).

SCENE III.

DAMINTE, CHLOÉ.

DAMINTE, *à part.*

Dieux! qu'ai-je vu? tout mon bonheur
Eſt détruit; & leur perfidie
Eclate même ſous mes yeux!

CHLOÉ, *appercevant Daminte.*

Cher Daminte, que ton abſence
A paru longue à mon impatience!
Depuis long-tems arrivée en ces lieux,
Je te cherche, je te deſire;
Ma voix t'appelle, & de ce bois
L'écho ſeul répond à ma voix:
Tandis qu'après toi je ſoupire,
Que ſur tes pas l'Amour m'attire,
Loin de moi qui peut t'arrêter?...

Tu te tais : pourquoi ce ſilence ?
Eſt-ce froideur, indifférence ?
Quel tranſport paroît t'agiter ?
Des ſentimens de ta Bergère
Quelque nouveau ſoupçon te feroit-il douter ?

DAMINTE.

Non, je n'en doute plus.

CHLOÉ.

Qui peut donc t'attriſter ?
Pourquoi ce viſage ſévère ?
Pourquoi ce geſte de dépit ?
Quel chagrin t'occupe & t'aigrit ?
De ce beau jour qui vient d'éclore
Mes yeux ont vu briller l'aurore,
Et ta triſteſſe l'obſcurcit.
Oublierois-tu que ton amante
Doit en ce jour
De ton amour
Couronner la flamme conſtante ?

DAMINTE.

Non ; mais ce jour vient de m'ouvrir les yeux ;
Il vient de m'éclairer ſur votre perfidie.

CHLOÉ.

Qu'entends-je de ta jalouſie,
Tu ſuivras donc toujours le penchant odieux ?
Je me verrai ſans ceſſe en butte à tes caprices.

Prends-tu plaiſir à m'affliger ?
N'es-tu point las de m'outrager
Par tes cruelles injuſtices ?
Ingrat ! ce jour devoit éclairer nos plaiſirs ;
Les nœuds d'un charmant hyménée
Devoient enchaîner nos ſoupirs.
Dieux ! à quels maux m'avez-vous deſtinée ?
Suis-je donc à gémir pour jamais condamnée ?
Tu mets par tes ſoupçons le comble à mes douleurs:
Et ce jour voit couler les pleurs
De ta Bergère infortunée.

DAMINTE.

Vous cherchez vainement à vous envelopper
Du voile ſéduiſant d'une feinte triſteſſe.
Vous ne pouvez plus me tromper ;
Sachez qu'exempt d'une indigne foibleſſe,
Aux ſoupçons j'ai fermé mon cœur :
Et ce n'eſt point la jalouſie
Qui cauſe ma juſte douleur :
Non, j'ai vu votre perfidie.

CHLOÉ.

Et de quoi peux-tu m'accuſer ?

DAMINTE.

Croyez-vous, perfide Bergère
Pouvoir encore m'abuſer
En vous obſtinant au myſtère.

CHLOÉ.

Et toi, prétends-tu m'arracher
L'aveu d'un crime imaginaire?
Je n'ai rien à me reprocher:
Et de ton injuste colère,
Je méprise les vains éclats,
Tes fiers dédains ne m'en imposent pas.

DAMINTE.

Vous me forcez à vous répondre,
Et d'un mot je vais vous confondre:
Je vous ai vue aujourd'hui dans ces lieux
De notre hymen briser les nœuds;
Je vous ai vue inconstante & parjure,
Insulter à la fois l'amour & l'amitié.
Je me suis vu sacrifié;
Et tandis que mon cœur murmure
De l'obstacle imprévu qui m'éloigne de vous,
De mon rival vous recevez l'hommage,
De son bonheur vous lui donnez un gage;
Et quand je fais paroître un trop juste courroux,
Vous m'osez traiter de jaloux.

CHLOÉ

Insensé! ta jalouse rage
Voit tout au gré de sa malignité,
Et ton cœur aveuglé, séduit par l'apparence,
Mêle aux plus doux plaisirs son poison détesté.

Et de mes feux voilà la récompense,
Voilà le prix de ma constance;
Je pourrois me justifier,
Mais je dédaigne ton suffrage.
Pour jamais je veux oublier
Que mon cœur trop facile a reçu ton hommage.
Souviens-toi, mais pour ton tourment
Qu'autrefois sur mon cœur tu regnas sans partage;
Souviens-toi que l'amour y grava ton image,
Et que ton fol emportement,
En étouffant pour jamais ma tendresse,
Me sauve en ce moment de ma propre foiblesse.
Ingrat! en te donnant ma main
L'Amour me promettoit le plus heureux destin:
Combien j'aurois été trompée!
Mais d'un trait de lumière en cet instant frappée,
Sur mon erreur j'ouvre les yeux,
Et dans un nœud que je déteste,
A tous les deux également funeste,
Je ne vois plus que des fers odieux,
Les soupçons outrageans, l'affreuse jalousie;
Et l'Hymen auroit fait le malheur de ma vie.
Adieu.

(*Elle s'éloigne rapidement*).

SCENE IV.

DAMINTE, *seul.*

Qu'ai-je entendu? La cruelle me fuit;
L'accent de sa douleur m'avoit presque seduit.
Seroit-il vrai qu'elle n'est point coupable?
Mais puis-je démentir le rapport de mes yeux?
Non, non, ce que j'ai vu n'est que trop véritable,
Et je dois me venger d'un rival odieux,
Mirtil fut mon ami, Mirtil n'est plus qu'un traître;
Il a brisé les nœuds de l'amitié,
A son perfide amour il m'a sacrifié.
Si je fus son ami, je dois cesser de l'être;
Je dois fermer l'oreille au cris de la pitié;
Oui, que sa mort fasse connoître
Comment l'Amour outragé fait punir
Celui qui prend pour le trahir,
Le voile de l'amitié même.

SCENE V.

DAMINTE, MIRTIL.

MIRTIL, *vient par un côte opposé à celui par où Chloé est sortie.*

(A Daminte.)

J'ACCOURS, ami, pour te féliciter,
De ton bonheur tu ne peux plus douter.
Et de Chloé pour toi la tendresse est extrême.

DAMINTE.

Tu m'as trahi, perfide, & tu viens m'insulter!

MIRTIL.

Moi! Comment? Et que signifie
Ce langage?

DAMINTE.

Ta perfidie,
Lâche Mirtil, est l'Arrêt de ta mort.

MIRTIL.

Qu'entends-je?

DAMINTE.

Viens combattre.

MIRTIL.

Quel transport!

DAMINTE.

DAMINTE.

Marchons, ſuis moi,

MIRTIL.

Du moins, daigne m'apprendre ...

DAMINTE.

Point d'explication.

MIRTIL.

Mais, de grace, un moment;
Et ſachons le motif d'un tel emportement.

DAMINTE.

Tu feins de l'ignorer, mais tremble de l'entendre.

MIRTIL.

Pourquoi tremblerois-je ? mon cœur
A l'amitié toujours fidele ...

DAMINTE.

Fidele ! O Dieux ... marchons.

MIRTIL.

Calme cette fureur.

DAMINTE.

Non, je te jure une haine immortelle.

MIRTIL.

Faut-il ainſi s'abandonner
Aux aveugles tranſports d'une injuſte colere.

DAMINTE.

Elle n'est point injuste & ne peut t'étonner.

MIRTIL.

Soit : mais enfin veux-tu m'éclaircir ce mystère ?

DAMINTE.

Eh bien, il faut te satisfaire :
Apprends ton crime & rougis devant moi.
J'ai vu ma perfide Bergere,
D'une faveur due à ma foi,
Récompenser ta flame téméraire.

MIRTIL.

J'aimois Chloé sans doute & cherchois à lui plaire,
Mais j'ai vu que son cœur ne brûloit que pour toi;
Déjà sur une autre Bergere
J'avois jetté les yeux, je tachois de l'aimer;
Et toi, saisi de jalousie,
Le fer, en main tu veux m'ôter la vie !
Je domptois mon amour, j'espérois le calmer;
Et ce feu mal éteint tu viens le rallumer;
Eh bien ! Sois satisfait, je brave ta menace;
Si nous fumes amis, nos liens sont rompus,
Mon cœur reprend ses droits & ne te connois plus.
Marchons,

(Au moment qu'ils veulent quitter la Scène Philis qui étoit cachée & qui les guettoit accourt avec précipitation & les retient.)

SCÈNE VI.

PHILIS, DAMINTE, MIRTIL.

PHILIS.

BERGERS, un mot; arrêtez-vous de grace.

MIRTIL.

Que voulez-vous ?

DAMINTE.

Ne nous retardez pas.

PHILIS.

Ah ! Permettez que je reſpire.

MIRTIL.

Eh ! bien ! Qu'avez-vous à nous dire?

PHILIS.

Bergers, c'eſt malgré moi que je retiens vos pas,
Et le moindre délai peut me rendre coupable;
Le ſage Palemon, ce vieillard vénérable,
Eſt dans le plus grand embarras :
Un Ours énorme & formidable,
Marche, d'un pas précipité,
Vers la cabane de Chloé.

DAMINTE.

De Chloé ! Ciel ! J'y cours.

(Il ſort précipitamment & Mirtil veut le ſuivre, mais Philis l'arrête.)

SCENE VII.

PHILIS, MIRTIL.

PHILIS.

RESTE, tu dois l'attendre.

MIRTIL.

Non, laisse-moi.

PHILIS.

Du moins, daigne m'entendre :
L'Ours traversoit le bois : aux cris du vieux Berger
Ton père est accouru ; ses troupeaux dans la plaine
Sont dispersés ; lui-même est en danger :
Va, cours & termine sa peine.

MIRTIL.

J'y vole. [*Il sort.*]

SCENE VIII.

PHILIS, *seule.*

Que l'amour est un maître charmant !
Qu'il a sçu m'inspirer un heureux stratagême !
D'un péril facheux & pressant
J'ai sçu garantir ce que j'aime !
Et de Mirtil, peut-être, ai-je sauvé les jours !
Mirtil ! Cruel Berger ! T'aimerai-je toujours,
Et ton cœur insensible à mon amour extrême,
A Chloé toujours attaché,
Jamais pour ta Philis ne sera-t-il touché ?
Espérons : quand on aime on a droit d'être aimée ;
Par ce flatteur espoir ma tendresse animée
Me présage déjà le sort le plus heureux.
Oui, l'amour & l'hymen couronneront mes feux.
A travers un sentier étroit & solitaire,
Daminte, égaré vainement,
De mon artifice innocent
Ne connoîtra point le mystère ;
Tandis que, rassuré sur le sort de son père,
Mirtil, détrompé promptement,
Va revenir bientôt me reprocher ma feinte,
Qu'il vienne ; je l'attends sans crainte ;
Mais, le voici.

SCÈNE IX.

PHILIS, MIRTIL.

MIRTIL.

PHILIS, tu m'as trompé,
Je n'ai vu ni l'ours, ni mon pere,
Et le mortel effroi dont tu m'avois frappé,
En un inſtant s'eſt diſſipé :
Mais pourquoi ce menſonge ?

PHILIS.

Il étoit néceſſaire :
De Daminte pour toi je craignois la fureur.
J'ai voulu l'éloigner pour calmer ma frayeur ;
Le péril eſt paſſé ; je n'ai plus rien à faire,
Adieu.

MIRTIL.

Philis ! Eh ! quoi ? Tu fuis ?
Reſte encor, tu peux ſeule adoucir mes ennuis.

PHILIS.

Qu'il me feroit doux de le croire !
Rendre heureux mes amis feroit toute ma gloire,
Et pour y parvenir je fais ce que je puis.

Mirtil.

D'un amour malheureux tu me vois la victime.
Cet aveu pourroit-il me ravir ton estime ?
Non, je connois ton cœur, il est trop généreux,
Pour insulter aux pleurs d'un ami malheureux.

Philis.

N'en doute point, Mirtil, je partage tes peines;
Et si c'étoit ma main qui pût briser tes chaînes,
Si mes vœux & mes soins pouvoient t'en délivrer,
Tu connoitrois déjà le cœur de ta Bergère.

Mirtil.

D'un si tendre retour je puis tout espérer,
Chère Philis, je devrois t'adorer;
Mais de ton amitié sincère,
J'ose espérer encore un service important.

Philis.

Quel est-il ?

Mirtil.

De Chloé Daminte mécontent...

Philis.

Oui, je t'entends ; laisse-moi faire :
Bientôt ici cette Bergère
Viendra m'entretenir du sujet de ses pleurs;
Retire-toi, tu peux t'en fier à mon zèle,
Je vais tâcher de calmer ses douleurs.

Tu sais qu'à l'amitié je fus toujours fidèle ;
Mais j'apperçois Chloé, sorts & compte sur moi.

MIRTIL.

Je m'abandonne à ta prudence.
Adieu, Philis.

PHILIS.

Adieu.

SCENE X.

PHILIS, *seule*.

L'AMOUR & l'espérance,
Cher Mirtil, travaillent pour toi.
Réunissons Daminte & sa Bergere.
Chloé vient, son cœur parlera,
Je l'entendrai ; Daminte est sûr de plaire :
Malgré ses torts on lui pardonnera
Et Mirtil... mais Chloé s'avance.

(*Philis se cache.*)

SCENE XI.

CHLOÉ, *seule.*

AMOUR ! Je maudis ta puissance.
Qu'un cœur sensible est malheureux !
Je brûle des plus tendres feux
Pour un perfide qui m'offense ;
Les soupçons, l'aveugle fureur,
Les larmes, l'amere douleur,
Voilà le prix de ma constance.
Amour ! Je maudis ta puissance.

Pour les cœurs vivement épris
Le temps s'enfuit avec vitesse,
Les jours se perdent dans l'ivresse ;
Mais bientôt tes plaisirs détruits
Par le temps & par l'inconstance,
Sont remplacés par le mépris.
Amour ! Je maudis ta puissance.

Daminte n'est plus mon Amant ;
En me livrant à ma tendresse
Ses soupçons seroient mon tourment:
Si je partageois son ivresse,
Il seroit bientôt inconstant ;

Et, victime de ma foiblesse,
Je verrois aux plus doux plaisirs
Succeder de foibles desirs,
Et l'outrageante indifférence :
Amour ! Je maudis ta puissance,
Daminte n'est plus mon Amant.

SCENE XII.

CHLOÉ, MIRTIL, PHILIS, *cachee.*

MIRTIL, *à part.*

Je vois Chloé, profitons du moment.

CHLOÉ, *se croyant seule.*

Dieux ! Vengez-moi d'un infidèle.

MIRTIL.

Plus je la vois, plus je la trouve belle !
Elle a parlé, je crois, avançons doucement ;
Peut-être pourrai-je l'entendre.

CHLOÉ, *se croyant seule.*

Ingrat Daminte ! un cœur plus tendre
De tes soupçons peut me venger.
Tu n'a pas craint de m'outrager.
Un autre aura mon cœur, ce cœur que tu déchires

Par tes fureurs, par tes ſoupçons jaloux;
Et ſi Mirtil venoit...

MIRTIL, *ſe précipitant aux pieds de Chloé.*

Il eſt à tes genoux.
Adorable Chloé ! Que vois-je ? tu ſoupires !
Ah ! Mon bonheur eſt parfait, & ce jour
Va me voir expirer & de joie & d'amour.

PHILIS, *à part.*

Quels regards enflammés ?

MIRTIL, *à Chloé.*

Tu gardes le ſilence ?

CHLOÉ, *à Mirtil.*

Mirtil, j'ai cru... votre préſence...
(*à part.*)
Je ne ſais que lui dire.

MIRTIL, *à Chloé.*

Ah ! Daigne répéter
Cette parole enchantereſſe;
Mirtil aura mon cœur : oui Chloé ma tendreſſe
Pouvoit ſeule le mériter.

PHILIS, *à part.*

Que va-t-elle répondre ?

MIRTIL, *à Chloé.*

Eh ! quoi ? tendre Bergère !
Tu détournes les yeux ? Cet eſpoir ſi flatteur,

Que tu viens de rendre à mon cœur,
Va-t-il se dissiper comme une ombre légère ?

CHLOÉ, *à Mirtil.*

Pardonne, je croyois être seule en ce lieu,
Mon cher Mirtil, & la reconnoissance,
Et la raison & la vengeance,
Tout me parloit pour toi, j'en fais l'aveu,
Mais à Daminte... adieu, Mirtil, adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

MIRTIL, PHILIS ; *cachée.*

MIRTIL, *jette son chapeau où est attaché le ruban que lui a donné Chloé.*

C'EST toujours Daminte qu'elle aime ?
C'est lui, cet injuste Berger.
Je sens que je succombe à l'excès de mes peines.

PHILIS, *à part.*

Je le plains, mais je ne puis m'affliger.

MIRTIL, *se croyant seul.*

Ah ! C'en est fait, je veux briser mes chaînes,
Puisque Daminte est préféré :

Envain je veux gagner le cœur de ſa Bergère,
C'en eſt fait déſormais je vais être livré
A la douleur la plus amère.
Eſt-il quelque repos pour un cœur déchiré ?

PHILIS, *à part.*

Sortons, il eſt temps de paroître.

MIRTIL, *à part en voyant Philis.*

C'eſt Philis ! Elle m'aime ! & j'adore Chloé :
Ah ! Pourquoi de mon cœur ne ſuis-je pas le maître ?
Je combats vainement un rival adoré.
Je voudrois de Chloé captiver la tendreſſe ;
Mes ſoins ſont ſuperflus, mon hommage la bleſſe;
Et Philis m'aime ! hélas juſqu'à ce jour
Ai-je payé ſes feux d'aucun retour ?
Puis-je encor me cacher mon aveugle foibleſſe ;
Et ſuis-je encor digne de ſon amour ?

(Il ſe retire à l'écart & ſe met à rêver.)

PHILIS, *chante ſans faire ſemblant de voir Mirtil.*

La tendre tourterelle,
A ſon Amant fidèle ;
Et la nuit & le jour
Soupire ſon amour.

Quand la pourpre colore
Les traces de l'Aurore,

On entend les doux chants,
De mille heureux Amants.

Quand la première étoile,
Brille & perce le voile
De la lugubre nuit,
Amour, ton flambeau luit.

Dans les cieux, sur la terre,
Au sein de l'onde amere,
Jusqu'au fonds des déserts,
L'amour étend ses fers.

Tu sais ce que j'endure,
Seule dans la nature,
Je vois couler mes jours
Sans plaisirs, sans amours.

MIRTIL, *à part.*

Plus je veux surmonter ma flâme,
Plus je sens redoubler le trouble de mon ame.
De la tendre Philis implorons le secours;
Des plus nobles efforts je sais qu'elle est capable,
Et si tout est obstacle au repos de mes jours
Je saurai terminer le chagrin qui m'accable.

(*Haut à Philis.*)

Philis, un mot, un seul instant.

PHILIS.

Je ne puis.

MIRTIL.

A mes vœux rends-toi favorable,
Et par un service important
Que ton amitié secourable
Veuille rendre le calme à mon cœur agité.

PHILIS.

Voyons.

MIRTIL.

Pardonne au feu qui me dévore:
J'avois brisé mes fers, je les reprends encore:
De cet aveu ton cœur ne peut être flatté:
Généreuse Philis, je sens que je t'offense;
Mais je ne puis rester dans le silence,
Vois Chloé, peins lui mon amour;
Qu'elle apprenne...

PHILIS.

Chloé?

MIRTIL.

Chloé.

PHILIS.

Mirtil!

MIRTIL.

Un jour.

PHILIS.

Eh bien!

MIRTIL.

Un jour, de ſon indifférence
Elle apprendra que Mirtil rebuté
De ce hameau s'eſt écarté.
Tu lui diras que loin de ma Patrie
Je vais traîner ma triſte vie,
Juſqu'à ce qu'un trépas ardemment ſouhaité ..

PHILIS.

J'entends, cela ſuffit.

MIRTIL.

Ajoute...

PHILIS.

Va, je n'oublierai rien.

MIRTIL.

Ecoute...

PHILIS.

Non, non, tu peux compter ſur moi.
Je vois Daminte, éloigne-toi.

MIRTIL.

Chere Philis, de ma reconnoiſſance
Tu peux tout eſpérer ſi...

PHILIS.

Daminte s'avance
Eloigne-toi, te dis-je, & reviens.

(*Mirtil ſort.*)

SCENE

SCENE XIV.

PHILIS, DAMINTE.

PHILIS, *à part.*

Quel emploi!
Et pourquoi me suis-je engagée?
Je devois refuser... oui... je vais l'appeller...
Non, non, restons, je veux être vengée.
Achevons notre ouvrage: il faut dissimuler
Le rôle dont je suis chargée.
Fort à propos Daminte vient ici,
Et je veux réunir Mirtil & son ami.

DAMINTE.

Ah! Philis, tu me vois accablé de tristesse;
Des plus tendres Amants plains le plus malheureux.

PHILIS.

Tous les cœurs que l'amour embrase de ses feux
Doivent toujours à leur foiblesse
Des plaisirs passagers, suivis de longs tourments.

DAMINTE.

Que parles-tu, Philis, d'amour & de tendresse?
J'ai perdu pour jamais ces tendres sentiments
J'aimois, je suis trahi.

PHILIS.

Je ne faurois te croire.
Chloé, toujours fidèle à fes premiers ferments,
Dans fa conftance met fa gloire;
Mais quelle preuve as-tu de cette trahifon?

DAMINTE.

Mille.

PHILIS.

Oui mille & pas une. Avec toi je parie
Que ton aveugle jaloufie,
Aura trompé tes yeux & troublé ta raifon.

DAMINTE.

Sylvandre, Coridon, Mirtil!...

PHILIS.

Illufion,
Par le foupçon enfantée & groffie.
Sylvandre a déja plus, plus de foixante hivers;
D'un vieux rival qui rougit de fes fers
La jeuneffe jamais fut-elle épouvantée;
Corydon aujourd'hui s'unit à Galathée;
Enfin depuis longtemps Mirtil eft ton ami,
Et le fentiment qui vous lie
'A triomphé du tems, par l'honneur affermi.

DAMINTE.

Mes yeux, mes yèux ont vu combler la perfidie
Et le ruban fatal à Mirtil accordé.
Mon courroux maintenant te paroît-il fondé ?

PHILIS.

C'eſt une faveur bien légère.
C'eſt le ſeul prix que Mirtil a reçu,
D'un amour ſans eſpoir & toujours combattu;
Ce frivole préſent devroit-il te déplaire ?
Mirtil en a-t-il moins étouffé ſon amour ?
Il en a même évité le langage ;
N'a-t-il pas à Chloé renoncé ſans retour ?
Tandis qu'à l'amitié Mirtil veut rendre hommage,
En te ſacrifiant ſa vive paſſion,
Tu l'outrages par un ſoupçon
Qui n'auroit jamais dû paroître.
Mirtil eſt ton ami.

DAMINTE.

Non, il n'eſt plus qu'un traître.

PHILIS.

Un jaloux ſur la terre eſt un être iſolé,
Son amour furieux eſt une tyrannie,
Ses tranſports une frénéſie ;
Jamais tranquile, & toujours accablé
Du noir chagrin qui le dévore,
Il empoiſonne, il flétrit les beaux jours

De la Bergère qu'il adore,
Il épouvanté les amours;
Et toujours entraîné par un penchant funeſte,
Loin du vrai qu'il cherche & déteſte,
Il court après l'erreur, croit tout voir, ne voit rien,
Et flatte le ſerpent qui lui perce le ſein.
Cent fois j'ai vu Chloé de douleur abattue,
Maudire tes fureurs, tes ſoupçons odieux,
Et vouloir pour jamais s'éloigner de ta vue;
Et cent fois de Mirtil, les ſoins officieux
T'excuſoient, calmoient ſa colère.
Oui, docile à la voix de la tendre amitié,
Le généreux Mirtil apaiſoit ta Bergère,
Imploroit ſon amour, ſa bonté, ſa pitié,
Et détournoit enfin l'orage
Que tes fougueux tranſports étoient prêts d'allumer:
Sois déſormais plus réſervé, plus ſage.
Chloé, ſi tu le veux, pourra te confirmer
Le récit que tu viens d'entendre.

DAMINTE.

Ah! ne m'accable pas. Je reconnois mes torts.
Tâche qu'ici Chloé veuille ſe rendre;
Pour la fléchir nous joindrons nos efforts.

PHILIS.

Et ſi de tes ſoupçons juſtement irritée,
Elle rejette ton amour?

DAMINTE.

Ah! mon âme eſt trop agitée;
Le doute eſt un martyre, & je veux, dès ce jour,
Voir mon deſtin décidé ſans retour.

PHILIS.

Va, calme-toi, Chloé ſera toujours fidelle;
Eſt-ce Chloé qui peut ceſſer d'aimer?

DAMINTE.

Mais ce ruban?

PHILIS.

Ce ruban? bagatelle!
Un ruban doit-il t'allarmer?
Si Chloé te rendoit juſtice,
Ce ruban qui fait ton ſupplice
Seroit le ſeul prix de tes feux,
Et l'Amour, de Mirtil couronneroit les vœux.

DAMINTE.

N'ajoute point, Philis, à ma douleur extrême,
Je ſuis aſſez puni ſi je perds ce que j'aime.

PHILIS.

Ne t'abandonne point à de vaines terreurs;
Mais ſi Chloé vengeoit ſa tendreſſe offenſée,
Tes ſoupçons outrageans, ta fureur inſenſée,
T'auroient bien mérité cet excès de douleurs.

L'amour & l'amitié s'uniſſoient pour te plaire.
De la plus aimable Bergère,
Berger trop fortuné, tu poſſédois le cœur;
Pour ajouter à ton bonheur,
Un ami fidèle & ſincère
T'immoloit ſa brulante ardeur;
Et dans le même inſtant, tranſporté de fureur,
Ta voix accuſe ta Bergère
D'avoir trahi les ſermens de l'Amour,
Et ton bras à Mirtil veut arracher le jour;
Rougis de ton erreur, répare ton offenſe:
Je veux faire ta paix, &... Mais, Mirtil s'avance.
Crains de me démentir, Chloé ſera le prix
De mes ſoins & de ta prudence.

SCENE XV.

DAMINTE, PHILIS, MIRTIL.

PHILIS, *à Mirtil.*

MIRTIL, arrête...

MIRTIL, *voyant Daminte.*

Mais...

DAMINTE, *bas à Philis.*

Et ce ruban?...

PHILIS, *bas à Daminte.*

Silence.

(*Bas à Mirtil*).

Toi, reſte & calme tes eſprits.

(*Haut*).

Honteux de ſes ſoupçons & de ſa jalouſie,
Daminte en ce moment reconnoît ſon erreur;
Et de ton amitié chérie,
Il reclame les nœuds qui faiſoient ſon bonheur.
De ſon égarement ſon cœur n'eſt point complice.
Il déteſte ſon injuſtice.
Cher Mirtil, couronne ſes vœux,
Rends-lui ton amitié. Son repentir t'annonce
Qu'il n'en voudra jamais briſer les nœuds;

Je vais chercher Chloé : que sa bouche prononce
Qu'elle choisisse entre vous deux ;
Mais aussi, jurez-moi que sans aucune plainte
Tous deux respecterez le choix qu'elle aura fait.
(*Bas à Mirtil*).
Tu n'as rien à risquer. Tu sais contre Daminte
Jusqu'où va sa colère & quel en est l'effet.
(*Bas à Daminte*).
Rassure-toi. Chloé, les yeux remplis de larmes,
Regrette son Berger & le demande aux Dieux;
Daminte, avec de telles armes,
D'un rival dédaigné peux-tu craindre les feux?

DAMINTE.

J'accepte de Mirtil les soins officieux.

MIRTIL.

A l'arrêt de Chloé je me soumets d'avance.
(*Philis sort*).

SCENE XVI.

DAMINTE, MIRTIL.

DAMINTE, *à part.*

MÉNAGER un rival eſt un pénible effort;
Mais le cœur de Chloé ſera ma récompenſe,
Et pour un tel bonheur j'affronterois la mort.

MIRTIL, *à part.*

Je veux bien étouffer une juſte vengeance,
Et rendre à mon rival un bien peu mérité;
Mais à quel prix l'aura-t-il acheté?

DAMINTE, *à part, allant à Mirtil.*

Approchons.

MIRTIL, *à part, approchant de Daminte.*

Philis me l'ordonne,
Il faut parler.
(*A Daminte*).
Soyons amis,
Daminte.

DAMINTE.

J'y conſens.

MIRTIL.

Que ton cœur me pardonne;
Et par l'amitié réunis,
Qu'un fol amour que j'abandonne
Ne puiſſe déſormais troubler notre union.

DAMINTE.

(*A part*).
Je le veux bien... Dieux! quel ſupplice!
Ce ruban...

MIRTIL.

De ma paſſion
Mon amitié te fait le ſacrifice.
Quitte cet air ſombre & rêveur,
Et dis-moi quel ſouci te trouble & t'inquiette?

DAMINTE.

Ce ruban que je vois a cauſé ma douleur.

MIRTIL.

Quoi! c'eſt-là le ſujet de ta peine ſecrette?
Injuſte ami! quelle étoit ton erreur?
De la ſimple amitié ce ruban eſt le gage.

DAMINTE.

Quoi! Chloé ne t'aimeroit pas?

MIRTIL.

Non: ſi j'adorai ſes appas,
Si mon cœur lui rendit hommage,

Sans me haïr, elle m'a rejetté ;
Comment de ſon amour Daminte a-t-il douté ?

DAMINTE.

Hélas ! ſi je ne puis attendrir ma Bergère,
Un prompt trépas finira mes douleurs ;
Et ſi mon repentir ſincère
Apaiſe ſa juſte colère,
Mon bonheur, cher Mirtil, cauſera tes malheurs.

MIRTIL.

Non, cher Daminte, exempt de jalouſie,
D'un œil content je verrai ton bonheur,
Et de ton amante chérie
La conſtante amitié, précieuſe à mon cœur,
Fera le charme de ma vie.
Retirons-nous, je vois Philis ;
Elle amène Chloé : cachons-nous pour l'entendre :
Dans un inſtant tu vas apprendre
A mieux connoître tes amis.

SCENE XVII *&* *dernière.*

CHLOÉ ET PHILIS, DAMINTE ET MIRTIL, *cachés.*

PHILIS.

TOUT est tranquile en ce lieu solitaire;
Du sujet de tes pleurs ne me fais plus mystère:
Tu caches de secrets ennuis,
As-tu donc oublié combien je te suis chère?

CHLOÉ.

Je veux éteindre un amour malheureux.

PHILIS.

Daminte, j'en conviens, mérite ta colère;
Mais s'il étoit moins amoureux,
Il seroit moins jaloux.

CHLOÉ.

Il m'a trop offensée.

PHILIS.

Et Mirtil?

CHLOÉ.

Je l'estime & ne puis le haïr.
Mais de ma tendresse blessée,

Par un ingrat que je dois fuir,
Rien, hélas! ne peut me guérir.

DAMINTE, *paroissant avec Mirtil, lui dit tout bas :*

Envers Chloé, je sens combien je suis coupable;
Mais son aveu doit t'affliger.

MIRTIL, *bas à Daminte.*

L'amitié, la raison, un sort plus favorable,
Consoleront mon cœur & pourront le changer;
Mais Philis va bien-tôt couronner son ouvrage:
Viens recevoir Chloé des mains de l'amitié.

PHILIS, *à Chloé.*

Daminte, tu le sais, ne fut jamais volage,
S'il a pu t'offenser, son crime est expié:
Tu dois céder à la pitié;
Son repentir doit dissiper ta crainte.
(Daminte & Mirtil s'avancent).
Je vois Mirtil... Je vois Daminte.

CHLOÉ.

Où fuir?

PHILIS.

Dans les bras de l'Amour.

DAMINTE *se jette aux pieds de Chloé.*

Adorable Chloé, je reconnois mon crime;
Je le déteste sans retour.

Veux-tu me rendre la victime
D'un transport qui fit mon tourment ;
Pardonne-moi, tendre Bergère,
C'est par excès d'amour que j'ai pu te déplaire,
Voudrois-tu me punir de l'erreur d'un moment ?

MIRTIL, *aux genoux de Chloé.*

Tendre Chloé, pardonne à ton amant,
Rends-lui ta première tendresse ;
Jouissez du plaisir de vous aimer sans cesse :
Ton ami sera trop heureux,
Si de Daminte il voit combler les vœux.

CHLOÉ.

Relevez-vous.

PHILIS, *embrassant Chloé.*

Ma chère amie !

CHLOÉ.

Laissez-moi, laissez-moi.

DAMINTE, *toujours à genoux.*

Chloé, je t'en supplie.
Pardonne, ou dans l'instant j'expire de douleur.

CHLOÉ, *après une pause.*

Mirtil !

MIRTIL.

Eh bien !

CHLOÉ.

Philis a mérité ton cœur ;
Reçois-la de ma main : que l'Hymen vous unisse.

PHILIS.

Accepte de la sienne un époux adoré.

CHLOÉ.

Mais....

PHILIS, *embrassant Chloé.*

Plus de mais.

DAMINTE.

Oui, ma chère Chloé,
Rends-toi; n'est-il pas tems que ton courroux finisse?
Voudrois-tu donc encor prolonger mon supplice?
Non, ton œil n'est plus irrité,
Et je lis un pardon, hélas! peu mérité.
Mais un amant heureux ne connoît plus la crainte.
Eh! Dieux! comment mon ame en seroit-elle atteinte
Au sein de la félicité?

CHLOÉ, *après un soupir.*

Ah! c'en est fait, je te pardonne;
Mais il faut que l'Hymen couronne
Le vertueux Mirtil & la tendre Philis,
Et ton pardon, Daminte, est à ce prix.

DAMINTE, *à Philis.*

Mon sort, Philis, est donc en ta puissance.

PHILIS.

Calme-toi, ton doute m'offenſe ;
Je fus toujours fidèle aux loix de l'amitié.
Voudrois-je réſiſter aux deſirs de Chloé?

MIRTIL.

Généreuſe Philis, que ta bonté m'accable !
Peux-tu jetter encore un regard favorable
Sur un amant dont les ſoupirs
D'un autre hymen envioient les plaiſirs!

PHILIS.

Va, Mirtil, de mon cœur connois mieux la tendreſſe,
Ne crains point un fâcheux retour :
Dans un heureux hymen, tu trouveras ſans ceſſe
Les plus tendres ſoins de l'Amour.

FIN.

L'AMOUR

L'AMOUR PHILOSOPHE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

ACTEURS.

L'AMOUR.
DIANE.
HEBÉ.
MERCURE.
JUPITER.
DIEUX DE L'OLIMPE.
UN BERGER.

Le lieu de la Scène est dans une Forêt du Danemarck.

L'AMOUR PHILOSOPHE, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre repréſente une Forêt, plantée d'arbres briſés par le vent & deſſéchés par le froid. Au pied du plus haut de ces arbres, on voit l'Amour endormi, entouré de flèches briſées, confondues avec des livres).

L'AMOUR, UN BERGER *caché.*

LE BERGER *chante un air tendre.*

Au fond des bois l'Amour me guide;
Philis, j'y ſonge mieux à toi.
D'un air ému, d'un pas timide,
Je crois te voir venir à moi

Ma vue anime ton viſage,
Fait palpiter ton tendre cœur;
Dans tes yeux je lis ſon langage,
Dans les miens tu vois mon bonheur.

Vers cet aſyle ſolitaire,
Que ne peux-tu tourner tes pas!
Avec quels tranſports ma bergère
Me verroit voler dans ſes bras!
Hélas! cette union ſi chère
M'élèveroit au rang des Dieux.
Viens: l'Amour chérit le myſtère;
L'un & l'autre ſont dans ces lieux.

SCENE II.

L'AMOUR, *ſeul.*

Quoi! même en ce climat ſauvage,
Si peu favorable aux plaiſirs,
Les cœurs ſont conſumés des plus tendres deſirs!
Et ces bergers connoiſſent mon langage.
Dans les glaces du Nord on brûle de mes feux,
Comme à Paphos, comme à Cythère.
Eh! que m'a donc ſervi d'abandonner ma mère,
Si je retrouve ici des bergers amoureux?

Mais peu m'importe à moi qu'on aime;
Je jouis d'un repos parfait.
Rien ne peut m'ébranler dans mon nouveau projet:
Oui, je veux oublier jusques à mon nom même;
Et pour y réussir, je me fixe en ces lieux.
Ce ciel de fer, ce sol stérile,
Ces rocs glacés, ces frimats rigoureux,
Ces arbres dépouillés...Tout consterne mes yeux,
Et promet à mon cœur un triomphe facile.
Les grossières beautés de ce séjour affreux,
Ne sont pas des objets pour moi bien dangereux.
D'ailleurs, à mes regards s'il s'offroit une belle,
Mon cœur assurément n'en feroit pas touché.
Fut-elle une Psyché nouvelle,
Je braverois ici les charmes de Psyché.
C'en est fait: je renonce à mes perfides armes;
Loin d'ici ce carquois, ces traits & ce bandeau.
Si je conserve mon flambeau,
Mortels, n'en ayez point d'alarmes.
Tous les maux que j'ai faits, je dois les réparer.
Je deviens Philosophe, & veux vous éclairer.

SCENE III.

L'AMOUR, *& dans le lointain*, DIANE, HEBÉ.

L'AMOUR.

QUELLE Nymphe en ces lieux s'avance?
La douleur paraît l'accabler!
Voici l'inſtant de ſignaler
Ma ſageſſe & ma bienfaiſance.
Que d'attraits! N'eſt-ce pas une témérité
De vouloir m'éprouver contre elle?
Mais, je ſuis Philoſophe; & malgré ſa beauté,
Il faut bien ſe réſoudre à conſoler la belle,
Par amour pour l'humanité.
Que ſon air eſt touchant! Je crois qu'elle ſoupire.
Dans le trouble où je ſuis, je ne ſais que lui dire.
Si j'allois échouer dès le premier moment!
Ce ſeroit trop légèrement
Compromettre l'honneur de la Philoſophie;
Et le plus ſûr eſt que je fuie.

SCENE IV.

DIANE, HEBÉ.

DIANE.

Reviens, mon cher Endimion,
Reviens consoler ton amante.
Si de son âme impatiente
Tu connoissois l'affliction,
Ah ! tu mettrois un terme à sa cruelle attente.
Reviens, mon cher Endimion,
Reviens consoler ton amante.
Trop long-tems loin de toi ta Diane gémit ;
A chaque instant son amour te rappelle,
Loin de toi son âme languit.
Eh! puisses-tu du moins te conserver fidèle.

HÉBÉ.

Pourquoi ces soupirs & ces pleurs,
Trop indignes d'une immortelle ?
L'absence d'un amant, dans le cœur d'une belle,
Devroit causer moins de douleurs.
Des femmes d'ici bas imitez le courage ;
L'absence d'un époux se supporte aisément.
Diane regrette un amant :
Peut-être est-ce un amant volage.

DIANE.

Endimion n'aime que moi.
Sans doute en ce moment il gémit, il ſoupire.
Et comme moi l'abſence le déchire.
Puis-je de moins d'amour récompenſer ſa foi?
(*Elle s'aſſied, accablée par la douleur*).

HÉBÉ, *à part.*

Si tu ſavois qu'épris de nouveaux charmes,
Endimion a trahi ſon ſerment,
Le déſeſpoir t'arracheroit les larmes
Que tu donnes au ſentiment.
(*Haut*).
Diane, écoutez moins cet excès de foibleſſe;
Tant d'amour convient-il au cœur d'une Déeſſe?
Ma ſenſible amitié vous attire en ces lieux,
Pour charmer les ennuis où vous êtes en proie;
Pourquoi faut-il que je vous voie
Toujours triſte, toujours des larmes dans les yeux?
Un Etranger charmant en ce lieu va ſe rendre;
Et vous ſerez, je crois, fort aiſe de l'entendre.

DIANE.

Tu ſouris! ah! dis-moi, feroit-ce Endimion?

HÉBÉ.

Non: c'eſt un Étranger qui ne dit pas ſon nom.
Ce bois eſt ſa ſeule retraite;
Jeune, aimable, chéri des Dieux,
On dit qu'il converſe avec eux;

Il paroît éprouver quelque peine ſecrette ;
Triſte & rêveur, il erre dans ces lieux.
Quelquefois au pied de ce hêtre,
Il médite profondément ;
Mais dès qu'il voit quelqu'un paroître,
Il vous échappe bruſquement.

DIANE.

Peut-être de l'Amour éprouvant les alarmes,
Comme moi dans ces lieux il vient cacher ſes larmes.

HÉBÉ.

On voit au-tour de lui des livres entaſſés,
Un arc, un carquois & des armes.
Son arc eſt détendu, tous ſes dards ſont briſés,
Comme s'il ne vouloit en faire aucun uſage.
Il a, ſous un habit ſauvage,
Je ne ſais quoi d'intéreſſant,
Minois fin, geſte ſéduiſant,
Des yeux fripons.... C'eſt bien dommage
Que le chagrin altère ſon viſage.
Certes, je n'ai jamais rien vu de plus touchant.
Vingt fois de l'aborder il m'a pris fantaiſie ;
Mais étant ſeule ici, j'ai craint de m'expoſer.
Voulez-vous que de compagnie
Nous tâchions, s'il revient, de nous en amuſer?
Je crois qu'il chaſſeroit votre mélancolie.

SCENE V.

DIANE, HÉBÉ, L'AMOUR.

L'Amour, *caché.*

Je n'ai plus rien à redouter;
Oui, je sens que mon cœur est exempt de foiblesse:
Je viens de le réconforter
Par les conseils de la sagesse.

Diane.

J'entends quelqu'un.

Hébé.

C'est lui.

L'Amour, *baissant modestement les yeux.*

Quoi! ce désert affreux
Peut cacher des Nymphes si belles?
Puis-je savoir, Déesses ou Mortelles,
Quel est l'heureux destin qui vous guide en ces lieux?

Hébé.

Je suis Hébé, propice à la jeunesse,
Et compagne de la Déesse
Qui brille la nuit dans les Cieux.
C'est elle que vous voyez.

L'AMOUR.

Dieux !

Diane ! Hébé !

DIANE.

D'où naît votre ſurpriſe extrême?
Ces noms de Déïtés ſemblent troubler vos ſens.
Raſſurez-vous ; les Dieux, dans leur grandeur ſu-
[prême,
Protecteurs des mortels, & fléaux des tyrans,
N'ont jamais reconnu la vanité des rangs.
Apprenez-moi pourquoi, rêveur & ſolitaire,
Vous venez vous cacher en ces triſtes climats ?

L'AMOUR.

J'y goûte une paix qui m'eſt chère,
Un bonheur que dédaigne un inſenſé vulgaire,
Et que la Cour ne connoît pas.
Dans la ſimplicité d'une vertu tranquile,
Je vois couler mes jours ſans crainte, ſans regrets.
Contre les noirs ſoucis, je trouve un ſûr aſyle
Dans le ſilence des forêts.

HÉBÉ.

Je vous entends ; dans cette paix profonde,
Vous vous croyez, ſans vanité,
Quelque ſage de par le monde.
Ciel ! peut-on, ſans témérité,
Unir tant de jeuneſſe à tant de gravité ?

L'AMOUR.

Je me trompe, ou le cœur de l'auguste Déesse
Est lui-même agité d'une sombre tristesse.

DIANE.

Ah! vous renouvellez un cruel souvenir.

L'AMOUR.

Quoi! la Divinité peut-elle ressentir
Du chagrin l'atteinte cruelle?

DIANE.

Hélas!

L'AMOUR.

Je prends part à vos maux.
Qui ne partageroit la douleur d'une belle?
Qu'il seroit doux, dans une âme immortelle,
De ramener le calme & le repos!

DIANE.

Je suis sensible à votre zèle.
Mais, dites-moi, jeune Étranger,
Quel intérêt près de moi vous appelle?
Puis-je rester avec vous sans danger?

L'AMOUR.

Demeurez, puissante Déesse;
Le jour, la nuit, à toute heure, en ces lieux,
Je ne vois rien à craindre que vos yeux.

DIANE.

Et moi, je crains votre jeunesse.

L'AMOUR.

Non : la mienne eſt ſoumiſe aux loix de la ſageſſe,
Aux loix de la Nature & de l'humanité.
Amour de la juſtice & de la tempérance,
Honneur, ſentiment, vérité,
Paix d'une bonne conſcience :
Voilà tous mes garans ; & mon cœur enchanté,
Qui ſait vous admirer ſans ſe laiſſer ſurprendre,
En a beſoin pour ſe défendre
Contre tant de vertu, de grace & de beauté.

HÉBÉ.

Malgré tout ce jargon de la philoſophie,
Voyez comme il ſait ſe parer
D'un vernis de galanterie.
Oh ! je ne voudrois pas jurer....

DIANE.

Ces flèches dans vos mains me donnent des alarmes.

L'AMOUR.

Eh bien ! ſi, pour vous raſſurer,
Vous exigez ces redoutables armes,
Je les mets à vos pieds ; voyez ma bonne foi.
Elles vous défendront, & même contre moi.
On ſoulage ſes maux alors qu'on les confie :
Ouvrez-moi votre cœur. Acceptez les ſecours
De la douce amitié, de la philoſophie.
Je ſuis compatiſſant : parlez-moi ſans détours ;

Vous consoler, voilà tout ce que je souhaite.
Est-ce pour songer aux amours,
Que j'ai choisi cette retraite?
Mais, rien ne peut calmer votre premier effroi.
Ces regards soupçonneux, ce visage sévère,
Font voir qu'à mes discours vous n'ajoutez pas foi.

DIANE.

Mais, oui: vos yeux malins me disent le contraire.

L'AMOUR.

Quoi! mes sermens n'ont pu vous rassurer?

DIANE.

Les sermens des mortels peuvent-ils m'inspirer
La plus légère confiance.

HÉBÉ.

Quand leurs parjures chaque jour
De Jupiter provoquent la véngeance?

L'AMOUR.

Eh bien! croyez-en donc aux sermens de l'Amour.

DIANE.

Vous, l'Amour!

L'AMOUR.

Que ce nom, Déesse,
N'alarme point votre timide cœur.
Je suis l'Amour: non ce Dieu séducteur,
Qui déchire alors qu'il caresse;

Mais l'Amour consacrant sa vie à la sagesse,
A la justice, à la candeur ;
Sage par choix, philosophe, penseur,
Brûlant de soulager la douleur qui vous presse.
Vous croyez aisément qu'avec de tels devoirs,
La cruauté ne s'accommode guère ;
Jamais, sous cet habit austère,
Je n'inventai ces tours malins & noirs,
Que contre moi l'on conte dans le monde.

HÉBÉ.

Admirez, du destin, l'obscurité profonde.
La sévère Diane adore Endimion,
Et le folâtre Amour croit qu'il est un Caton.

L'AMOUR.

Eh bien! vous vous taisez, quand l'Amour vous propose
De la tendre amitié les consolans avis.

DIANE.

J'admire la métamorphose,
Et ne vous croyois pas si fort de mes amis.

L'AMOUR, *à genoux.*

Belle Diane, à vos pieds je vous jure
D'oublier désormais mes penchans amoureux ;
Je les déteste & les abjure.
Dans le sein d'une amitié pure,

Laiſſez-moi près de vous couler des jours heureux.
Là, parmi les douceurs d'une union ſacrée,
Tous deux nous ſémerons de fleurs tous nos inſtans;
Nous réaliſerons, dans le calme des ſens,
La chimère des jours de Saturne & de Rhée.

DIANE.

Dans le trouble cruel dont je ſuis déchirée,
L'eſpoir d'un calme heureux ne ſert qu'à m'affliger.

L'AMOUR.

Et c'eſt auſſi ce trouble où votre âme eſt livrée,
Que ma tendre amitié demande à ſoulager.

DIANE.

Je crains encore, & je vais y ſonger.

(*Diane & Hébé s'éloignent*).

SCENE

SCENE VI.

L'AMOUR, *seul.*

Et je vais y songer ! Ma foi, la voila prise.
Lorsque l'on craint quelque surprise,
On se défend bien autrement,
Quand on fuit tout de bon, on fuit plus promptement
O Philosophie admirable !
Car c'est à toi que je dois mon bonheur,
Par toi, je triomphe d'un cœur,
Qui fut toujours inexorable.
A mes traits jusqu'ici Diane impénétrable,
Dans l'Amour Philosophe a trouvé son vainqueur
Serois-tu plus qu'elle intraitable,
Chère Philosophie ? Oh non : de ta rigueur
Tu peux te relâcher quelquefois en faveur
D'une occasion favorable.
Si tu ne m'apprends pas à triompher de moi,
Du moins je te devrai la gloire
D'enchaîner aujourd'hui Diane sous ma loi ;
Viens partager ma plus belle victoire ;
Suis-je donc le premier qui compose avec toi ?

SCENE VII.

L'AMOUR, MERCURE.

MERCURE.

Ce rustre-ci pourra peut-être
Me l'indiquer. Hola, mortel.

L'AMOUR.

Je crois connoître...
Eh, c'est Mercure.

MERCURE.

Apprends-moi dans quels lieux
La Déesse des bois, Diane pourroit-être.

L'AMOUR, *brusquement.*

(*A part.*)

Je n'en sçais rien. Que veut ce traitre ?

MERCURE.

Téméraire, tu vois le messager des Dieux.

L'AMOUR.

Que m'importe !

MERCURE.

Envoyé par Jupiter lui-même.

L'AMOUR.

C'eſt encor pis.

MERCURE.

Quel horrible blaſphême !
Crois-tu qu'impunément on inſulte les Dieux ?

L'AMOUR.

Surtout les Dieux tels que Mercure !

MERCURE.

Scélérat, crains la foudre, & fuis loin de mes yeux.

L'AMOUR.

Moi, fuir ? Ah ! Tu me fais injure.
Je ſuis brave de ma nature
Et la Philoſophie, idole de mon cœur,
Ajoute encore à ma valeur.

MERCURE.

Ah, la Philoſophie ! Oh vraiment ton audace,
Ceſſe à préſent de m'étonner ;
Mais voici qui ſuffit pour te faire trembler.

(*Il le menace de ſon Caducée.*)

L'AMOUR.

Je brave ta vaine menace.
Le Caducée & ſes ſerpens,
Ne font peur qu'aux petits enfans.

Avec cette arme fantaftique ;
Je fuis depuis longtems familiarifé.

MERCURE, *à part.*

On diroit que le drôle à me jouer s'applique.
Pour un manant il paroit bien rufé.

(*Haut.*)

Voyons... Or notre ami vous me paroiffez être,
Homme à favoir plus d'un bon tour,
Et je ferois charmé de vous connoitre.
Dites-moi donc qui vous êtes.

L'AMOUR.

l'Amour.

MERCURE.

Toi, l'Amour? L'Amour, Philofophe?
Quel bizarre équipage & qui t'eut reconnu?
Mais par quels foins te vois-je en ces lieux retenu
Car je ne te crois pas d'étoffe
A pouvoir faire un fage.

L'AMOUR, *gravement.*

Eft fage qui le veut.

MERCURE.

Mais tu ne le veux pas j'efpère ?

L'AMOUR.

Pourquoi non ?

MERCURE.

Ah, pourquoi! C'eſt un métier auſtère
Qui ne nous convient point.

L'AMOUR.

A toi, cela ſe peut.
Mais moi, j'ai mes raiſons pour aimer la ſageſſe,
J'eſpère en recueillir les fruits.

MERCURE.

Adieu donc. — Cependant avant que je te laiſſe
Il faut te donner un avis.
Sois Philoſophe ſans rudeſſe,
Et n'inſulte jamais aux Dieux.
Moi, je vais chercher la Déeſſe;
Je dois la trouver en ces lieux.

L'AMOUR.

Arrête un moment. Qui te preſſe?
Elle n'eſt point ici. Mais ne puis-je ſavoir,
Quel eſt l'objet de ton meſſage?

MERCURE.

Eh, que ſais-je? Un amant volage.
Mais derrière ce pin je crois l'appercevoir.

L'AMOUP.

Dieux! c'eſt elle.

MERCURE.

Ah ! Monsieur le sage !
Quoi la Philosophie apprend donc à mentir?

L'AMOUR.

Je craignois... je vais l'avertir.

MERCURE.

Non : j'y vais.

SCENE VIII.

L'AMOUR, *seul.*

J'ENTENDS ce langage!
Endimion l'aimoit, il ose la trahir?
Un mortel s'aviser de faire le volage !
Trancher du Dieu ! Mais cela fait frémir.
Ah , la pauvre Déesse ; essuyer cet outrage ?
Tant mieux morbleu, tant mieux, cela peut me servir.

SCENE IX.

L'AMOUR, DIANE, HÉBÉ, MERCURE.

DIANE.

Et je l'aimois !.. J'en ſuis aſſez punie.
Fille de Jupiter pour un ſimple mortel,
Mes devoirs, mes ſermens, & mon rang dans le ciel,
Et ma Divinité, pour lui je les oublie,
Non ſans honte peut-être — & l'ingrat me trahir !
Mais toi, cruel objet d'une aveugle tendreſſe,
Mais toi qui recueillis les fruits de ma foibleſſe
Etoit-ce à toi de m'en punir ?
Ah vengez-moi du cruel qui m'outrage,
Fils de Cipris, daignez me protéger.

L'AMOUR.

Je n'ai que les armes du ſage ;
Comment pourrois-je vous venger ?
Dans mon nouvel état, je n'ai qu'un avantage,
C'eſt de plaindre vos maux & de les partager.
Vous croyez qu'un Amant a pu vous outrager ?
Ah, Déeſſe, ſouffrez que je le juſtifie.
Le monde eſt ſi méchant !

DIANE.

Non ; de ſa perfidie,
Croyez-moi, j'ai de ſûrs garans.

L'AMOUR.

C'eſt peut-être un rival dont la jalouſe envie,
Secrettement le calomnie.

MERCURE, *à part.*

Voila pour moi.

L'AMOUR.

Tant de gens malveuillans
Se plaiſent à troubler le bonheur de la vie !

MERCURE, *à part.*

Comme il s'égaye à mes dépens !
(*A l'Amour.*)
Courage, mon très-cher, étalez votre zèle.

L'AMOUR.

Des Divinités la plus belle,
Peut-elle faire un inconſtant ?
Déeſſe, penſez mieux de vous, de votre amant,
Et croyez-moi . . .

DIANE.

Que ce diſcours m'enchante !
Endimion m'auroit gardé ſa foi !

L'AMOUR, *à part.*

Peſte ; comme elle y mord !

HÉBÉ, *à part.*

Ce que c'eſt qu'une amante!

L'AMOUR.

Mais il me ſembleroit, à moi,
Que vous devriez par prudence,
Voir ſi l'auteur de cette confidence,
Mérite votre confiance.

MERCURE.

Je ſuis à ton avis moins croyable que toi?
(*Bruſquement.*)
Apprends que Jupiter m'envoye,
Pour inſtruire Diane.

L'AMOUR.

Oh ma foi, dans ce cas,
Je n'ai plus rien à dire.

MERCURE, *à part.*

Oui, reviens ſur tes pas,
Mais va, je te la garde & tu me la payeras.

DIANE.

Il eſt donc vrai qu'à ma douleur en proye,
Il m'abandonne ſans retour?

L'AMOUR.

Déeſſe, il eſt trop vrai.

DIANE.

J'en demande vengeance.

Ne pourrai-je trouver dans les mains de l'Amour,
Aucun trait contre l'inconſtance ?

L'AMOUR.

Oui, je veux vous venger & même dès ce jour.
Voyez juſqu'où pour vous mon amitié m'engage.
Je veux qu'il tremble & qu'il pleure à ſon tour,
L'ingrat mortel qui vous outrage.
Mais oubliez ſon infidélité,
Et d'un courroux trop mérité,
N'honorez pas ſa perfidie.
Une dédaigneuſe fierté,
En mettant à couvert votre Divinité,
Le punira bien mieux de vous avoir trahie.

MERCURE, *à Hébé, qui a juſqu'ici ſoutenu Diane dans ſes bras.*

Hébé, tes ſoins ſont ſuperflus.
Ce conſolateur-là ſuffit à la Déeſſe.
Or bien te ſouvient-il de mes vœux aſſidus,
Et de cette vieille tendreſſe,
Que pour toi jadis je conçus,
Tandis que la charge honnorable,
De verſer le nectar à la table des Dieux,
T'attachoit encor dans les cieux ?
Ce ſouvenir pour toi n'a-t-il rien d'agréable ?
Hem ? non ? Eh bien veux-tu qu'à nouveaux frais,
Puiſqu'un heureux haſard en ce lieu nous raſſemble,

Sur ce ſujet nous diſcourions enſemble ?
Là, pour recommencer.

HÉBÉ.

Non : mais,
Eloignons-nous, pendant que l'Amour la conſole,

L'AMOUR.

Il vous ſiéd bien, couple frivole,
De tenir de pareils diſcours,
Et de nous étourdir de vos fades amours ?
Fuyez, portez ailleurs votre regard profane,
Fuyez, l'Amour ſans vous conſolera Diane.

MERCURE, *à part.*

Depuis qu'il fait le ſage, il a le ton pédant !

HÉBÉ.

Ah ! l'hipocrite perſonnage !

MERCURE, *à Hébé.*

Viens çà, nous l'épierons, ſans en faire ſemblant.

SCENE X.

DIANE, L'AMOUR.

DIANE.

Vous m'avez donc promis de punir un volage ?
J'y compte, je me livre à votre bonne foi,

L'AMOUR.

Oui, vous pouvez vous repoſer ſur moi.
Mais avez vous aſſez d'empire ſur votre ame,
Pour le voir punir ſans regrêts?
Ne reſſentez-vous pas quelque reſte de flamme ?
J'en crains pour vous les dangereux effets.

DIANE.

Un traître m'abandonne, & l'on veut que je l'aime ?

L'AMOUR.

Le ſeul moyen de l'en punir,
C'eſt de l'abandonner lui-même.
Chaſſez de votre ſouvenir,
Un perfide, un ingrat que vous devez haïr,
Un vil mortel indigne de vous plaire,
Un lâche amant qui rit de votre amour,
Qui braveroit encore votre colère.

DIANE.

Le cruel ! Quel affreux retour !

L'AMOUR.

Jettez-vous dans les bras de la Philoſophie,
Partagez avec moi ſes tranquilles faveurs
Et croyez-moi, le doux calme des cœurs,
Vaut bien la céleſte ambroiſie.
Quel plaiſir de régner ſur ſes ſens enchaînés !
D'établir dans ſon ame un conſtant équilibre !
Et de faire plier ſes vœux déſordonnés
Au joug de la raiſon toujours maitreſſe & libre !
Dans le ſein du repos on penſe, on refléchit :
On meſure les tems, les âmes, les penſées,
Les rapports du préſent & des choſes paſſées ;
On contemple, on médite, on rêve, ou l'on agit,
Le cœur eſt énivré des charmes de l'eſprit :
Quel plaiſir de goûter une ſi douce vie !
Eh bien Déeſſe... Oh ! qu'eſt-ce que je vois?
Je ne ſuis pas le ſeul je crois,
Qu'endorme la Philoſophie ?

(*Il ſe ſaiſit de ſon arc que Diane a laiſſé échapper de ſes mains.*)

Voici mon arc ! Diane eſt endormie !
Il ſuffit d'effleurer ce cœur pour l'embrâſer.

(*En lançant le trait.*)

Fort bien — D'endimion je punis l'inconſtance

Et voila pour vous expofer
A fommeiller en ma préfence.
(*A part.*)
Enfin je la tiens donc au gré de mes fouhaits!

DIANE.

Ah! vous voici! Je fens... je crois que je vous hais.

L'AMOUR, *à part.*

Tant mieux.

DIANE.

Une ardeur inconnue,
Porte le trouble dans mes fens.
Mon cœur s'agite à votre vue!
Eft-ce d'amour que mon ame eft émue?
Eft-ce pour vous que j'en reffens?

L'AMOUR,

A cet excès d'honneur je n'ai point dû m'attendre,
Déeffe, un Philofophe eft peu fait pour l'Amour.
Je n'imaginois pas qu'au fond de ce féjour,
J'éprouverois un fentiment fi tendre.
Je fens que vos attraits ont amolli mon cœur;
Du pouvoir de vos yeux je ne puis me défendre
Et je brûle à vos pieds de la plus vive ardeur.

DIANE.

Jupiter, fauvez-moi de ma propre foibleffe!

SCENE XI.

DIANE, L'AMOUR, HÉBÉ.

HÉBÉ, *accourant.*

QUE vois-je? Un fourbe aux pieds de la Déesse?

DIANE.

Je ne me connois plus, Hébé, dans ce moment.
Que s'est-il passé dans mon âme?
Je brûle tout à coup d'une nouvelle flamme,
Et de ce soudain changement,
L'objet, je crois, est l'Amour même.

HÉBÉ.

L'Amour en est aussi l'auteur.

L'AMOUR.

N'oubliez pas que je vous aime.

HÉBÉ.

Ah, Déesse, oubliez plutôt un imposteur.

L'AMOUR.

L'inconstant qui vous fit un si cruel outrage.

DIANE, *à l'Amour.*

Ah, vous l'avez trop bien effacé de mon cœur.

HÉBÉ.

Je ne ſaurois ſupporter ce langage.
C'eſt l'Amour qui...

L'AMOUR.

Vous venge d'un volage.

HÉBÉ.

Il vous venge, & de ſa fureur,
Vous êtes ſeule la victime.

DIANE.

De mon involontaire ardeur,
Je ne ſaurois lui faire un crime,
Si cet amour fait mon bonheur.

L'AMOUR.

Et d'ailleurs ſuis-je un ſéducteur ?
Ah ! vous ſavez bien le contraire.

HÉBÉ.

Oui, tu l'es; je t'ai vu d'une main téméraire
A Diane percer le cœur.

L'AMOUR.

O Souverain des Dieux, confondez l'impoſture.
Vous ſavez ſi jamais...

SCENE XII.

JUPITER, JUNON, DIANE, MARS, L'AMOUR, HÉBÉ, MERCURE.

(Le Ciel s'ouvre. Jupiter & Junon descendent dans le bois, accompagnes de Mars & de Mercure. Ils s'asseyent au pied d'un chêne antique dont un serpent entoure le tronc.)

HÉBÉ.

COMMENT peux tu, parjure,
Invoquer Jupiter ?

DIANE.

Otez-vous de mes yeux.

JUPITER.

Parle : quelle fureur t'anime ?
Téméraire, comment oses-tu dans ces lieux,
Défier follement & la foudre & les Dieux ?
Moi-même me braver ? & par un nouveau crime,
Au mépris de ta foi, de tes sermens trompeurs,
Sur ma fille elle-même exercer tes fureurs ?

L'AMOUR.

Pardonnez, Dieu terrible, au trouble qui m'agite,
Ce spectacle imposant glace mon cœur d'effroi ;

Et tant de majesté qui brille devant moi,
Peut même intimider l'innocence interdite.
Mais quoiqu'on ait osé par des traits odieux,
Par d'injustes rapports, me noircir à vos yeux;
Je peux facilement expliquer ma conduite,
Confondre l'imposture & montrer que l'Amour,
A conservé son cœur aussi pur que le jour.

MERCURE.

Pauvre petit! C'est bien dommage,
Que dans ce moment même, Hébé, Diane & moi,
Nous démentions tout ce vain étalage.
(*A l'Amour.*)
Il n'est pas vrai non plus, que tantôt avec toi,
Là sur le ton du persifflage,
Tu pensois dégrader l'honneur de mon emploi?

DIANE.

De la foi des sermens souverain protecteur,
Vengez-moi, vengez vous d'un lâche séducteur
Qui joint l'imposture à l'outrage.

JUPITER.

Ton crime est avéré, ce n'est qu'à ses genoux,
Qu'un prompt aveu peut seul expier ton offense.

L'AMOUR.

Ah! J'implore votre clémence!
Puisse un pareil aveu calmer votre courroux!

J'ai trahi votre confiance,
J'ai profané le nom de l'amitié;
Mais si je me suis oublié,
N'en accusez que ma propre foiblesse.
Je m'abusois moi-même & j'ignorois mon cœur;
L'ombre de l'amitié me cachoit ma tendresse;
Je ne soupçonnois pas mon amoureuse ardeur.
Mais qui pourroit, belle Déesse,
Qui pourroit résister à vos divins appas,
A cette grace enchanteresse,
Qui retient tous les cœurs enchaînés sur vos pas?
Mes sens étoient saisis d'une profonde yvresse,
Ma volonté captive; & je m'étois flatté,
On se flatte toujours quand on aime une belle,
Qu'à cet amour ardent, dont j'étois transporté,
Votre cœur n'étoit pas insensible & rébelle.
N'est-ce pas par l'amour qu'on fléchit la beauté?

DIANE.

Mon cœur, je ne peux m'en défendre,
Par ta fausse vertu s'étoit laissé surprendre,
Mais cette illusion n'a pû durer qu'un jour,
Et toi-même as pris soin d'en dissiper l'ivresse;
A l'amitié je donnois ma tendresse,
Et je la refuse à l'Amour.

JUPITER.

Tu vois où t'a conduit ton projet téméraire!

(Mercure le détache.)

Dépouille ce manteau qui n'eſt pas fait pour toi,
Mon enfant retourne à Cythère,
Chacun doit remplir ſon emploi,
Laiſſe le Philoſophe abuſer le vulgaire,
En prêchant la vertu, martyr de ſes deſirs:
Va, le ſort de l'Amour eſt de charmer la terre,
Et d'y régner par les plaiſirs.

FIN.

THÉATRE DES FEMMES ALLEMANDES.

N 3

N.. ROSWITHA.

QUELQUES Savans font remonter l'origine de l'Art Dramatique, en Allemagne, aux temps les plus reculés ; une ancienne Chronique, selon M. Gottsched, fait mention d'une Pièce Allemande, représentée devant Charlemagne. En effet il est à présumer que le Théâtre ne fut pas excepté dans l'encouragement général dont ce Monarque favorisa tous les Arts, & comme la langue Tudesque étoit celle de sa Cour & la sienne, les efforts qu'il fit pour tirer l'Europe de la barbarie, dûrent nécessairement tourner au profit de l'Allemagne. Si l'Art du Théâtre n'y fit alors aucuns progrès ; c'est que les peuples entraînés dans des guerres continuelles, méconnoissoient encore les véritables loix de la Société. On peut juger d'avance des progrès que doit faire une Nation dans le genre Dramatique, suivant qu'elle est plus ou moins policée. Aussi quelles conséquences ne doit-on pas tirer de la prompte décadence du Théâtre, dans un siécle où le goût des spectacles est plus répandu que jamais ? N'est-on pas fondé à croire que les mœurs Nationales, ont perdu de leur

énergie & de leur dignité ; plus on y refléchit, plus on sent qu'il est important qu'un gouvernement éclairé encourage & honnore le plus difficile & le plus brillant des Arts, qui donne la vie à tous les autres, qui a contribué, plus qu'aucun, à la gloire d'Athènes, & qui porté au plus haut degré de perfection, sous le Régne de Louis XIV, a rendu son siécle, l'époque la plus belle de notre Histoire & l'une des plus mémorables de l'esprit humain.

Roswitha, Chanoinesse de Gandersheim, est le plus ancien Auteur Dramatique dont les Pièces soient connues en Allemagne. Elles sont si absurdes qu'elles ne méritent aucun extrait. C'est un tissu d'événements ridicules sous des noms quelquefois historiques. On y rencontre des Anges, des Diables & des personnages moraux, tels que *Foi, Espérance, & Charité, trois Vierges dont Sapience est la mere.*

Quoiqu'il en soit, on doit des éloges à cette bonne Religieuse qui cultivoit les lettres dans un siécle où les hommes ne savoient pas lire. Elle n'a, dit-elle, dans sa Préface, fait ses Comédies, *que pour célébrer la chasteté louable des Vierges saintes à la maniere de Térence, qui a peint le*

déréglement des femmes libertines. Elle avoit déja fait une traduction de ce Poète comique, aussi chatiée sans doute que celle des Solitaires de Port Royal ; cependant, si elle ne traduisit les Comédies de Térence, que pour leur procurer un plus grand nombre de lecteurs, il est assez singulier qu'elle ait fait les siennes en Latin.

Depuis cette époque, jusqu'à Mde. Gottsched, on peut dire que l'Art Dramatique est resté dans une espèce d'enfance en Allemagne & que s'il en est sorti dans ce siécle, c'est à la France que les Allemands en sont redevables. (*)

(*) Voyez le Théâtre Allemand, traduit par MM. *Junker & Liebaut*, qui laissent entrevoir beaucoup trop de prévention contre M. & Mde. Gottsched & qui semblent donner la préférence au Théâtre Anglais sur le nôtre. Ces Mrs., d'ailleurs très-estimables, sont étrangers ; ils ont pu se laisser aller au torrent, mais que des François, que des gens de Lettres même affectent une semblable prédilection ! Il ne suffit pas de les plaindre, il faut s'élever contre une opinion qui sous prétexte d'étendre les bornes du goût, ne cherche qu'à les renverser.

MADAME GOTTSCHED.

ALDEGONDE, ou Adelgonde, Louiſe, Victoire Kulmus, célèbre depuis ſous le nom de Madame Gottſched, naquit dans cette claſſe reſpectable de Citoyens qui produit le plus de grands hommes & d'hommes vertueux, je veux dire, au ſein de l'honnête médiocrité ; elle ſortoit à peine de l'enfance que la mort lui enleva ceux à qui elle devoit le jour.

Un oncle qu'elle avoit à Dantzic où il étoit Profeſſeur, M. Kulmus fut ſon tuteur & lui tint lieu de pere. Il découvrit de bonne heure en elle de ſi heureuſes diſpoſitions pour les beaux Arts, pour l'étude des Langues & de la Philoſophie, que lui-même voulut prendre le ſoin de l'inſtruire & de la former.

Le ſuccès répondit à ſes ſoins, elle ſçut en peu de tems une grande partie des langues de l'Europe, & ce qui n'eſt peut-être pas auſſi ordinaire, elle apprit la ſienne par principes & s'attacha de bonne heure à l'écrire avec la plus grande pureté. L'étude des langues ne l'empêcha point de faire de grands progrès dans les Mathématiques & de céder en même-tems au pen-

chant qu'elle avoit pour la Musique & pour la Poësie, mais si elle se fit de la Musique un simple délassement, elle regarda bientôt le talent des Vers, comme celui qui devoit le plus contribuer à sa réputation.

Son Ode sur la naissance de la Czarinne Anne Ywanowna & sa Traduction de la Boucle de cheveux enlevée de Pope, furent ses premieres productions en ce genre & la firent connoître avantageusement des savants & des beaux esprits. Un homme qui étoit l'un & l'autre, & que la Prusse avoit vu naître, M. Gottsched, fut un des plus empressés à la voir & passa bientôt de l'admiration des talents à l'amour pour la personne. Il mérita par une constance de six ans d'obtenir la préférence sur ses rivaux. Elle étoit dans sa vingt-deuxieme année, quand elle épousa M. Gottsched, Proffesseur de Métaphysique à Leipsik.

Les deux nouveaux époux, dans le desir mutuel de se plaire, redoublerent d'ardeur pour le travail : ce fut alors que M. Gottsched médita la révolution dont le Théâtre Allemand lui est redevable & à laquelle son épouse contribua avec un zèle infatiguable. Elle voulut auparavant enrichir son esprit de toutes les connoissances dont il étoit susceptible, & tandis que

ſon mari donnoit des leçons publiques de la Philoſophie de Leibnitz, elle écoutoit de la chambre voiſine & ne diſcontinua qu'après avoir fait un cours complet, ſurpaſſé tous les diſciples & étonné le maître lui-même, par la rapidité de ſes progrès.

Ce qui doit le plus ſurprendre, c'eſt qu'en s'élevant ſi promptement aux plus hautes ſpéculations de la Philoſophie, elle ne diſcontinuoit pas de cultiver ſes autres talens; ce fut dans ce même tems qu'elle apprit la langue Latine de J. J. Schewak & qu'elle compoſa *le Triomphe de la Philoſophie*, Ouvrage qui lui fit beaucoup d'honneur.

Il parut quatre ans après ſon mariage, il avoit été fait ſelon ſon aveu à l'inſtar du *Triomphe de l'éloquence de Mde. de Gometz* & l'on trouva qu'elle avoit de beaucoup ſurpaſſé ſon modele; elle fit paroître auſſi en même-temps, quelques productions de ſa premiere jeuneſſe; telles que la traduction des *Œuvres de Mde. la Marquiſe de Lambert & du Triomphe de l'Eloquence, de Mde. de Gometz*. Elle ajouta à ces traductions un des plus beaux endroits de la Tragédie de Zaïre, de M. de Voltaire, traduit en vers blancs.

Toute ſçavante qu'étoit Mde. Gottſched

l'Art de railler avec grace, ne lui étoit pas étranger. Leipſick étoit alors fertile en originaux. Un certain Corvinus étoit le plus fameux. Il paſſoit pour le meilleur Maître à danſer de ſon tems, mais peu flatté de ſe voir le premier dans ſa profeſſion, il aſpiroit à la réputation de bel eſprit & inondoit de ſes vers toutes les ſociétés. Il pouvoit avoir quelqu'eſprit naturel, mais dénué de culture & de goût, il évitoit ſurtout de penſer & d'écrire comme un autre & par ce moyen il s'étoit tellement fait connoître, que toute expreſſion extraordinaire étoit apellée une *Corvinade*; les ſots, qui ne ſont jamais en petit nombre, étoient admirateurs très-zélés de Corvinus qui, ſur leur parole, ſe croyoit le premier Poète de l'Allemagne.

Un jour les *Corviniſtes* voulurent célébrer, avec beaucoup de pompe, l'aniverſaire de la naiſſance de leur Héros. Le bruit s'en répandit dans la ville, tous les Notables y étoient invités; l'aſſemblée fut des plus brillantes. Mde. Gottſched propoſa d'y lire un Poème qu'elle venoit de faire à la louange de M. Corvinus; la propoſition fut reçue avec tranſport. Le Poème paroit, on fait ſilence, & Mde. Gottſched lit avec tout le ſerieux dont elle eſt capable.

Les vrais Littérateurs qui connoissoient son style dont la simplicité & la pureté fesoient le principal mérite, furent d'abord un peu surpris ; mais bientôt, s'étant mis d'eux-mêmes dans le secret, ils virent que Mde. Gottsched avoit si parfaitement imité le tour d'esprit de Corvinus, & s'étoit rendue ses expressions si familieres, qu'elle ne laissoit rien à desirer ; aussi Corvinus & ses partisans applaudissoient-ils avec une bonne-foi & un enthousiasme, qui déconcerta bientôt le sérieux des connoisseurs. Plus on applaudissoit ; plus le rire augmentoit & gagnoit insensiblement toute la salle ; enfin il devint général, & alors Corvinus s'en apperçut ; mais quand on lui eut dit que l'on rioit de l'adresse avec laquelle Mde. Gottsched avoit saisi sa maniere d'écrire : loin de s'en croire offensé, il ne regarda cela que comme un hommage qu'elle lui rendoit, & malgré tout ce qu'on put lui en dire dans la suite il ne lui en sçut jamais mauvais gré.

Dans le tems que Mde. Gottsched immoloit à la risée publique, l'homme le plus ridicule de Leipsick son mari sur qui le véritable amour des lettres n'avoit pas moins d'empire, cherchoit à former une liaison particuliere avec l'Entrepreneur du Spectacle de cette Ville & de Brunswic. Il ne tarda pas à lui faire sentir

le ridicule des *grands Drames politiques & héroiques*, mélange monſtrueux de ſcènes tragiques & de plaiſanteries les plus groſſières qui depuis longtemps feſoient les délices des peuples : mais ce n'étoit pas aſſez d'avoir éclairé le mari, il falloit gagner la femme, Mde. Neuberd, la meilleure Actrice de l'Allemagne, M. Gottſched, non ſans éprouver de grandes difficultés, en vint à bout. Il lui fit ſentir que ſans diſcontinuer de plaire au peuple, elle rendroit la ſçene Allemande rivale de la Françoiſe & qu'ainſi que cette derniere, elle feroit accueillie à la Cour des Princes de l'Empire.

On commença par bannir du Théâtre, un eſpèce de rôle d'Arlequin, celui qui feſoit le plus rire le peuple par ſes plattes bouffonneries & dont le nom ne peut être rendu en François que par celui de *Jean Boudin* ou *Jean Potage*. Les Auteurs du Théâtre Allemand qui conviennent de la ridiculité de ce perſonnage, diſent cependant, *qu'il fut exclu ſans conſulter le goût & les mœurs de la Nation.* On peut juger d'après cela, combien eſt tirannique l'empire des préjugés. Quoiqu'il en ſoit, M. Gottſched employa le moyen le plus convenable pour réformer *Jean Potage*, ce fut de le traduire en ridicule dans une Pièce dont la

conclusion étoit de le chasser du Théâtre, en annonçant qu'il ne reparoitroit plus. Alors on se hata de donner des Traductions des meilleures Pièces de Corneille, Moliere, Racine &c. c'est d'après ces Traductions, que les Traducteurs du Théâtre Allemand s'écrient : *Quel contraste que le ton de finesse & de légereté & l'esprit de galanterie qui sont le charme des Pièces Françoises, avec le ton & l'esprit des Allemands.* Dans un autre endroit, ils affectent encore de mettre en paralèle la *décence & la régularité* des Drames François, avec *la force & la hardiesse* des Anglois, comme si nos bons Poètes Dramatiques n'étoient que décents & réguliers, comme si Corneille, Moliere & Crébillon n'étoient que *fins, légers & délicats*, comme si la force & la profondeur continue de ces grands-hommes pouvoient être effacés par les élans momentanés de quelques génies brutes. Rendons grâces aux nouveaux Traducteurs de Shakespeare leurs efforts laborieux serviront à nous faire mieux sentir combien les beautés simples & vraies faites pour tous les âges & de toutes les Nations & seules digne de plaire aux hommes éclairés par le goût, sont supérieures à des beautés bizares, incorrectes & locales, admirées sur parole & d'autant moins susceptibles d'une traduction

qu'elle

qu'elles ne fauroient foutenir l'examen impartial de la critique. Déja les beaux esprits de notre siécle commencent à s'appercevoir, qu'en voulant rabaisser les grands hommes du siécle passé, ils sont encore restés fort audessous d'eux dans l'opinion publique ; il faut espérer que le peu de fruit qu'ils ont recueilli à dénaturer tous les genres, sera bientôt ouvrir les yeux à ceux qui ont de vrais talens ; mais je sens que je me suis trop écarté de mon sujet, retournons au Théâtre Allemand.

Tandis que Madame Gotsched encourageoit par son exemple, tous les Poètes Allemands à traduire nos grands modèles ; elle crut devoir voler de ses propres aîles & essaya ses forces dans le tragique & dans le comique, mais on ne peut disconvenir que ses succès n'ayent été médiocres surtout dans la Tragédie. Les traits satyriques répandus dans ses Comédies, les ont soutenues davantage,

Le Savant soi-disant, est une petite Pièce faite uniquement pour se venger de ses ennemis & de ceux de son mari, que la réforme du Théâtre avoit révoltés. Elle s'est souvent trop égayée dans ses autres Pièces aux dépends de la Nation Françoise, à qui elle avoit d'assez grandes obligations.

Outtre ſa traduction des Comédies de Madame Paſſow, elle a donné celle de *Cornelie* Tragédie de Mademoiſelle Barbier. Elle a traduit auſſi *l'apologie* de Leibnitz contre M. de Mairan, par Mad. la Marquiſe du Châtelet, le *Dictionnaire* de Bayle avec ſon mari & la meilleure partie du *Spectateur* pour lequel elle a été aidée par ſon mari & à ce que l'on croit par J. Arn. Ebert, Profeſſeur à Brunſwic.

Cette femme ſi ſavante & ſi laborieuſe, brilloit encore au Clavecin, elle avoit appris la compoſition du fameux Krebs & on a d'elle pluſieurs morceaux fort agréables. Elle n'avoit pas même dédaigné d'exceller dans ces petits ouvrages ou la main des femmes employe ſi habilement l'éguille. De très-profonds Allemands ont décidé que ce fut à ce genre d'occupation qu'elle perdit la vue, elle mourut en 1762, & fut enterrée dans l'Egliſe de l'Univerſité de Leipſic.

La Comédie qui ſuit, ſuffira pour donner une idée de ſes talents dans ce genre ; cette Pièce eſt en cinq actes, j'ai cru en devoir reſſerrer l'action pour en rendre la lecture plus agréable.

FIN.

LA
MESALLIANCE.
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN PROSE.

PERSONNAGES.

Monsieur d'AHNOLS.

Madame d'AHNOLS.

Mademoiselle SOPHIE.

Monsieur de WILDAZ.

Monsieur de ZIRFEL.

Monsieur ZUCNER.

JEANNE.

JAQUES.

Le lieu de la Scène, est dans le Jardin du Château de Monsieur d'Ahnols.

LA

MESALLIANCE.

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

Mr. D'AHNOLS, Mr. DE WILDAZ.

D'AHNOLS.

QUE diable, mon cher cousin, l'envie d'obliger vous tourmente, vous vous mêlez toujours de ce qui ne vous regarde pas. Je vous dis qu'un homme comme moi, n'est pas fait pour souffrir les insolences de cette famille des Zirfel. Votre Made. de Zirfel est d'une vanité insupportable; c'est une glorieuse, une folle, une extravagante qui se méconnoît. Je voudrois bien savoir de quel droit elle ose s'asseoir dans un fauteuil, quand Mad. d'Ahnols, mon épouse, lui fait l'honneur de la visiter.

WILDAZ.

Elle a tort, mais écoutez-moi.

D'AHNOLS.

Je veux que vous leur disiez qu'ils ne sont pas faits pour traiter d'égal à égal avec la maison d'Ahnols.

WILDAZ.

D'accord; mais de grâce, écoutez moi.

D'AHNOLS.

Que ce ne sont que des Bourgeois ennoblis depuis quatre ou cinq cens ans tout au plus.

WILDAZ.

Ecoutez-moi, vous dis-je.

D'AHNOLS.

Que si je me donnois la peine de revoir les titres de ma maison, j'y trouverois plus de cent de nos vasseaux qui vallent mieux qu'eux.

WILDAZ.

Quel homme! Un mot...

D'AHNOLS.

Qu'il n'y a pas un seul chapitre en Allemagne qui...

WILDAZ

Je le sais, mais un mot.

D'AHNOLS,

Que dans l'Ordre Teutonique même, moi qui vous parle, moi, je...

WILDAZ.

Vous me l'avez déja dit cent fois.

D'AHNOLS.

O bien, puisque je vous l'ai dit...

WILDAZ, *vivement.*

Vous me laisserez parler à mon tour. Je nè vous demande qu'un peu de sang froid. Croyez-vous que la Noblesse nous dispense d'être raisonnables. Du sang froid. Je viens ici pour terminer vos différents. Les Zirsel ne vous contestent pas que votre Noblesse ne soit ancienne.

D'AHNOLS.

Comment ancienne? Parbleu! Ils me font bien de la grace. Une maison qui depuis plus de mil ans subsiste avec splendeur, est une maison...

WILDAZ.

Très-ancienne, sans contredit.

D'AHNOLS.

A la bonne heure.

SCENE II.

Les Acteurs précédens, Madame d'AHNOLS.
Monsieur de Wildaz, salue plusieurs fois Madame d'Ahnols, sans qu'elle ait l'air de le remarquer.

Madame d'AHNOLS.

AH c'est vous, Monsieur : de Wildaz pardon, je suis si distraite que je ne vous voyois pas. De quoi vous entreteniez-vous avec Monsieur d'Ahnols ?

WILDAZ.

D'une affaire, Madame, qui vous regarde.

Madame d'AHNOLS.

D'une affaire, Monsieur.

WILDAZ.

Sur laquelle il est à propos que je sois instruit de vos intentions.

Madame d'AHNOLS, *d'un ton de voix affecté.*

Aujourd'hui j'ai une migraine affreuse & les nerfs agacés à un point qui ne se conçoit pas.

WILDAZ.

J'en ſuis fâché, Madame, cependant ſi vous vouliez...

Madame D'AHNOLS.

O ! tout ce que vous voudrez.

WILDAZ.

Je vous dirai donc...

Madame D'AHNOLS.

Que je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit; Monſieur en eſt témoin.

WILDAZ, *à Monſieur d'Ahnols.*

Vous ſavez que...

Monſieur D'AHNOLS.

Oui, je peux vous cèrtifier que Madame a eu la plus mauvaiſe nuit du monde.

WILDAZ, *à Madame d'Ahnols.*

L'affaire dont il eſt queſtion...

Madame D'AHNOLS.

C'eſt que mes autres nuits ne ſont pas meilleures. (*A ſon mari.*) Pour vous, Monſieur, je ne comprend pas que vous puiſſiez dormir d'un ſi profond ſommeil; c'eſt une choſe inouie, qu'un homme qui touche à ſa cinquantaine.

WILDAZ, *bruſquement.*

Madame, je viens vous propoſer un arrangement avec les Zirfel.

Madame D'AHNOLS.

Un arrangement, Monſieur ? ne me parlez point de ces gens-là ; quand j'y penſe, je ſuis d'une colère .... leur nom ſeul me donne des vapeurs. Vous m'aſſaſſinez, Monſieur, vous m'aſſaſſinez. (*Elle ſe jette dans un fauteuil.*)

WILDAZ.

Allons, Madame, oubliez un moment les torts que cette famille peut avoir eu avec vous. J'ai un excellent parti à vous propoſer ; vous aurez lieu d'être contente, je vous en aſſure.

Monſieur D'AHNOLS.

Allons, Madame, voyons un peu quel eſt ce parti.

Monſieur WILDAZ.

Il eſt queſtion d'un très-riche mariage pour Mademoiſelle Sophie & je ne vois perſonne dans tout le canton qui lui convienne mieux que l'homme que je ſuis chargé de vous propoſer.

Madame D'AHNOLS.

Et cet homme, vous le nommez ?

WILDAZ.

Le jeune Zirfel.

Madame D'AHNOLS.

Ah ciel ! Que me propoſez-vous ! Je ſerois la

belle mere de cet homme-là, moi ! fi donc. J'aimerois mieux mourir.

WILDAZ.

Songez que c'est le moyen de mettre fin à des débats éternels ; d'ailleurs il est riche, bien né, d'un excellent caractère, en passe de faire son chemin, fort amoureux de votre fille & peut-être ne déplait-il pas à la chere petite cousine.

Madame D'AHNOLS.

Si je le croyois, j'étranglerois tout-à-l'heure ma fille, de mes mains.

Monsieur D'AHNOLS.

Ne craignez pas qu'elle l'aime, je le lui défendrai.

WILDAZ.

Vous ferez très-mal, car...

Madame D'AHNOLS.

Ah n'en parlons pas d'avantage. Je suis excédée. (*A son mari.*) Votre cousin, Monsieur, m'a fait un mal aux nerfs incroyable. Véritablement la moindre contrariété me tue.

WILDAZ.

Tant pis ; mais quand vous y aurez un peu réfléchi vous serez persuadés...

Monsieur D'AHNOLS.

Que diable, personne ne me persuadera de tuer ma femme pour l'amour de ma fille.

WILDAZ.

Il faut espérer que Madame n'en mourra pas & qu'elle se rendra à la raison.

Madame D'AHNOLS.

O ! assurément cela est impossible. Comme cette femme redoubleroit d'impertinence ! Mais faites-moi la grace de me dire où cette femme a pris tant de vanité, tant d'orgueil ? Est-ce parce-que son mari est parvenu au grade de Colonel & qu'il s'est trouvé à quelques batailles, ce qu'il a de commun avec le dernier soldat de l'armée? La belle gloire ! Les beaux titres de Noblesse, pour se comparer à des gens qui ont doublé, triplé leurs seize quartiers ! Croyez, Monsieur, croyez, qu'il y a longtems que Monsieur d'Ahnols seroit Général, s'il s'étoit donné la peine de servir.

Monsieur D'AHNOLS.

O ! cela est vrai. Une fois j'eus envie d'acheter un Régiment. D'abord Madame se mit à fondre en larmes ; mes enfants se jetterent à mes pieds : je résistai longtems ; & puis, je ne sais comment, la paix se fit tout d'un coup. Je vous assure, d'honneur, que je me suis fait une terrible violence pour ne pas faire la guerre.

WILDAZ.

Je le crois.

Monsieur D'AHNOLS.

Le sang dont j'ai l'honneur de sortir est naturellement belliqueux. Ce qui m'arrêtoit encore, c'est que cette guerre n'étoit qu'entre Allemands; mais, morbleu ! je n'aurois pas pu y résister, je sens que je me serois battu comme un diable, si nous avions eu affaire à des Turcs ou à des François.

WILDAZ.

Fort bien. Pour en revenir à notre affaire, si vous refusez votre fille à Zirfel, à qui comptez-vous donc la donner ? c'est, dans ce moment-ci, le seul homme de condition du pays qui soit à marier.

Madame D'AHNOLS.

Que m'importe ! Pour moi je ne mets nulle différence entre un bourgeois ennobli depuis quelques centaines d'années & un bourgeois ennobli d'aujourd'hui.

Monsieur D'AHNOLS.

C'est la même chose, & si j'avois à choisir entre eux, peut-être donnerai-je la préférence au dernier.

WILDAZ.

Ainsi, vous ne voulez donc pas de Zirfel ?

Madame D'AHNOLS.

Non.

WILDAZ.

C'est la votre dernier mot.

Monsieur D'AHNOLS, *s'en allant.*

Oui.

WILDAZ.

Adieu donc.

Monsieur D'AHNOLS.

Adieu.

SCENE III.

WILDAZ.

PARBLEU, le trait est piquant ! Je n'ai de ma vie pu faire encore réussir une seule affaire. Je croyois bien aujourd'hui en venir à mon honneur. Ils n'ont rien, ou du moins, pas grand chose à donner à leur fille, je leur propose le parti le plus avantageux qui soit dans tout le canton, & ils me refusent. Il faut que je rende réponse à présent à Zirfel. Voila une assez triste commission. Mais je ne sais si je me trompe, il me semble que c'est lui-même que je vois. Comme il est accoutré ! c'étoit bien la peine de prendre les habits d'un paysan, pour s'en retourner avec un refus.

SCENE IV.

WILDAZ, ZIRFEL.

ZIRFEL, *déguisé en Jardinier.*

AH ! mon cher Monsieur Wildaz, que je suis heureux ! Sophie m'a permis de l'entretenir sous ce déguisement ; tous ses surveillants sont gagnés. Je vais la voir ici tout à l'heure. Je ne me sens pas d'aise.

WILDAZ.

Vous n'avez cependant pas lieu d'être content.

ZIRFEL.

Comment cela ?

SCENE V.

WILDAZ, SOPHIE, ZIRFEL.

ZIRFEL, *Voyant Sophie dans la douleur.*

O ciel ! qu'avez vous donc ma chere Sophie ? Vos yeux sont baignés de larmes.

SOPHIE.

Ah, je suis la fille la plus malheureuse du

monde. Je ne ſais comment on a pu ſoupçonner que nous nous aimons, mais on m'a défendu expreſſément de penſer à vous.

WILDAZ, *à part.*

C'eſt ma faute. Je croyois bien faire, voila toujours ce qui m'arrive.

SOPHIE.

Et l'on veut me marier ce ſoir même.

ZIRFEL.

Vous marier ! & à qui ?

SOPHIE.

A un Monſieur Zucner.

WILDAZ.

Quoi ? le fils de ce Marchand qui a fait fortune & que je leur ai fait connoître pour arranger leurs affaires !

SOPHIE.

Lui-même.

ZIRFEL.

Quoi ? Voila l'homme qu'on me préfere

WILDAZ.

Je n'y conçois rien : il a eu raiſon de m'en faire myſtere. Peut-on avoir tant de morgue & ſe méſallier de la ſorte !

SOPHIE.

SOPHIE.

Mon pere a des raisons pour cela. (*A Wildaz* Et vous vous en doutez bien, Monsieur.

ZIRFEL.

Eh ! quelles raisons peut-il avoir ? Si la fortune est ce qui le décide, ne suis-je pas aussi riche que Zucner ? Mais je me flatte que vous n'y consentirez pas.

SOPHIE.

Je suis dans la situation la plus affreuse, mon cher Zirfel; il faut absolument que je sacrifie mon amant à mon pere, ou mon pere à mon amant.

ZIRFEL.

Comment, Mademoiselle ? Ne pas se prêter à ses vues, rejetter un mariage déshonorant, c'est sacrifier votre pere.

WILDAZ.

Ce n'est point le sacrifier, c'est le servir.

SOPHIE, *à Zirfel.*

L'état de ses affaires ne vous est pas connu ! il doit beaucoup à ce M. Zucner, & en me mariant il acquitte ses dettes.

WILDAZ.

Voila un beau moyen de se défaire de ses créanciers.

ZIRFEL.

Eh bien, ma chere Sophie, ne nous désespérons pas encore, tâchez seulement d'obtenir du tems. Mes parents connoissent & approuvent les sentiments que j'ai pour vous ; je cours me jetter à leurs pieds, leur confier tout ce qui en est : Mes larmes les toucheront. Quelques soient les dettes de Monsieur d'Ahnols, ils peuvent les acquitter ; ils le feront : j'y vole & reviens à l'instant.

WILDAZ.

Arrêtez, jeune homme. Vous ne doutez de rien ; vous gateriez tout par votre précipitation : il vaut mieux que je me charge d'aller trouver vos parents. Je sais comme il faut les prendre, laissez-moi faire. Dans un moment je serai de retour.

SCENE VI.

ZIRFEL, SOPHIE, JEANNE.

JEANNE.

MADEMOISELLE, je ne vous conseille pas de vous arrêter ici longtems. On dit que M. Zucner : va arriver & vous Monsieur le Jardinier je voudrois bien que vous fussiez vous cacher au fond de votre jardin.

ZIRFEL.

Ah que tu es cruelle avec tes inquiétudes ! quoi, ma chere Sophie, je ne pourrai donc pas jouir un moment de votre vue ? Mais au moins me promettez-vous que vous obtiendrez du tems & que vous traiterez ce petit Monsieur Zucner comme il le mérite ?

SOPHIE.

J'espere gagner quelques jours & je vous promets que je punirai M. Zucner de tous les chagrins qu'il nous donne.

JEANNE.

Laissez faire Monsieur ; Mademoiselle vous vengera bien. Avec sa mine douce & jolie, on ne

diroit pas qu'elle y touche, mais, quand elle veut s'en mêler, je vous réponds qu'elle s'en acquite à merveilles.

ZIRFEL.

Charmante Sophie ! Que mon cœur...

JEANNE.

Ah Monsieur, sauvez-vous vîte ; voila quelqu'un qui nous vient, je crains que ce ne soit le pere de Mademoiselle ; mais mon dieu non, c'est encore pis ; c'est le futur qui vous arrive. (*Zirfel se sauve.*)

SOPHIE.

Ah, ma pauvre Jeanne ! imagine quelque moyen de me débarasser de cet homme-là. Je ne veux pas trop le choquer dans notre premiere entrevue.

JEANNE.

Laissez faire, Mademoiselle. Il s'arrête pour observer M. Zirfel. Je lui trouve une mauvaise phisionomie.

SCENE VII.

ZUCNER, SOPHIE, JEANNE.

ZUCNER, *à part.*

ELLE a l'air interdit & je viens de voir un grand drôle, bien découplé, se sauver dès que j'ai paru. Qu'est-ce que cela voudroit dire. (*A Sophie.*) Mademoiselle, j'ai balancé un moment entre le devoir qui m'appelle auprès de vos parents & l'empressement de vous venir faire ma cour.

SOPHIE.

Jeanne, avancez un fauteuil à Monsieur, & annoncez son arrivée.

ZUCNER.

Mademoiselle, Messieurs vos parents m'ont fait l'honneur...

SOPHIE.

Monsieur Zucner, il fait un bien mauvais tems aujourd'hui.

ZUCNER.

Je suis occupé d'idées trop agréables pour m'en appercevoir & les espérances dont on a bien voulu me flatter....

SOPHIE.

Avez vous été longtemps en route, Monſieur Zucner,

ZUCNER.

Ah Mademoiſelle, permettez que je ne réponde point à des queſtions auſſi indifférentes, & que, ſur la permiſſion que Monſieur votre pere m'en a donné, je ſaiſiſſe cet inſtant, ou ſans témoins je peux vous entretenir de tout l'amour...

SOPHIE.

Votre amour, Monſieur Zucner, me paroît très-empreſſé. Je demande qu'il ne ſoit point du tout exigeant, qu'il ſoit très-reſpectueux. Vous ſavez que mon pere m'ordonne de vous donner la main. Je ne vois aucune raiſon pour précipiter ce mariage. Il me faut le tems de vous connoître.

JEANNE.

Mademoiſelle! Madame votre tante demande à vous parler pour une affaire qui preſſe.

SOPHIE.

Ah! je me reſſouviens que je devois être chez elle à cinq heures préciſes. Pardon, Monſieur Zucner. Si vous voulez prendre la peine d'aller au ſallon vous y trouverez mon pere.

*

SCENE VIII.

ZUCNER, *seul.*

JE vois assez clairement qu'elle a de la répugnance pour moi. Est-ce un effet de sa hauteur? Je le souhaite. Elle a de l'esprit, un bon cœur. Ce que je fais pour sa famille, mes soins, mes complaisances, un amour tendre & délicat, tout cela est fait pour triompher d'une vanité mal entendue. Je crains bien davantage que sa répugnance ne soit l'effet de quelqu'amour qu'elle n'ose avouer à ses parents. Si cela est, tant pis. Je suis fort amoureux d'elle & fort disposé à être jaloux. Elle a beau être fille de qualité, cela ne me fait rien, mon intention est de l'épouser pour moi & point du tout pour un autre. Tâchons de démêler ce qui en est. M. de Wildaz vient fort à propos; c'est un parent de la maison. Je sais de bonne part qu'il est dans les intérêts de sa jeune cousine. Peut-être poura t-il, sans y penser, me donner quelques lumieres. Prenons nous y adroitement & n'ayons pas l'air, surtout, de vouloir le questionner.

SCENE IX.

WILDAZ, ZUCNER.

WILDAZ, *à part.*

VOILA qui va au mieux ; j'ai gagné les Zirfel, c'eſt donc là le prétendu. Voyons ſi je ne pourrois pas, ſans faire ſemblant de rien, ſervir Sophie & Zirfel, & peut-être lui-même auſſi. (*Haut.*) Ah bon jour M. Zucner. Quoique votre mariage ſoit encor un ſecret, je crois que je peux vous en faire compliment.

ZUCNER.

Je vous ſuis obligé, Monſieur. Je n'ai encore que la parole de M. d'Ahnols ; mais j'ignore quels ſont les ſentiments de Madlle. Sophie ſur ce mariage & je vous avoue que mon intention eſt de m'en inſtruire avant d'aller plus avant.

WILDAZ.

(*A part.*) Bon, il entre lui-même en matiere. (*Haut.*) Je crois que ſon intention eſt d'obéir.

ZUCNER.

D'obéir ! (*A part.*) Voiçi où je voulois l'amener.

WILDAZ.

Sans doute.

ZUCNER.

Elle fera fur cela comme elle le jugera à propos ; moi je ne prétends point la contraindre.

WILDAZ.

Vous ferez fort bien, c'eft ainfi que tout galant homme en agit en pareil cas.

ZUCNER.

N'eft-il pas vrai, Monfieur. Mais je prévois que j'aurai bien de la peine à démêler fa façon de penfer. Une jeune perfonne n'eft pas naturellement difpofée à donner de certaines preuves de confiance à un homme qui doit être bientôt fon époux & qu'elle n'a pas choifi elle-même.

WILDAZ.

Vous avez raifon. Il vaudroit mieux que ce fut un autre qui s'en chargeât.

ZUCNER.

Je le penfe bien comme vous. (*A part.*) Je crois qu'il mord à l'hameçon.

WILDAZ.

(*A part.*) Bon, je vais le faire tomber dans mes filets, fans qu'il s'en doute.

ZUCNER.

Si je trouvois quelqu'un qui voulût bien en prendre la peine.

WILDAZ.

Vous n'avez qu'à dire, je vous réponds que je la ferai parler & que je vous rendrai compte de ce que vous voulez favoir.

ZUCNER.

Je n'ofois pas prendre la liberté de vous le propofer.

WILDAZ.

Pourquoi donc cela ? on eft trop heureux d'obliger un galant homme comme vous.

ZUCNER.

Ah, Monfieur ? je fuis pénétré de reconnoiffance. Je vous fupplie de m'honnorer de vos confeils & je m'en rapporte à vous aveuglément. Il n'eft pas que vous ne fachiez déja quelque chofe.

WILDAZ.

Au moins, je m'en doute.

ZUCNER.

Je vous parlerai donc à cœur ouvert, puifque vous me le permettez. Je ne m'en fais point à croire; je fais ce que je fuis, & je conçois qu'une

jeune Demoiselle, d'une très-ancienne maison, doit avoir nécessairement de la répugnance à épouser un homme, sans naissance, tel que moi.

WILDAZ.

Tenez, mon cher Monsieur Zucner, je suis bien-aise de vous entendre parler avec cette franchise & cette bonhommie-là. Je vais vous répondre de même. Sur l'article de la noblesse, je crois que ma cousine est comme toutes les filles de bonne maison, & qu'entre nous, vous ne feriez peut-être pas si mal de ne pas l'épouser.

ZUCNER.

A cause de la répugnance?

WILDAZ.

Sans doute: mais croyez-moi, faites votre profit de l'avis que je vous donne.

ZUCNER.

C'est bien mon intention; mais quel prétexte honnête pourrai-je trouver avec ses parents, qui comptent sur ce mariage?

WILDAZ.

Quel prétexte?

ZUCNER.

Oui: voyez vous-même, car il en faut un.

WILDAZ.

Ma foi! voilà l'embarrassant.

ZUCNER.

Il n'y auroit qu'un moyen de m'en tirer.

WILDAZ.

Comment ?

ZUCNER.

Ce feroit fi on avoit, dans ce moment, quelqu'un en vue & qui convint à Madlle. Sophie.

WILDAZ.

Ah ! fort bien.

ZUCNER.

On pourroit le propofer avec une forte d'éclat.

WILDAZ.

Oui.

ZUCNER.

Et, alors, j'aurois un prétexte honnête pour me retirer.

WILDAZ.

Vous avez, parbleu, raifon.

ZUCNER.

Malheureufement, je n'ai perfonne en vue & peut-être que vous même...

WILDAZ.

Moi ! je trouverois bien quelqu'un, fi je voulois.

ZUCNER.

Mais, il faudroit qu'il convint à Mademoifelle Sophie.

WILDAZ.

Oh! il lui conviendroit.

ZUCNER.

Croyez-vous?

WILDAZ.

Je vous le promets.

ZUCNER.

Vous ſentez que je ne voudrois pas, après une parole donnée à une famille auſſi reſpectable, m'embarquer, mal-à-propos, dans une très-mauvaiſe affaire.

WILDAZ.

Ne craignez rien.

ZUCNER.

Et ſur qui, Monſieur, avez vous jetté les yeux?

WILDAZ.

Ecoutez; nous avons ici le jeune Zirfel qui eſt préciſément l'homme qu'il nous faut.

ZUCNER.

En effet, il eſt riche, il eſt fils unique; mais ſon pere n'y conſentiroit peut-être pas.

WILDAZ.

Pourquoi donc? Je me charge de l'y faire conſentir.

ZUCNER.

Ah ! Ce feroit bien heureux, fi cela fe pouvoit.

WILDAZ.

Quand je vous dis que j'en fuis fûr.

ZUCNER.

Tant mieux : & le fils fera peut-être plus difficile à gagner.

WILDAZ.

Au contraire, je vous réponds de lui. Vous pouvez deja regarder l'affaire comme faite.

ZUCNER, *à part.*

Enfin, j'ai arraché la vérité. Qu'elle eft cruelle pour un jaloux !

WILDAZ, *à part.*

Lui avoir tiré fon fecret, fans qu'il ait pu entrevoir le mien, l'avoir amené infenfiblement à tout ce que je voulois, je peux me flatter que le tour n'eft pas mal-adroit.

SCENE X.

ZUCNER, WILDAZ, D'AHNOLS.

D'AHNOLS.

Je vous cherche, M. Zucner, pour vous préſenter à Made. d'Ahnols. Je comptois envoyer chez vous M. de Wildaz, pour vous inviter à la ſignature du contrat de mariage de ma fille, avec M. Zucner.

WILDAZ.

J'aurois quelque choſe de très-intéreſſant à vous communiquer dans ce moment.

D'AHNOLS.

Eſt-ce encor à propos de quelques nouveaux différents?

WILDAZ.

Non; l'objet eſt plus important & il faut néceſſairement que je vous en faſſe part tout-à-l'heure.

D'AHNOLS.

Allez toujours devant, mon cher Zucner. Vous vous préſenterez vous même. Je ne tarderai pas à vous ſuivre.

SCENE XI.

WILDAZ, D'AHNOLS.

D'AHNOLS.

VOYONS un peu de quoi il eſt queſtion. Qu'avez-vous de bon à me dire ?

WILDAZ.

C'eſt à propos de M. Zucner.

D'AHNOLS.

Ah ah ! Eh bien !

WILDAZ.

Je ſais que les avantages qu'il vous fait, en épouſant ma couſine, ſont conſidérables ; mais, ſur de certaines petites délicateſſes qu'il m'a laiſſé entrevoir, je lui ai gliſſé adroitement . . .

D'AHNOLS.

Mon cher couſin, vous êtes aſſurément l'homme le plus officieux que je connoiſſe, & vous avez, ſans contredit, autant d'eſprit & de jugement que beaucoup d'autres ; cependant, par une fatalité aſſez bizarre, je n'ai jamais encor vu réuſſit une affaire dont vous vous mêliez, c'eſt pourquoi, laiſſez ce pauvre Zucner en paix. Il a en-

vie

d'être mon gendre ; j'y consens, parce que je ne peux pas faire mieux.

WILDAZ.

Il a envie d'être votre gendre, dites-vous ? Pas tant que vous pensez. Et comme il me l'a fait entendre, je vous disois donc que je lui ai glissé adroitement qu'il ne tenoit qu'à vous de faire faire à votre fille un mariage infiniment meilleur

D'AHNOLS.

O ! Sur ce pied-là, vous avez très-bien fait, je vous approuve fort. Il faut toujours faire sentir à ces petits roturiers enrichis, qu'on peut se passer d'eux : & comment a-t-il pris ce que vous lui disiez.

WILDAZ.

A merveilles. Je suis même persuadé que si vous voulez lui rendre sa parole, il vous rendra la vôtre.

D'AHNOLS.

Morbleu ! Je n'en ferai rien ; ce n'est pas là mon compte, vous avez fait un beau chef-d'œuvre, quand je vous dis que vous ne sauriez mettre le nez dans une affaire sans la gâter.

WILDAZ.

Mais écoutez moi donc jusqu'au bout. Vous devriez bien imaginer que je ne lui ai pas dit cela

ſans avoir de bonnes raiſons & que ce mariage dont je lui parlois n'eſt pas un mariage en l'air.

D'AHNOLS.

Encor paſſe, mais la choſe mérite reflexion, ma fille pourroit y trouver ſon compte, ſans que moi j'y trouvaſſe le mien.

WILDAZ.

Vous y trouverez le vôtre auſſi.

D'AHNOLS.

A la bonne heure comme cela, & quel avantage y auroit-il pour moi ?

WILDAZ.

Le même que Zucner vous fait & l'agrément d'avoir un gendre qui ne vous fera pas déshonneur.

D'AHNOLS.

Fort bien.

WILDAZ.

On y met ſeulement une petite condition.

D'AHNOLS.

Et quelle eſt-elle ?

WILDAZ.

Une ſimple viſite d'honnêteté, que j'ai promis que vous feriez.

D'AHNOLS.

A qui cette viſite ?

WILDAZ.

A Madame de Zirfeld.

D'AHNOLS.

Une visite. Ventrebleu de l'extravagant; & moi je suis bien fou aussi, de vous écouter, mais pourquoi diable avez-vous la rage de vous mêler de mes affaires, malgré moi? Moi! Une visite à cette bégueulle, qui vient de faire une impertinence à Madame d'Ahnols: si j'y allois, morbleu!.. Ce seroit pour lui apprendre le respect qu'elle doit à une femme qui a l'honneur de porter mon nom.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

WILDAZ, *seul.*

DONNEZ-vous bien du mal pour obliger les gens, voila ce qui en arrive, celui-ci aime mieux faire une sottise, dont il se repentira toute sa vie, que d'oublierune petite mortification du moment; & je me mêlerois encore de ses affaires, ô ma foi non, qu'il fasse comme il l'entendra, je suis bien dupe, dans le fond, de me donner tant de peine

pour les autres ; qu'est-ce qui m'en revient : si vous ne réussissez pas, c'est à vous qu'ils s'en prennent, vous êtes responsable de tous les événements, & même, si vous réussissez... mais cela n'arrive gueres, enfin mon parti est pris, je ne remets plus les pieds ici davantage.

SCENE XIII.

WILDAZ, ZIRFEL, SOPHIE.

ZIRFEL.

Eh bien, Monsieur, qu'est-ce que mes parens vous ont dit ?

SOPHIE.

Monsieur, pouvons-nous espérer ?

WILDAZ.

Mes chers enfans, faites comme vous pourrez, mais je vous déclare que je ne me mêle plus de rien ; vos parents y consentiront, ou n'y consentiront pas, c'est leur belle & bonne affaire, qu'ils s'arrangent, je m'en lave les mains.

SOPHIE.

Vous auriez donc la cruauté de nous abandonner.

WILDAZ.

Que voulez-vous, ma chere coufine, il le faut bien.

ZIRFEL.

Quoi, Monfieur, mes parents n'ont pas voulu fe rendre.

WILDAZ.

Je ne vous ai pas dit cela, j'ai bien eu quelque peine à leur faire entendre raifon; mais enfin, j'en fuis venu à bout.

ZIRFEL, *lui fautant au cou.*

Ah, Monfieur! Que je vous ai d'obligation.

SOPHIE, *lui ferrant les mains.*

Ah, mon cher coufin!

WILDAZ, *à Sophie.*

Mais votre pere à vous eft un homme fi extraordinaire & fa morgue eft fi ridicule, qu'il s'eft cabré fur un mot. Il s'eft emporté contre moi de maniere que, je ne puis plus décemment revenir chez lui.

SOPHIE.

Monfieur, c'eft un moment de vivacité que vous lui pardonnerez.

WILDAZ.

Non ma coufine, c'eft fini pour la vie, je fuis las d'être le plaftron de fa mauvaife humeur. Dans

le délabrement de ses affaires, vous savez que j'ai toujours été audevant de ce qui pouvoit lui faire plaisir, dès que les choses ne tournoient pas comme il vouloit, c'étoit toujours moi qui en souffrois, enfin, ma patience est à bout & s'il veut me revoir, Il viendra me trouver.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

ZIRFEL, SOPHIE.

ZIRFEL.

AH Monsieur, ne vous en allez donc pas. Il est déja loin, & je n'ose le suivre. Je suis au désespoir. Je suis quelquefois tenté de m'aller jetter aux pieds de Madame votre mere.

SOPHIE.

Ah! Zirfel, gardez-vous en bien, tout seroit perdu.

ZIRFEL.

Je sais bien quel moyen j'employerois, mais je sens tout le danger qu'il y a.

SOPHIE.

Soyez sûr qu'elle s'en prendroit à moi & qu'elle ne me le pardonneroit jamais.

ZIRFEL.

Au moins, ma chere Sophie, si vous m'aimez voici le moment de me le prouver. Aurez-vous le courage de refuser l'indigne rival qu'on m'oppose & de resister en face à la volonté de votre pere ?

SOPHIE.

Tout ce que je pourrai faire pour être à vous soyez sûr, mon cher Zirfel, que je le ferai; je vous promets d'avoir une entrevue particuliere avec Monsieur Zucner & de lui marquer beaucoup d'éloignement pour sa personne, j'irai même s'il le faut, jusqu'à lui dire que mon cœur est au pouvoir d'un autre.

ZIRFEL, *se précipitant à ses pieds.*

Ah! Vous me ravissez, charmante Sophie; marquez lui bien toute l'aversion qu'il doit vous inspirer, obtenez surtout un délai de vos parens & je peux vous répondre des miens.

(*Zirfel baise la main de Sophie, Zucner arrive & s'en apperçoit, Sophie voit Zucner & fait relever Zirfel.*)

SCENE XV.

ZUCNER, ZIRFEL, SOPHIE.

ZUCNER.

(*A part.*)

QUE vois-je... Cette fille si fiere, si dédaigneuse avec moi, s'est assez passablement humanisée avec son jardinier, (*Haut.*) Mademoiselle, je ne viens point ici pour vous déranger.

SOPHIE.

Vous ne me dérangez point du tout, Monsieur Zucner, & tel vous me voyez aujourdhui, telle vous me verrez toujours, je vous prie de le croire.

ZUCNER.

Par exemple je n'en crois rien, ou je changerois furieusement.

SOPHIE.

Nicolas, retournez au jardin & n'oubliez pas les ordres que je viens de vous donner.

ZIRFEL.

Il suffit, notre Maîtresse, mais n'oubliez pas non plus, je vous prie, ce que vous m'avez promis, vous savez bien?

SOPHIE.

Vous y pouvez conter, Nicolas.

ZIRFEL.

Bien obligé, notre bonne maitresse.

SCENE XVI.

ZUCNER, SOPHIE.

ZUCNER.

Je suis bien aise, Mademoiselle, de saisir ce moment pour avoir un petit éclaircissement avec vous.

SOPHIE.

Et moi, Monsieur Zucner, je desirois aussi avoir avec vous ce petit entretien particulier.

ZUCNER.

Je crois qu'il seroit à propos que vos sentimens me fussent plus connus.

SOPHIE.

Vous les connoitrez quand vous voudrez, Monsieur Zucner, je ne suis point cachée de mon naturel.

ZUCNER.

C'est ce qui m'a paru déja, Mademoiselle.

SOPHIE.

Allons, venons au fait, commencez, Monſieur Zucner, faites les queſtions, je ſuis prête à y répondre.

ZUCNER.

J'ai cru remarquer que ma naiſſance vous avoit prévenue contre moi, d'une maniere très-defavorable.

SOPHIE.

Vous avez eu tort de le remarquer, Monſieur Zucner, je conviens avec vous, puiſque vous le voulez, que votre extraction n'eſt pas des plus illuſtres, mais mon pere veut bien paſſer par la-deſſus, ainſi je n'ai rien a dire ; d'ailleurs, la naiſſance, le rang, tout cela ne me fait rien à moi.

ZUCNER, *d'un air piqué.*

Oui ſans doute, Mademoiſelle... pour certaines choſes, mais non pas pour le mariage.

SOPHIE.

Eh bien, que voulez-vous dire, avec ces certaines choſes ? Vous ne me parlez là que comme un homme piqué & vous avez encore certainement tort, car je ne ſuis point du tout piquée contre vous.

ZUCNER.

Si quelqu'un doit l'être, Mademoiſelle, je ne crois pas que ce ſoit moi qui y ai donné lieu.

SOPHIE.

Arrêtez : vous m'avez demandée en mariage, ſans me conſulter, & aſſurément il ne tiendroit qu'à moi de m'en formaliſer, mais vous avez rendu des ſervices d'argent à mon pere, je n'examine point quel en a été le motif avec vous; je ne veux point y regarder de ſi près, ce qui eſt fait eſt fait; d'ailleurs, vous êtes un très-galant homme, fort eſtimable dans votre état, je vous crois trop de probité pour vouloir tirer avantage de la ſituation de mon pere & même de ſon conſentement, & je me flatte que notre affaire s'arrangera a l'amiable. Pour vous prouver le cas particulier que je fais de vous, je vous ferai confidence de deux ſecrets, ſi vous me donnez votre parole de n'en rien dire à perſonne.

ZUCNER.

Je vous la donne, Mademoiſelle.

SOPHIE.

Eh bien, Monſieur Zucner, je ne vous aime point & j'en aime un autre ; voila mes deux ſecrets.

SCENE XVII.

WILDAZ, ZUCNER, SOPHIE.

WILDAZ, *dans l'enfoncement.*

J'AI du regret cependant d'avoir abandonné ces pauvres malheureux, après les avoir mis moi-même dans l'embaras, il faut faire un dernier effort pour les en tirer.

ZUCNER.

Et vous contez épouser celui que vous aimez.

WILDAZ.

On m'a dit que Madame d'Ahnols est à se promener dans le jardin, voyons comment il faut que je m'y prenne avec elle.

ZUCNER.

J'ai quelque soupçon de l'avoir vue & vous le traitiez fort bien.

WILDAZ.

Son mari ne tardera pas à l'instruire de ce qu s'est passé, peut-être même l'a-t-il déja fait. Il faut que je lui avoue tout, la voici précisément, qu'est-ce que je risque, elle n'osera pas faire une scène.

SCENE XVIII.

Madame D'AHNOLS, M. DE WILDAZ, M. DE ZIRFEL, Mlle. SOPHIE.

Mr. DE WILDAZ.

MADAME, je viens encore vous parler en faveur du jeune Zirfel, vous avez eu tort de me refuser. Son intrigue avec Mademoiselle votre fille, est connue de tout le monde, on sait même qu'il s'est déguisé aujourd'hui en jardinier, pour la voir, & je parirois qu'il sont à présent ensemble dans quelque coin du jardin.

SOPHIE, *à Zucner*

Vous êtes un impertinent, d'oser me dire de pareilles choses.

Made. D'AHNOLS.

Comment, dans mon jardin ! Hola, eh, Jacques, la Fleur, la Tulipe, courez chercher des sabres des hallebardes, des fusils ; qu'on ferme les portes du Château, qu'on léve les pônts-levis, qu'on me l'amène pieds & mains liées, (*Venant sur le devant du Theâtre.*) je vous apprendrai, petit Bourgeois ennobli, si l'on en agit de la sorte, avec une fille de qualité.

ZUCNER.

Madame, je vous prie de ne point vous mettre en colere, il m'est échappé peut-être quelques vivacités avec Mademoiselle, mais je n'ai point manqué au respect qui lui est dû.

Made. D'AHNOLS.

Qu'est-ce que c'est que ce verbiage-là & que voulez-vous me dire ?

ZUCNER.

Que si vous n'agréez point la demande que j'ai pris la liberté d'en faire, je suis tout prêt à rendre la parole qu'on m'a donnée, je ne prétends point disputer un cœur, dont un autre est le maître ; & d'ailleurs, il ne convient pas à un simple particulier, comme moi, d'être le rival d'un homme d'un aussi grande maison que Monsieur de Zirfel.

Made D'AHNOLS.

Comment, d'une aussi grande maison ! Vous êtes encore un plaisant original, d'oser me dire que les Zirfel sont d'une grande maison.

WILDAZ.

Madame, puisque Monsieur vous rend votre parole.

Madame D'AHNOLS.

Eh, Monſieur, de quoi vous mêlez-vous, c'eſt vous qui mettez ici le trouble & le déſordre. Les Zirſel une grande maiſon !

WILDAZ.

O bien, Madame, faites donc comme vous voudrez, je vous jure bien que je ne remettrai jamais les pieds chez vous.

SCENE XIX.

Mr. & Mde. D'HANOLZ, ZUCNER, SOPHIE.

Mr. D'AHNOLS.

QUI a-t-il donc, Madame, vous me paroiſſez bien en colere ?

Madame D'AHNOLS.

C'eſt votre Monſieur Zucner, qui ſe donne les airs de parler de Nobleſſe & de me citer les Zirſel pour une grande maiſon.

Mr. D'AHNOLZ.

Corbleu, Mons Zucner, vous ne ſavez ce que vous dites, vous feriez mieux de parler du commerce de votre pere, que de la nobleſſe des Zirſel.

Mr. ZUCNER.

Permettez-moi de vous repréſenter, Monſieur que vous feriez mieux vous-même de donner Mademoiſelle votre fille à un homme qui en eſt aimé & dont la naiſſance au moins, eſt audeſſus de la mienne: j'aime bien mieux ne pas me marier que d'être votre eſclave, ſous le nom de votre gendre, nous nous repentirions tous deux; vous Monſieur, de vous être méſallié, moi d'avoir fait une alliance trop élevée pour moi: chacun doit reſter dans ſon état. Je vous rends donc la parole que vous m'avez donnée. Quant à ce qui m'eſt dû, voici, vos billets (*Il les déchire.*) & l'uſage que j'en veux faire. (*A part.*) Auſſi bien je n'en ſerois jamais payé.

Mr. D'AHNOLS.

Monſieur Zucner, ce procedé là vaut des titres de Nobleſſe & ne m'empêchera pas de prendre des arrangements avec vous pour ce que je vous dois.

SCENE XX, *& derniere.*

WILDAZ, ZIRFEL, Mr. & Made. D'AHNÔLS, ZUCNER, SOPHIE.

WILDAZ, *dans l'enfoncement.*

MARAUTS, voulez-vous bien finir, avec vos bourades? Qu'eſt-ce que c'eſt donc que ces canailles-là, qui frappent ſur moi, quand j'empêche qu'on ne les aſſomme à coups de bâton.

ZIRFEL.

Madame, il eſt inutile d'employer la force contre moi. Je viens me jetter à vos pieds pour vous demander grace. Mes vues ſur Mademoiſelle ſont trop pures pour ne pas vous en faire l'aveu. Votre juſte reſſentiment contre ma mere m'empêchoit d'oſer paroitre devant vous, je conviens de ſes torts & je me ſoumets à les réparer : mais, Madame, vous avez l'ame trop noble & trop élevée, pour ne nous pas pardonner. Vous ne démentirez pas l'illuſtre ſang de la maiſon d'Ahnols.

Mr. D'AHNÔLS.

Voila qui eſt bien, par exemple; c'eſt là ce qui

s'appelle parler. Allons, Madame d'Ahnols, je crois qu'il faut se rendre.

Mr. DE WILDAZ.

Oui ! Madame, vous ne pouvez plus vous en défendre.

Made. D'AHNOLS.

Allons, puisque Monsieur d'Ahnols le veut, il faut bien que je vous pardonne. Ma fille, vous pouvez donner la main à Monsieur, je vous le permets.

Mr. DE WILDAZ.

A présent, que vous avez fait ce que je voulois, je ne suis plus en colere contre vous & je viendrai vous revoir comme à l'ordinaire. Vous, mes enfants, rendez-moi grace de ce mariage, car sans moi, il ne se feroit jamais fait; songez que je me retiens pour être le parrain de votre premier enfant.

Telle est la pièce de Madame Gottsched, que J'ai cru devoir resserrer en un acte, & à laquelle un événement particulier donna lieu. Une Demoiselle de qualité, vivement sollicitée par ses parens pour contracter un de ces mariages disproportionnés, se trouvoit à peu-près dans la situation de Sophie. Elle consulta Made. Gottsched; celle-ci, sous différents prétextes, lui fit

retarder ſon mariage; & à la fin, preſſée par la Demoiſelle de dire ſon ſentiment, elle lui envoya cette Comédie qui, jouée peu de tems après, fit ouvrir les yeux aux parens de la Demoiſelle.

J'aurois peut-être dû faire connoitre Made. Gottſched, comme Journaliſte. Elle ſe trouva compromiſe dans toutes les querelles littéraires de ſon tems, & fut vivement outragée; mais quoiqu'elle eut beaucoup de penchant & même de talent pour la ſatyre, elle répondit toujours avec la modération d'une perſonne qui ſait ſe reſpecter. Elle ne ſe permit jamais aucunes perſonnalités; on peut conſulter à ce ſujet, le recueil périodique concernant l'hiſtoire critique de la langue Allemande, de la Poëſie & de l'Eloquence, ainſi que la nouvelle Bibliothèque des Sciences & des Arts.

Elle eut auſſi à lutter contre une claſſe d'hommes très-redoutables, qui ſe ſervoient des armes ſacrées de la Religion pour la calomnier. On lança contre elle des anathêmes, dans des libelles qui reſpiroient la haine & la colere; elle ſe contenta d'y répondre par un *ſermon* & pour ôter à ſes ennemis tout prétexte de crier à la profanation, elle choiſit pour texte, ces parolles d'Horace, dans l'Ode XIV, du ſecond Livre; *quo ſceleſti ruitis* ?

Ce discours, tout modéré qu'il étoit, n'apaisa point ses ennemis. Leurs cris, au contraire, redoublerent avec plus de fureur; alors Made. Gottsched traduisit un écrit du Docteur Lachaud, Vice-Chancelier de l'Université d'Oxfort, sur les défauts du Clergé d'Angleterre.

Cet Ouvrage fut un miroir fidele, où ses persécuteurs se reconnurent; l'ascendant de la vérité leur imposa silence, & Made. Gottsched jouit en paix de son triomphe.

Les autres Comédies de Made. Gottsched, sont, *le Testament*, *l'Apprentif savant* & *la Demoiselle* ou *la Gouvernante Françoise.* Le sujet de la premiere, ressemble pour le fond, au Légataire de Renard; c'est une tante au lieu d'un oncle, qui veut faire son testament; elle a deux nièces: la franchise de la premiere la blesse, l'hipocrite complaisance de la seconde qui lui plait d'abord, est enfin démasquée. *L'Apprentif savant* n'est qu'une réponse aux détracteurs du Théâtre de Made. Gottsched.

La Gouvernante Françoise, est une des satyres les plus vives qui ayent été faites contre nous. Je doute que la liberté Angloise s'en soit permise de plus fortes.

La Gouvernante Françoise, Comédie.

Germann, Négociant, resté veuf avec trois enfants, prend chez lui une Françoise qui trahit sa confiance, en corrompant le cœur de son fils & de la plus jeune de ses filles. Elle veut se venger, dit-elle, de la rusticité Allemande. Elle ne donne à ses élèves des manieres Françoises, que celles qui peuvent les rendre la fable de la France & de l'Allemagne. Elle introduit dans la maison un valet François, & un Monsieur de Sottenville qui se trouvent, dans la suite, être son frere & son pere : c'est par leur moyen qu'elle inspire au jeune Franz, le desir de voyager en France. Germann, sollicité vivement par elle, y consent ; on fait faire des préparatifs très-considérables pour ce voyage. Le jeune Franz abuse de la facilité de son pere pour s'emparer d'une lettre de crédit, & la remet, ainsi que tout ce qui doit servir pour le voyage, à Mr. de Sottenville.

Wahsmund, frere de Germann, désapprouve le voyage de son neveu.

Ne voyez-vous pas, dit-il, à Germann, que ces François dont vous êtes entouré, sont des fripons qui ne cherchent qu'à vous ruiner ; & vous donnez tete-baissée dans tout ce qu'ils vous disent ! Si vous m'en croyez, vous les chasserez de

chez vous ; c'eſt là le ſeul moyen de n'être pas leur dupe.

GERMANN.

Mon frere, votre prudence eſt trop défiante : vous haïſſez les François, ſans ſavoir pourquoi.

WASMUND.

Et vous, vous les aimez de même. Dites-moi pourquoi vous voulez que vos enfans, qui ſont Allemands, ſoient élevez à la Françoiſe ?

GERMANN.

Quel mal trouvez-vous à cela ? ils en ſeront plus aimables & ils apprendront une langue qui devient aujourd'hui la langue univerſelle.

WAHSMUND.

Univerſelle !

GERMANN.

Sans doute. Dans toute l'Europe & dans toutes nos ſociétés, on ne parle plus qu'en François.

WAHSMUND.

Eh morbleu, c'eſt cela qui me fait enrager. Quand je vois une vingtaine de butors Allemands qui ſe pincent la bouche pour prononcer de petites phraſes Françoiſes, il me ſemble toujours qu'ils forment une conjuration contre l'Etat.

GERMANN.

Mais dans toutes les Cours d'Allemagne, vous ſavez bien qu'on parle François, & qu'on riroit

d'un homme un peu considérable qui ne s'exprimeroit qu'en Allemand.

WAHSMUND.

Ah ! Nous y voici. Les Grands, les gens considérables ! Quelle sotte vanité, à nous qui ne sommes que des bourgeois, de vouloir les imiter. Que les Grands parlent François, j'y consens : ils peuvent devenir Ambassadeurs, Généraux d'Armée & alors cette langue leur devient nécessaire ; mais à quoi sert-elle à nous autres bourgeois.

GERMANN.

A quoi ? A beaucoup de choses : par exemple, quand mes enfants sauront le François, mon commerce pourra s'étendre de ce côté là.

WAHSMUND.

Votre commerce. La belle idée ! Eh morbleu, s'il vous arrive de France une lettre de change, faites-la traduire.

Je ne m'étendrai pas davantage, sur les détails de cette pièce, plus injurieux que saillants.

Le voyage s'exécute, la gouvernante emmene la plus jeune des filles de Germann. Wahsmund, instruit que son frere a eu la foiblesse de confier au jeune Franz une somme considérable en lettre de change, écrit à ses correspon-

dants, pour leur défendre de les acquitter; il revient ensuite trouver Germann, auquel il fait part de la précaution qu'il a prise. La Pièce finit par des imprécations contre les François, leur langue, leurs manieres, leurs mœurs, &c. &c.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

FIN.